
Picasso

LA COLLECTION

DES

PRIX NOBEL

DE

LITTÉRATURE

est éditée

sous le patronage

DE

L'ACADÉMIE SUÉDOISE

ET DE

LA FONDATION NOBEL

JUSTIFICATION DU TIRAGE

*

Le tirage de cette édition a été limité à :

Quatre-vingts exemplaires, imprimés sur pur fil du Marais, comprenant cinq dessins originaux par collection et une suite des illustrations en couleurs de chaque tome, numérotés de 1 à 80.

Deux mille cinq cents exemplaires, imprimés sur vélin de Lana, comprenant une suite des illustrations en couleurs, numérotés de 81 à 2.580.

Le reste du tirage a été imprimé sur vélin blanc du Moulin de Saint-Roch.

*

Cette édition de

LES INTÉRÊTS CRÉÉS

✳

ROSES D'AUTOMNE

de

JACINTO BENAVENTE

lauréat 1922

(ESPAGNE)

réalisée par

LES PRESSES DU COMPAGNONNAGE

est une sélection des

ÉDITIONS ROMBALDI

réservée à

LA GUILDE DES BIBLIOPHILES

LA "PETITE HISTOIRE" DE L'ATTRIBUTION DU PRIX NOBEL A JACINTO BENAVENTE

*

PAR LE Dr. KJELL STRÖMBERG
Ancien conseiller culturel à l'Ambassade de Suède à Paris

C'est un auteur dramatique espagnol, Jacinto Benavente, qui reçut le Prix Nobel de littérature en 1922. Il avait été proposé par 22 des 36 membres ordinaires de l'Académie espagnole dont il faisait partie lui-même. Lorsque cette proposition — contre tout usage — fut rendue publique par la presse de Madrid, les artistes de tous les théâtres de la capitale castillane s'y associèrent d'emblée. Une pétition signée de centaines de noms fut rédigée et aussitôt expédiée à l'adresse de l'Académie suédoise. Tout cela n'était évidemment pas très régulier; mais à Stockholm, on eut bien l'impression que le candidat ainsi proposé jouissait d'une popularité immense.

Avant lui, un seul Espagnol, José Echegaray, également auteur dramatique, avait reçu le Prix envié entre tous. C'était en 1904; et le bon Echegaray, représentant attardé de l'ancienne *comedia de capa y espada,* eut l'insigne honneur de partager alors son Prix avec Frédéric Mistral, le prestigieux rénovateur de la langue et de la poésie provençales. Mais si le couronnement d'Echegaray provoqua des protestations jusque dans son propre pays, celui de Benavente fut salué par ses compatriotes sinon avec enthousiasme, du moins avec une satisfaction générale.

Le Prix Nobel lui fut attribué, nous apprend le bref exposé des motifs par lequel l'Académie suédoise tient à justifier son choix dans chaque cas, « pour la manière heureuse avec laquelle il a poursuivi les traditions glorieuses du théâtre espagnol ».

Certes, Benavente ne manquait pas de concurrents. Il y avait même parmi eux un compatriote, ou demi-compatriote, Angel Guimera y Jorge, poète et auteur dramatique catalan, proposé par l'Académie royale des Belles-Lettres de Barcelone, et ceci à peu près tous les deux ans depuis 1906. Nous apprenons que Guimera était « un robuste chanteur de la vie, exubérant de lyrisme », dans les poèmes duquel il n'y avait « rien de malsain ni de déprimant », qu'il avait été promu par trois fois — la première déjà en 1877 — *Mestre en Gay Saber* (maître en gai savoir) aux Jeux Floraux de Barcelone et de Toulouse, et que la littérature catalane n'avait pas été jusqu'ici l'objet de la moindre attention de la part du Comité Nobel. En revanche, il ne semble pas que les véritables valeurs de la littérature castillane aient été proposées — tel un Unamuno, un Garcia Lorca, un Pio Baroja.

Deux écrivains tchèques étaient également en lice. L'un, Aloïs Jirasek, créateur du roman historique en Bohême, fut proposé par la classe des Arts de l'Académie tchèque des Sciences et des Arts à Prague dont il était le président; l'autre, Otokar Brezina, « poète atteignant le sublime dans sa magnifique poésie mystique », par l'Académie de Brno, grande ville industrielle dont il était originaire. Jirasek, qui fut président du gouvernement provisoire tchèque pendant la première guerre mondiale, était à côté de Masaryk une sorte de chef intellectuel de la nation. Son œuvre traitant des guerres hussites au Moyen Âge, est une vaste épopée de la gloire, de l'humiliation et de la résurrection de la nation tchèque. Par les hautes qualités artistiques, idéologiques et morales de cette œuvre, par la noblesse et la dignité de sa vie, il méritait, nous affirme l'Académie tchèque, d'être présenté à la plus haute distinction. Et l'Académie de rappeler à son tour que l'Institut Nobel, qui choisit les lauréats parmi toutes les nations, avait négligé jusqu'ici la nation tchèque.

Du côté suédois et anglais, on lançait avec insistance le nom du grand poète et romancier octogénaire Thomas Hardy qui, dans son pays, était considéré unanimement comme le plus méritant depuis la mort de Meredith et celle de Swinburne, décédés tous deux sans avoir jamais reçu le Prix Nobel.

En fait, la littérature anglaise n'était alors représentée au palmarès Nobel que par Rudyard Kipling, auteur du *Jungle Book* et chanteur des *Seven Seas*, ce qui scandalisait tout le monde en Suède comme en Angleterre; d'autant plus que, après Thomas Hardy, ce n'étaient pas les candidats particulièrement désignés qui manquaient, à commencer par Galsworthy, Chesterton, Wells, Shaw et l'autre grand Irlandais Yeats. Il est vrai que quelques-uns de ces postulants n'eurent pas à attendre leur tour très longtemps...

Le Prix de Benavente, auteur d'une centaine de pièces dont plusieurs avaient trouvé le chemin de l'étranger, causa un peu partout dans le monde une surprise générale mêlée de déception, sauf peut-être en Allemagne. L'explication nous en est donnée par un grand journal de Hambourg, les *Hamburger Nachrichten*, qui nous apprend que Benavente n'était pas seulement l'auteur dramatique espagnol le plus connu et le plus estimé, une sorte de « Shaw espagnol »; mais qu'il avait joué un rôle politique de premier ordre pendant la Grande Guerre. Alors que dans différents pays neutres se manifestait une attitude plutôt hostile envers l'Allemagne, un mouvement populaire franchement pro-allemand apparaissait en Espagne, à la tête duquel Benavente se serait comporté d'une manière très active. Il aurait même rendu hommage à la vocation mondiale de l'Allemagne dans une pièce, *L'École des princesses*, qui avait obtenu un certain succès, en 1918, dans un théâtre à Francfort.

En France, où Benavente n'avait jamais été joué et où il était complètement inconnu, même de nom, on se reprochait tout d'abord gentiment cette ignorance, sur la foi des dépêches d'agences venues de Stockholm et de Madrid. On aurait pu s'attendre à un *tolle* général lorsque des bruits insistants rappor-

tèrent la germanophilie ostentatoire de Benavente durant les heures tragiques vécues par la France. Mais à quelques exceptions près — dont Emile Buré qui fulminait et jetait son mépris à la face du lauréat, sans oublier les académiciens suédois — la presse française gardait calme et sérénité. Il faut dire que la presse allemande avait en grande partie et peut-être consciemment défiguré la prise de position de Benavente. Car ce n'est pas à l'Allemagne bottée et guerrière de Guillaume II qu'il adressait ses louanges, mais à cette Allemagne qui, avant 1914, avait pris la tête des nations en matière de progrès matériels et de prévoyance sociale.

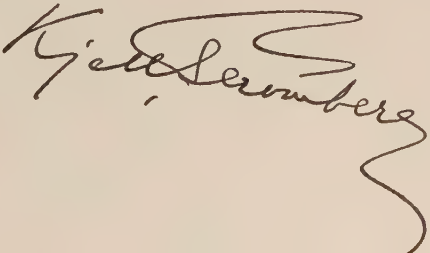
« Je crois, affirmait-il dans un de ses manifestes, j'ai dit et je répète que c'est de l'Allemagne que le monde reçoit la meilleure leçon de socialisme, et comme je crois aussi que le monde, d'ici quelques années, sera socialiste ou ne sera plus, je tiens cette leçon pour tout à fait profitable ».

Autrement dit, Benavente partageait les illusions très répandues dans beaucoup de pays à cette époque que le socialisme, considéré comme un mouvement international solidement attaché à l'idée d'une Europe unie, pourrait préserver le monde de nouvelles aventures guerrières. Et l'Allemagne, à ses yeux, restait toujours la mère-patrie de ce socialisme international.

Aussi *Le Figaro*, dans ses commentaires très pondérés du Prix, constate-t-il que « le théâtre social fut toujours le domaine de Benavente, le grand dramaturge espagnol, dont la réputation, si elle n'atteint pas à celle de l'auteur de *Monsieur Bergeret* (Anatole France, lauréat de l'année précédente), est cependant considérable ». Le grand journal parisien parle du « légitime succès » qu'ont eu les œuvres de Benavente partout en Europe, aussi bien que dans son propre pays; « il faut cependant convenir qu'elles sont encore mal connues chez nous ». En ce qui concerne l'activité politique de Benavente, ce même journal se contente de rappeler qu'il fut, en sa qualité de député, le proche collaborateur du chef libéral le comte de Maura, et qu'il avait eu « une attitude quelque peu hostile à notre égard pendant la guerre ».

M. Jean Cassou, éminent hispanisant, actuellement conservateur en chef du Musée d'Art moderne à Paris, parle en connaisseur de Benavente à propos de son Prix Nobel dans *Les Nouvelles Littéraires*. Il regrette qu'on eût laissé mourir le grand poète lyrique Benito Perez Galdós, patriarche de la littérature espagnole, sans que son œuvre qui s'inspirait des meilleures traditions, obtînt cette suprême consécration. Mais le choix actuel des exécuteurs du testament de Nobel ne devrait pas soulever de protestations, car « on ne peut nier que Benavente soit un écrivain et un dramaturge ». A ses satires sociales et à ses drames psychologiques qui se ressentent assez fortement de ses modèles français contemporains, M. Cassou préfère les fantaisies poétiques de Benavente dont la formule tient de la *commedia dell' arte* et du Shakespeare du *Songe d'une nuit d'été* : notamment *Los Intereses creados* où il aurait le mieux utilisé cette formule. Cette pièce, dit-il, ne manque ni de vie, ni d'une certaine noblesse; le dialogue en est fin, aigu, sensible. Mais, en fin de compte, même M. Cassou croit devoir regretter que les œuvres de Benavente, « faites de mesure, de délicatesse et d'intelligence, n'aient jamais dépassé un certain niveau de médiocrité ».

Au moment de recevoir son Prix, Benavente se trouvait en Amérique du Sud depuis un an, plus ou moins brouillé avec ses compatriotes, et il songeait sérieusement à s'établir en Argentine où ses pièces commençaient à avoir du succès. Aussi ne vint-il pas à Stockholm pour la cérémonie de la remise des prix. Est-ce parce qu'il était informé de la froideur avec laquelle le monde lettré et la plupart des journaux suédois avaient pris acte de son couronnement? ou bien est-ce parce qu'il craignait d'être réduit à jouer un rôle trop effacé à l'ombre de ces deux géants de la science: les professeurs Albert Einstein et Niels Bohr, tous les deux de renom mondial, qui devaient venir chercher leurs prix en même temps que lui? Quoi qu'il en soit, Benavente mourut en 1954, complètement oublié, sans avoir jamais mis pied dans le pays de Nobel où, pourtant, on avait monté en son honneur ses deux pièces les plus populaires: *La Malquerida* et *Les Intérêts créés*.



DISCOURS DE RÉCEPTION

PRONONCÉ PAR

PER HALLSTRÖM

LORS DE LA REMISE DU

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

A

JACINTO BENAVENTE

LE 10 DÉCEMBRE 1922

Sire,

Excellences,

Mesdames,

Messieurs,

C'est au théâtre que Jacinto Benavente a consacré surtout ses dons d'imagination. Il semble que son évolution dans ce domaine ait été orientée systématiquement grâce à des expériences multiples, mais en même temps cette évolution apparaît comme l'expression spontanée et directe de son être tout entier. Il est surprenant qu'une telle perfection ait pu être atteinte avec un minimum de peine et de réflexion. Son inspiration était également d'une plénitude et d'une harmonie rares. Il n'a pas seulement aimé l'art dramatique et l'atmosphère du théâtre, mais, avec autant d'enthousiasme, la vie réelle qu'il s'était donné pour tâche de porter à la scène. Il ne s'agit pas là d'un simple culte de la vie, dénué d'esprit critique et superficiel: une extrême acuité de vue, une intelligence vigilante et souple caractérisent son observation du monde. Il s'est refusé à se laisser abuser par des hommes ou des idées, pas plus que par ses idées ou émotions personnelles. Cependant qu'il ne soit ni amer ni blasé en aucune façon ne surprend personne.Et c'est ainsi que son œuvre possède comme qualité spécifique la grâce. Cette valeur, si rare, particulièrement à notre époque, n'est pas cotée sur le marché et reste ignorée de la plupart. En fait cependant, la grâce est d'autant plus précieuse qu'elle est rare. Elle témoigne d'un équilibre des forces et de la maîtrise d'un art certain, surtout lorsqu'elle n'est pas une fin en soi ni une coquetterie, et que, sans effort apparent, elle imprime sa marque sur le processus tout entier de la création. Alors, elle n'imprime pas

seulement sa marque dans le style d'une manière superficielle, elle conditionne aussi l'ampleur du sujet et chaque trait du tableau.

C'est le cas justement de Benavente. L'œuvre qu'il réalise peut grandement varier en force, mais elle repose sur un doigté infaillible, une stricte loyauté envers le sujet traité. Il fait rendre au sujet tout ce que celui-ci est capable de donner, sans effort et sans grandiloquence. Le résultat qu'il obtient peut être plus ou moins fécond, mais il est authentique. C'est là un trait classique chez Benavente.

Néanmoins sa nature le porte surtout vers le réalisme, mais un réalisme d'où il faut exclure toute philosophie sociale ou toute recherche grossière de l'effet. Rendre la richesse et la mobilité de la vie, le jeu des caractères et la lutte des volontés d'une façon aussi proche que possible de la vérité est le but principal de Benavente. Lorsqu'il veut aller au-delà — stimuler la pensée, résoudre des problèmes, anéantir des préjugés, élargir la sympathie humaine — cela est fait avec le soin le plus scrupuleux pour ne pas trahir l'exactitude objective de sa peinture. Il pratique cette discipline inhabituelle même lorsqu'il se trouve face à face avec la plus grande tentation d'un dramaturge : l'effet dramatique et scénique. Bien qu'il soit facile de rendre une scène plus spectaculaire en intensifiant le conflit, en utilisant des couleurs plus brillantes, en exaltant au maximum les sentiments, Benavente ne tolère jamais d'agir ainsi aux dépens de la vérité : il n'admet pas de fausser le ton. Il est un rare exemple de dramaturge né, d'un être dont l'imagination crée d'une manière instinctive des personnages conformes aux lois de la scène, mais qui, cependant, déteste avec autant de rigueur tout ce qui est théâtral, comme toutes autres conventions fausses.

C'est surtout dans la comédie que son activité s'exerce, mais ce terme de comedia *est plus large que chez nous, en Suède : il englobe ce que nous pouvons appeler les pièces « moyennes » qui, en général, n'ont pas de dénouement tragique. Si de telles pièces s'achèvent ainsi, on les appelle drames, et Benavente en a aussi écrit, parmi lesquels la pièce remarquable et émouvante,* La Malquerida *(La mal-aimée). Il a composé également de nombreuses pièces romantiques et féeriques parmi lesquelles figurent d'exquises compositions poétiques généralement courtes.*

Mais son message principal se trouve dans ses comédies qui, comme nous l'avons vu, peuvent aussi bien être graves que gaies, et dans les formes

brèves de comédies qui ont abouti dans la littérature espagnole à des genres particuliers, de tradition très ancienne. Dans ce dernier genre Benavente est un magicien par son esprit spontané, sa verve comique, sa bonhomie débordante, toutes qualités qui constituent sa grâce particulière. Je ne peux citer que quelques titres : De pequeñas causas *(Pour de petites causes),* El Amor asusta *(l'Amour fait peur),* No fumadores *(Non fumeurs). Mais il y en a bien d'autres, un véritable trésor de plaisanteries joyeuses, où la lutte est engagée avec tant de légèreté et d'élégance qu'elle est toujours de bon goût, quelle que soit l'acuité du trait lui-même.*

Dans les œuvres plus étendues, nous rencontrons une suite fascinante d'ambiances et de sujets. Elles empruntent leurs thèmes à la vie paysanne, aux cercles citadins, au monde artistique, jusqu'aux « gens du voyage » que le poète enveloppe d'une forte sympathie et qu'il estime davantage que bien d'autres classes de la société.

Mais c'est surtout la vie des classes supérieures qu'il a représentée dans leurs deux principaux centres, Madrid et Moraleda, cette dernière localité qu'on ne trouvera pas sur la carte, mais qui, par sa diversité ensoleillée et attrayante, présente les traits typiques de la ville provinciale de Castille. Dans La Farándula *(La Troupe de comédiens), le politicien ambitieux s'efforce de rallier autour de lui des énergies intactes et de les placer au-dessous de lui pour lui servir de piédestal, et cela au nom d'un idéal à peine esquissé; dans* La Gobernadora *(La Femme du Gouverneur) une ambitieuse rêve vainement d'un cadre plus vaste où ses dons pourraient s'épanouir. Moraleda est vraiment un monde planétaire attiré et illuminé par Madrid, et c'est dans ce jeu réciproque que se révèle toute la puissance de sa comédie.*

Les scènes situées dans la capitale nous permettent de connaître plus complètement les classes de la société, ses coutumes, sa culture et les vicissitudes de son sort qui nous rendent compréhensible son comportement intellectuel. Nous assistons à un déroulement précis dans l'art de l'écrivain. Il commence par insister sur le cadre avec une grande richesse de couleurs et de traits caractéristiques, l'élément dramatique proprement dit — simple, comme tout le reste de la mise en scène — n'étant là, la plupart du temps, que pour permettre à l'action de se développer. Sa fonction est d'ordonner le fourmillement de la vie en un tableau formé de groupes, avec des scènes

nettement indépendantes. Mais l'impression dominante de la pièce est celle que laisse la vie elle-même telle que l'a captée l'artiste. On s'efforce de créer un reflet fidèle et artistique de la réalité, ensuite on le laisse parler.

Par la suite, la composition devient plus stricte. Elle est solidement groupée autour d'un conflit dramatique plus fort, plus profond et plus parfait, et cependant presque aussi simple que s'il s'agissait d'un événement fortuit représentatif de la société. Il n'y a rien d'artificiel, rien d'abstrait ni d'isolé dans les destins humains représentés. Comme précédemment, ils sont encore en relation avec le monde qui les entoure, mais, cette fois, la lumière est braquée vers ce qui est capital du point de vue dramatique et strictement limité à cela. Les détails caractéristiques sont juste suffisants pour rendre l'action compréhensible. La psychologie n'est qu'un moyen, non une fin. Aucune préparation laborieuse, on peut s'attendre à tout: chaque personnage prend part à l'action, semble-t-il, avec le caractère improvisé de la vie et ne peut surprendre que l'espace d'un instant, tout comme cela arrive dans la vie elle-même. La technique aussi est purement réaliste et n'a pas emprunté ses modèles à l'ancienne tragédie. Le bilan du passé ne constitue pas l'essentiel de cette sorte de drame, pas plus que le dialogue ne sert de moyen indirect pour découvrir le passé. Les découvertes sont faites par la vie elle-même, grâce au déroulement naturel de l'action.

*D'ordinaire, Benavente ne cherche pas à bouleverser le spectateur: son objectif est de trouver une solution harmonieuse aux conflits. On peut dire que cette harmonie est obtenue en général par une résignation nullement lassante, qui n'est ni indifférente ni pathétique et ne s'exprime pas par de grandes démonstrations. Les êtres souffrent, tirent sur leurs entraves, sont attirés par le bonheur, en passant volontiers par-dessus celui des autres; ils se débattent dans des conflits, ils jaugent leur monde et eux-mêmes, et en obtiennent une vision plus claire et plus vaste à travers leur contrainte. Ce n'est pas la passion qui a le dernier mot, et moins encore l'*ego*, mais une valeur spirituelle si élevée que, si elle venait à se perdre, le moi s'en trouverait appauvri et le bonheur vide de sens. La décision est prise sans capitulation, simplement par le fait que la personnalité est face à face avec les conséquences de son choix et que ce choix s'est effectué librement sur la base d'un sentiment plutôt qu'en accord avec des théories.*

Je ne peux citer ici que quelques titres de ces drames simples, empreints de sérénité, à coup sûr caractéristiques de Benavente : Alma triunfante *(Âme triomphante),* La Propia estimación *(Le Respect de soi-même) et* Campo de armiño *(Champ d'hermine). Il en est bien d'autres, d'égale valeur, qui sont plus ou moins semblables à ceux-ci. Leur marque distinctive à tous est une humanité particulièrement pure qui surprend au premier coup d'œil chez un écrivain satirique au regard prompt, tandis que la modération et la liberté dans le mode d'expression sont en accord complet avec ses théories. En fait ces qualités s'accordent bien ensemble: la forme élégante, les sentiments, la connaissance des âmes, tout, chez lui, est classique, strictement discipliné, bien équilibré, lucide.*

Cependant les lecteurs étrangers de race germanique ne doivent jamais perdre de vue, en présence d'un art aussi parfait, qu'il a jailli d'un tempérament national différent du nôtre, et qu'il procède d'autres traditions poétiques. La forme de lyrisme que nous aimons, au moins dans l'atmosphère qui baigne l'univers dramatique, est sans doute totalement inconnue des nations romanes. Les demi-teintes, à la fois dans la nature et dans l'âme humaines, manquent dans le thème : tout ce que les êtres humains renferment est exprimé sans détour, ou semble pouvoir l'être. Les pensées peuvent avoir de l'éclat, de la vivacité, de la lucidité, mais elles nous frappent par leur manque de profondeur, comme appartenant à un monde quelque peu insouciant et non dirigées vers l'être intime. Ce que les méridionaux disent de notre art révélerait peut-être aussi de grands défauts; mais nous devons nous habituer réciproquement à admirer ce que nous comprenons et à laisser en dehors de notre jugement esthétique les choses qui, pour les raisons déjà citées, ne réussissent pas à nous satisfaire.

Dans les œuvres où Benavente délaisse sa comédie descriptive de la société et des individus, pour étudier de plus vastes systèmes d'idées et chercher à interpréter toutes les inquiétudes et les aspirations de notre époque, nous ne pouvons lui accorder l'admiration que lui ont témoignée ses compatriotes. Ainsi en est-il dans El Collar de estrellas *(Le Collier d'étoiles) et plusieurs autres pièces.*

Je n'ai pas insisté sur les réserves à apporter à son art, j'ai seulement cherché à montrer la trace laissée par son pouvoir créateur, dans son pays et à son époque. Je ne crois pas qu'un autre auteur dramatique

ait jamais réussi, de nos jours, à saisir la vie autour de lui d'une manière aussi multiple et réaliste, et lui ait donné une forme aussi spontanée, et, par son art noble et dépouillé, aussi solide. Les traditions de la poésie espagnole comportent un réalisme fort, audacieux et profond, un pouvoir prolifique et un esprit comique au charme inimitable complètement indépendant de l'esprit du dialogue. Benavente a prouvé qu'il appartenait à cette école et, dans une forme toute personnelle, il a forgé un théâtre comique moderne très imprégné d'esprit classique. Il s'est révélé le disciple valeureux d'une ancienne et éminente culture poétique, et c'est beaucoup dire.

LA VIE
ET L'ŒUVRE
DE
JACINTO BENAVENTE

PAR

LE DR LUIS JARAMILLO
Ambassadeur, Délégué permanent de la République de l'Équateur
auprès de l'U. N. E. S. C. O.



JACINTO BENAVENTE

Un délicieux écrivain français, Jean Cassou, qui fut toujours un hispanisant de marque, saluait par quelques lignes, dans un des premiers numéros des *Nouvelles Littéraires* paru en novembre 1922, l'attribution du Prix Nobel de littérature à Jacinto Benavente. Il commençait d'ailleurs sa brève notice en rectifiant le prénom du lauréat que toute la presse quotidienne avait écorché en écrivant: « Aminto » au lieu de « Jacinto ». Puis, cet incident réglé, Jean Cassou se réjouissait en pensant que le public français, qui ne connaissait guère que les œuvres de Blasco Ibañez en fait de littérature espagnole, allait enfin pouvoir apprécier celles de l'auteur dramatique nouvellement couronné par l'Académie suédoise.

La prédiction de Jean Cassou était logique, mais « nul n'est prophète en son pays », dit-on. Les mois, les années passèrent, aucune traduction française ne vit le jour et Benavente continua de rester pratiquement ignoré de la France, alors que le public espagnol le comblait de ses faveurs.

Sous le règne d'Isabelle.

Qui est donc Jacinto Benavente? C'est, avant tout, un homme qui a vécu fort longtemps puisqu'il n'est décédé qu'en 1954, mais est né en 1866, sous le règne d'une femme, Isabelle II, fille de Ferdinand VII — d'ailleurs à la veille de l'exil —, dans une capitale encore secouée par les troubles que suscitait le général Prim et empoisonnée par une épidémie de choléra. C'était l'époque où, à Paris, Napoléon III poursuivait, au milieu des fêtes et des bals, une politique d'expédients et de risques qui allait le mener au désastre de 1870. Tout cela vous a un petit air suranné qui n'est pas sans charme, mais explique, par la même occasion, que Benavente eut le temps, depuis cette date lointaine, de voir et d'assimiler beaucoup de choses! Or n'est-ce pas l'essentiel pour un auteur dramatique?

Son père, né à Murcie, en 1818, était médecin et chirurgien, très aimé des enfants qui étaient ses clients les plus nombreux. On sait peu de chose de sa mère, Venancia Martinez, mais, de ses deux frères aînés, Mariano et Avelino, que le premier devait être avocat et le second médecin, comme son père.

On a l'habitude de chercher dans l'enfance des personnages notoires certains éléments pouvant être interprétés comme des signes précurseurs de leur destinée. Chacun appréciera à sa guise celui que nous livre un de ses plus fidèles et plus récents biographes, Frederico Carlos Sainz de Robles : le petit Jacinto Benavente fut baptisé dans l'antique paroisse de Saint-Sébastien où sont inhumés plusieurs auteurs dramatiques dont le plus célèbre est Lope de Vega. Ses plus lointains souvenirs, a-t-il raconté lui-même, se rapportent à la mort du général Prim et à celui d'un certain poète Becquer — atteint de tuberculose — aux environs de l'année 1870. Souvenirs plutôt tragiques pour un futur auteur comique!

« Don Quichotte » le faisait bâiller.

Jacinto était un enfant doué d'un jugement précoce, guère confit en dévotion, enclin même à la rébellion. Les lectures

morales recommandées par ses parents et ses professeurs n'étaient pas son fait. Il préférait dévorer, en cachette, les romans d'inspiration mélodramatique (c'eût été sans doute, aujourd'hui, les romans de la Série Noire) de Manuel Fernandez y Gonzalez et de Enrique Pérez Escrich, dans lesquels, d'ailleurs, les méchants et les traîtres étaient tout de même punis à la fin. Il lisait aussi Cervantes, mais on apprendra peut-être avec une surprise amusée que, jusqu'à sa dixième année, il ne fit que bâiller sur les pages de *Don Quichotte de la Manche!*

Tout cela n'empêcha point Jacinto d'être un assez bon élève au collège Saint-José et de garder un fidèle souvenir au directeur de cet établissement, Carlos de Miguel, « homme toujours de bonne humeur ».

Le bachot une fois conquis à l'Institut de Saint-Isidore, l'adolescent fait son droit, en 1882, à l'Université centrale. Dire qu'il fait preuve d'une application parfaite, serait sans doute exagéré... C'est qu'une passion — qui n'est pas seulement un violon d'Ingres — est née en lui: le théâtre! Et, cette passion, il peut la cultiver librement, ayant la chance de vivre dans une capitale et surtout de posséder un père devenu médecin attitré de José de Echegaray — un autre prix Nobel que nous connaissons bien — ce qui lui permet d'assister à de nombreuses « premières » dans les théâtres de Madrid. Sainz de Robles prétend même — et il n'y a aucune raison de ne pas le croire — qu'à cette époque il construisait de ses mains des petites scènes en carton sur lesquelles il représentait, au moyen de marionnettes, des saynètes écrites pour amuser ses camarades. Voilà, n'est-il pas vrai ? un bon début pour un futur auteur et tout à fait dans la tradition. Cet amour du théâtre était d'ailleurs probablement tant soit peu héréditaire car, lorsque M. Benavente père mourut, en 1885, d'une crise d'angine de poitrine, un livre s'échappa de ses mains: *La Tempête* de Shakespeare!

Une vocation d'où sortiront deux cents pièces de théâtre.

Bon sang ne peut mentir... Son père est à peine disparu que Benavente abandonne ses études pour vivre — il en a les

moyens — la vie des fils de famille madrilènes; sans tomber pour autant dans une oisiveté destructrice puisqu'il va profiter de sa liberté pour cultiver une vocation d'où sortira, de 1894 à son décès, une masse d'environ deux cents pièces.

Mais, avant d'écrire, il faut d'abord créer l'ambiance. Noctambule impénitent — à Madrid, il est vrai, ce n'est point une originalité — il assiste aux fameuses *tertulias de cafés* qui sont, un peu, en Espagne, ce que sont, ce que furent surtout, les réunions dans les cafés de Saint-Germain-des-Prés ou du Quartier latin, à Paris. Il fréquente notamment « La Iberia », route de Saint-Jérôme, où l'on papote assez paisiblement en entrecoupant les conversations de parties d'échecs. Il y a là des journalistes, des poètes, des hommes politiques. Benavente y retrouve entre autres, Campoamor, Fernandez Bremón, Eusebio Blasco, Nuñez de Arce, Luis Taboada. On accueille favorablement ce jeune homme insouciant, soigné de sa personne, un peu « gravure de mode », au portefeuille bien garni.

Benavente répartit donc ses loisirs entre les petits cafés de la bohème et la bibliothèque de l'Athénée, mais on le rencontre aussi dans les salons aristocratiques, les réceptions diplomatiques et même dans les « parties » organisées par la petite bourgeoisie. Sa barbiche de forme triangulaire, les « gros barreaux de chaise » qu'il fume constamment (autrement dit d'énormes cigares de la Havane) achèvent de lui composer une silhouette familière. Le reste du temps, il voyage en France, en Italie.

Vers l'année 1890, une trapéziste anglaise, « la belle Géraldine », fait sensation au théâtre Colon. La jeunesse dorée de l'époque adopte cette blonde opulente, qui fait un peu songer à un Rubens, et Benavente est le premier à suivre le mouvement. Disposant de temps et d'argent, rempli surtout d'enthousiasme juvénile, Benavente devient son chevalier servant, l'accompagne dans ses tournées à travers la province espagnole, la couvre de fleurs, mais aussi de poèmes à double sens, d'ailleurs assez médiocres. Ce ne devait être, bien entendu, qu'un feu de paille et, lorsque Géraldine mourut à l'hôpital, pauvre et abandonnée,

en 1928, quelque part en Amérique du Sud, il y avait déjà 35 ans que Benavente ne la suivait plus!

Le début ne fut pas si facile.

Cependant le démon du théâtre avait fait son chemin dans le cerveau de Benavente et une dizaine de pièces, tombées de sa plume au cours de ces années frivoles, avaient été présentées sans succès au fameux acteur Emilio Mario, directeur du théâtre de la Comédie. En 1894, celui-ci consent enfin à faire jouer « la moins mauvaise » de ces pièces : *Le Nid d'autrui*. C'est une charmante comédie en trois actes dans laquelle se révèle, en même temps que l'esprit à la fois sceptique et plaisant de l'auteur, une verve satirique qui n'exclut pas une certaine profondeur. Le public, pas plus que la critique, n'apprécie toutefois cet essai. Seul, un jeune écrivain, José Martinez Ruiz, dont une revue, *L'Ame espagnole,* publie la chronique théâtrale, prend parti pour le jeune auteur: « Je me délecte, écrit-il, de ces dialogues si fins, d'où jaillit de temps en temps l'étincelle de l'esprit comme chez La Fontaine ou chez La Bruyère. Et je me dis, une fois le rideau tombé: Voilà un écrivain cultivé, élégant, agréable; ses hommes sont spirituels, ses femmes plaisantes. J'aime ces femmes et j'estime ces hommes, car, de loin en loin, lorsque j'en ai assez de celles et de ceux qui m'entourent ici-bas, les siennes et les siens me consolent un peu et me donnent l'illusion que la vie n'est pas aussi vulgaire que nous le croyons ».

Dans le sillage de Unamuro et de Valle-Inclan.

Quatre ans plus tard, la nation espagnole traverse une période cruciale. Elle doit d'abord se résigner à la perte de ses dernières possessions d'outre-mer: les Philippines et Cuba. Puis, dans un autre ordre d'idées, apparaît ce que l'on a appelé « la génération de 98 » et qui comprend des hommes comme Unamuro, Baroja, Valle-Inclan, Maetzu, Manuel Bueno, Antonio Machado, poètes ou dramaturges généreux, semeurs de ferments

nouveaux. Benavente fait partie de la troupe, mais légèrement en retrait et avec une certaine réserve. Il est en effet en désaccord avec les traditions plutôt qu'avec les idéaux d'autrefois, et ses goûts ne le portent-ils pas surtout vers la France et l'Angleterre?

A ce moment, Benavente a déjà derrière lui un certain bagage littéraire. Outre *Le Nid d'autrui*, un volume de vers, des *Lettres de femmes*, un *Théâtre fantastique*, il a écrit et fait représenter: *Gens de connaissance; Le mari de la Tellez; En Convalescence;* une adaptation du *Don Juan* de Molière ; *La Troupe des Comédiens; Le Repas des fauves; Terres cuites*. Il jouit d'un incontestable prestige et son visage mince, orné de longues moustaches tombantes et d'un bouc, est désormais bien connu dans la capitale espagnole.

A quoi attribuer ce succès qui a pris enfin une allure rapide? A son talent bien sûr, mais aussi au fait que le théâtre espagnol se trouve alors à un moment critique de son évolution. Le public commence à se lasser d'Echegaray et de ses imitateurs. Il lui faut du nouveau. Surgi tel un météore, étincelant, étrange, désinvolte, Benavente représente assez bien ce visage nouveau qu'on réclame aux fauteuils d'orchestre. Bien qu'obligé de tenir compte, dans une certaine mesure, de ses prédécesseurs — Enrique Gaspar notamment — il apporte des méthodes nouvelles, en Espagne tout au moins : expression plus directe de la psychologie des personnages, analyse plus exacte des passions, audace plus grande dans la pensée. Chez lui la phrase s'aiguise davantage, le jeu de mots demeure spirituel, l'ironie vient au secours du cœur. En somme Benavente apparaît comme un auteur quelque peu « engagé », ainsi que l'on dirait aujourd'hui. Il s'attaque aussi bien aux bourgeois qu'aux aristocrates, et son théâtre, comme le dit plaisamment Sainz de Robles, fait se « convulser » les premiers et se « révulser » les seconds!

Telle est l'impression que donne Benavente en cette fin de XIXème siècle qui n'est encore pour lui qu'un lever de rideau, mais il est encore beaucoup trop tôt pour porter un jugement sur une œuvre à peine esquissée.

Des cafés de la bohème aux loges d'actrices.

Et l'existence continue pour Benavente, conforme à celle de beaucoup de ses compatriotes, même étrangers au théâtre. Il n'est jamais couché avant trois heures du matin. Le lit cependant tient une grande place dans son existence, car il y prend non seulement son petit déjeuner, mais son déjeuner. Il lit, couché, tout ce qui lui est nécessaire — journaux et revues étrangères — pour se tenir au courant de l'actualité littéraire; il y écrit aussi (à quel autre moment le ferait-il?) et, en somme, c'est sur l'oreiller que sont conçues et jetées sur le papier la plupart de ses pièces. Le reste du jour et le soir, il papillonne autour des loges d'actrices connues, potinant, contant des anecdotes, faisant des mots, jouant parfois aux échecs avec les acteurs. Dans la rue, il déambule nonchalamment, croquant des bonbons et autres « amuse-gueule » qu'il achète aux ambulants. Enfin, comme tout Madrilène qui se respecte, il hante un certain nombre de cafés : en particulier le Café de Madrid où il retrouve des confrères, comme le souple et prestigieux poète Valle-Inclan, Ricardo Baroja, Luis Bello, Martinez Sierra, et le sauvage mais somptueux créateur d'images et de sensations qu'est l'Indien Rubén Dario. Valle-Inclan est sans doute le plus bruyant et le plus agressif de la bande, et Benavente le plus souriant et le plus calme. De temps à autre, part un mot fulgurant, jaillit une phrase étincelante comme une lame. Parfois la discussion s'envenime, on est prêt à en venir aux mains. Il n'y a plus qu'à « changer de crèmerie ». Valle-Inclan se dirige vers la « Horchateria Candelas », où l'on sert des sirops d'orgeat, Benavente va à la « Brasserie anglaise », route Saint-Jérôme. C'est l'époque où, succédant à Clarin, Benavente prend la direction de la fameuse revue *La Vie littéraire*. Une photographie le représente à son bureau directorial, l'air pensif et la barbe noire. Derrière lui, au mur, un exemplaire de *La Vie littéraire* avec, sur la couverture, une femme qui semble être une actrice.

A quarante ans, autant de pièces que d'années vécues.

Au cours des six années qui suivent, divers théâtres de Madrid représentent de Benavente un *Conte d'amour* adapté de

Shakespeare, une vingtaine de comédies (dont *Les Snobs* et *Roses d'automne*), un vaudeville, quatre drames, un roman scénique, une adaptation de *Manon Lescaut,* sans compter de nombreux levers de rideau en un acte et des saynètes, ce qui porte à plus de quarante le nombre de pièces représentées à la fin de 1905, alors que l'auteur n'a pas encore atteint la quarantaine. Cette année-là, il reçoit d'ailleurs le premier des hommages publics qui jalonneront sa longue vie: le Théâtre Espagnol donne une sorte de festival Benavente au cours duquel est lue une étude sur son œuvre dont l'incomparable Galdós est l'auteur. Benavente improvise quelques strophes en guise de remerciement.

Parmi ce lot de pièces, il y en a d'excellentes, comme *Le Nid d'autrui,* dont nous avons déjà indiqué toute la séduction mal appréciée par le public des premiers débuts, ou *Le Repas des fauves.* Cette dernière comédie en trois actes donna lieu d'ailleurs à une polémique qu'il est amusant d'évoquer. A l'époque où elle fut représentée, un brillant chroniqueur, Gomez Carrillo, opérant à Paris, foudroya Benavente d'un article où il prétendait que *Le Repas des fauves* n'était qu'un habile démarquage du *Repas du lion* de François de Curel. L'inculpé de plagiat réfuta aussitôt les arguments de Carrillo, lequel, d'ailleurs, fit machine arrière et convint loyalement de la témérité de son premier jugement. Quelque temps après, l'innocence de Benavente fut officiellement reconnue au cours d'une lecture publique et comparative des deux textes qui mit en évidence leur disparité.

Il part en guerre contre la haute société.

Les Snobs et *Les Malfaiteurs du bien* méritent également une mention à part. Dans ces deux comédies, Benavente donne libre cours à son esprit satirique, flagellant impitoyablement ce qu'on est convenu d'appeler le « grand monde » et mettant en lumière tout ce que la vie frivole de ces privilégiés du sort contient d'égoïsme, de lâcheté, d'hypocrisie, parfois même de dépravation. « La société humaine, déclare-t-il alors, est démocrate par nature; elle tend à l'égalité, et ce n'est qu'à grand-peine qu'elle

concède à quelqu'un de trancher sur la médiocrité commune; pour arriver à cela il faut une force : pouvoir, talent, beauté, richesse; autour de cette force, les hommes se démènent comme des fauves mal domptés; mais enfin le dompteur a le souci de les bien nourrir et les fauves semblent apaisés, jusqu'au jour où le pouvoir s'écroule, où l'argent disparaît, où la force manque... Et, ce jour-là, oh! c'est bien connu, la pâture la plus goûtée des fauves, c'est le dompteur! »

Est-ce à dire que Benavente ait été un auteur de gauche? Il paraît bien difficile de le classer dans un parti politique défini et encore moins de lui attribuer une doctrine. Il n'a jamais eu la prétention de devenir un apôtre social. Il a surtout voulu relever les défauts ou les tares de ses contemporains parce que ces défauts et ces tares sont appelés à jouer comme autant de ressorts au cours d'une action dramatique. Bien que de tendance un peu moins satirique que celle des deux dernières pièces citées, *Roses d'automne* — également une de ses plus séduisantes et des plus admirées — reflète des préoccupations du même genre, mais s'apparente encore plus nettement à la comédie des mœurs.

La comédie sentimentale et le drame le tentent aussi.

Il mettra d'ailleurs d'autres cordes à son arc comme en témoigneront certaines pièces d'allure plus sentimentale, sortes de comédies bourgeoises dont les personnages, cédant aux plus nobles injonctions de leur cœur, brisent les liens de convention qui les attachent à la société et se révoltent contre la tyrannie des oppresseurs.

Pour le moment, Benavente, lorsqu'il veut s'évader de la comédie satirique, se tourne vers le drame et la poésie. *Le Dragon de feu,* drame authentique en trois actes, *La Nuit du samedi,* qui est une sorte de roman scénique en cinq tableaux, *Princesse Bébé,* qualifié par l'auteur de « Scènes de la vie moderne divisées en cinq actes », appartiennent à ce groupe de pièces où une sorte de grandeur accablante, jointe à une extrême profusion d'idées,

semble entraîner l'auteur dans le sillage de Nietzsche, par-delà le Bien et le Mal. Volonté qui force le destin pour incarner un idéal de justice — ou de revanche; effort humain vers le but rêvé; ambition faite chair; essais de vie nouvelle, même au prix de quotidiens avatars, pour atteindre une nouvelle vérité. Et, sur toutes ces fictions, ces expériences, ces illusions, ces déboires, le rire — arme favorite de Benavente — retentit toujours, compatissant ou sardonique, parfois voilé de tristesse. « Le rire est le grand ensevelisseur, assure Benavente; on pleure sur ce qui vit encore, peine encore, obsède toujours; quand on rit de quelque chose, c'est que cela est bien mort. Les bouffons de Shakespeare constituent le point le plus tragique de ses tragédies. Hamlet décroît devant les fossoyeurs qui chantent et qui rient parmi les tombeaux; et, aux coups de leurs bêches dans la fosse, le crâne du bouffon Yorick saute pour rire encore de ses mâchoires serrées et grimaçantes: tout meurt, le rire seul survit. »

L'année 1906 est celle d'un premier voyage en Amérique latine avec la Compagnie Manabuerro — Fernando Diaz de Mendoza. Auteur et interprètes remportent un franc succès, pourtant ils trouvent moyen de se brouiller pour de longues années sans qu'on sache très bien la cause de leurs dissensions.

Une « Farce » qui va le rendre célèbre.

Mais l'année suivante va être pour Benavente une grande année, celle qui voit éclore son chef-d'œuvre : *Les Intérêts créés*, comédie de marionnettes en deux actes et un prologue. De marionnettes, soit! dans la mesure où il n'est pas possible de croire à la réalité de l'action, mais comédie d'une grande profondeur humaine dans la mesure où les « personnages — pantins » expriment des vérités éternelles. C'est le tréteau de la farce ancienne, toute proche de celle de Molière et, par là même, riche en enseignements sur la vie et les hommes.

Nous laissons au lecteur le plaisir de découvrir les aventures du chevalier Léandre et de son coquin de valet, directement inspirées des romans picaresques qui remportèrent un si vif succès

en Espagne à partir du XVIIème siècle. Ce Crispin, évadé des galères, devenu philosophe à l'école de la vie, est naturellement le personnage essentiel de la pièce. Comme tous les modèles sortis du même moule, il tisse peu à peu pour lui-même et pour son maître, grâce à d'extravagantes fourberies, des fils d'espoir, créant des intérêts légitimes autour de ses cupidités personnelles. Son système est simple : jeter l'espoir en pâture aux hommes, à pleines mains. Il y faut une grande habileté, beaucoup de finesse et de psychologie, du tact et, surtout, une faconde intarissable — laquelle, chez le Crispin de Benavente, atteint parfois la poésie — une chaleur communicative exceptionnelle.

Mais alors, devant ce mirage constamment suscité et renouvelé, tout s'incline : le négociant, le poète, la veuve, le militaire, la Justice elle-même... Et, quand l'irréalité de ce mirage est sur le point de se révéler, le rusé Crispin et son maître ont réellement triomphé de tous, y compris de leur passé douteux. Les gens qu'ils ont indignement trompés ont désormais *eux-mêmes* intérêt à faire en sorte que le mirage devienne réalité, que Léandre et son faquin deviennent le couple modèle dont ils ont pris l'apparence pour les séduire. La grande habileté de Crispin, en la circonstance, a été, d'ailleurs, de faire de Léandre un héros de noblesse et de vertu, et de prendre sur lui toutes les vilenies, procédés d'entremetteur, corruptions et autres bassesses. D'où la confession que Crispin se laisse aller à faire à sa tendre Colombine, confession qui n'est pas seulement une profession de foi, mais véritablement la loi morale qu'on peut tirer des *Intérêts créés* en même temps qu'une des plus belles scènes de la comédie : « Savoir rejeter les responsabilités sur un autre, avoir des boucliers contre la malveillance, grande ruse de ceux qui gouvernent : ce n'est pas le signe d'incapacité, comme le pensent les malins, mais d'une industrie supérieure, qui consiste à faire endosser par quelqu'un le blâme infligé aux erreurs ».

Où l'amour rachète le cynisme.

Beaucoup pensent — et c'est là aussi notre opinion — que *les Intérêts créés* représente le sommet de la réussite chez Benavente.

On le sent particulièrement à l'aise et en pleine possession de ses moyens dans cette formule qui tient de la *commedia dell' arte* et du Shakespeare du *Songe d'une nuit d'été* ou de *Comme il vous plaira.* Ses pantins, mus par les fils de l'intérêt égoïste, nous donnent des leçons sévères mais sans aigreur, sans nous prêcher la morale, ni nous faire voir la vie sous des couleurs trop sombres. Une gaieté saine baigne la comédie d'un bout à l'autre; le dialogue est fin, aigu, sensible et, si la philosophie qu'on retire des aventures de Léandre et de Crispin peut paraître bien cynique, puisque le vice est donné comme un moyen équivalent de la vertu pour arriver au but, il faut tout de même considérer que, vers la fin, l'amour vrai du beau Léandre pour sa Dulcinée rachète et purifie les fourberies passées.

Le succès des *Intérêts créés* fut énorme, sans précédent, et se prolongea pendant des années. Benavente céda d'ailleurs une partie de ses droits d'auteur au Mont-de-Piété des acteurs espagnols, ce qui ne l'empêcha point d'acheter la villa Rosario, près de Tolède, où il fit par la suite de longs séjours, observant les coutumes locales qui l'inspirèrent pour la création des personnages de *Patronne,* une autre de ses meilleures pièces (elle avait la préférence de l'auteur) qui fut représentée en 1908 au théâtre de la Princesse.

En 1912, « l'Académie royale espagnole de la langue » lui rend hommage en lui décernant le Prix Piquer et, la même année, il prend part comme « jouteur » aux jeux floraux de Salamanque présidés par la princesse de Bavière. A cette même Académie royale il succède d'ailleurs à Menéndez y Pelayo, mais se refuse à lire son discours de réception, en déclarant, non sans malice, que, s'il procédait à cette lecture, il n'aurait plus ensuite qu'à mourir...

Second triomphe avec « La mal-aimée ».

La représentation de *La mal-aimée* marque ensuite la réconciliation avec la Compagnie Guerrero-Mendoza au théâtre de la

Princesse. Le succès — auquel avait aussi contribué l'excellence de l'interprétation — fut si grand que l'auteur fut reconduit chez lui en triomphe et la pièce, qui est un drame, connut une carrière aussi brillante et fructueuse que les *Intérêts créés*. Elle est même considérée par beaucoup de critiques comme tenant une place équivalente dans l'œuvre de Benavente, côté tragédie.

Cependant, là encore, l'auteur fut accusé d'avoir plagié un drame catalan, *Misters de dolor*, d'Adria Guál, et de s'être arrangé pour que cette dernière pièce ne fût pas jouée à Madrid en même temps que *La mal-aimée*, de manière à éviter les comparaisons. Nous ne possédons pas d'éléments suffisants pour prendre sérieusement parti dans cette polémique déjà ancienne, mais le fait qu'on en trouve l'écho dans l'étude d'un critique français, ennemi déclaré de Benavente, incite à une prudente réserve.

Benavente fait une crise de germanophilie.

Ledit critique, il est vrai, possède une excuse — si tant est qu'il en ait besoin — assez valable en temps de guerre. Or c'est bien vers 1915 que se serait située la polémique et il est malheureusement difficile de nier qu'à cette époque, si douloureuse pour la France, Benavente ait fait preuve de germanophilie notoire, approuvant la neutralité de son pays, oubliant sa sympathie antérieure pour tout ce qui était français, ses voyages à Paris comme en Angleterre alliée de la France, et, surtout, ce qu'il devait à la culture française et à certains auteurs français tels que Donnay, Lavedan ou Capus, sans parler de l'universel Molière, bien entendu. Il ne faisait en cela, d'ailleurs, que se solidariser avec certains intellectuels de son pays, et les articles parus dans la presse espagnole germanophile sont là pour le montrer.

La politique n'a rien à voir avec la littérature et surtout avec le talent, on peut cependant se demander si cette attitude de Benavente n'a pas précisément contribué, au moins en partie, à l'absence de pénétration de son œuvre en France, au point que rien n'y a jamais été traduit jusqu'à la publication du présent

volume, alors que tant d'autres écrivains espagnols — dont Blasco Ibañez, pour ne citer que le plus notoire — trouvaient dans le public littéraire français une audience si attentive.

La grande guerre lui donne cependant une occasion, avec *La Ville joyeuse et insouciante,* de se faire le critique impitoyable d'un monde belliqueux et inhumain. La pièce, qui fait un peu suite aux *Intérêts créés,* est diversement accueillie. Considérée par tous comme un drapeau politique, elle enthousiasme les uns et irrite les autres. Chacun reconnaît, en tout cas, le portrait du premier ministre, Antonio Maura, dans le personnage de l'exilé. La guerre terminée, nous retrouvons Benavente associé à Ricardo Calvo et impresario du « Teatro Español ». Il fait représenter avec succès, en 1919, une adaptation du très beau roman de Galdós, *L'Audacieux,* quelques jours avant le décès du grand romancier et auteur dramatique.

Tandis qu'il conquiert l'Amérique du Sud, l'Académie suédoise le couronne.

Trois ans plus tard, il a la douleur de perdre sa mère avec laquelle il habitait et dont il disait toujours qu'elle était « le plus grand amour de sa vie ». Pour se changer les idées, il entreprend, en Amérique du Sud, une vaste tournée théâtrale, en tant que directeur artistique d'une Compagnie fondée par la célèbre actrice argentine Lola Membrives. Il fait ainsi connaître une bonne partie de son répertoire à de nombreux pays en attendant que celui-ci pénètre également aux Etats-Unis. Il profite de l'occasion pour donner, dans divers théâtres et universités, une série de conférences où il expose ses conceptions artistiques. Et c'est au cours de ce séjour qu'il apprend — à retardement — la grande nouvelle: l'Académie suédoise vient de lui décerner, pour 1922, le Prix Nobel de littérature!

Désormais les honneurs vont se succéder à une cadence rapide pour Benavente. En mars 1923, à l'Université de Columbia, l'Institut des Espagnes organise une réception en son honneur; en avril, le titre de « fils adoptif » de New York, autrement dit de

citoyen d'honneur, lui est décerné par les Américains. L'année suivante, il est nommé « fils favori » de la ville de Madrid, en présence du roi Alphonse XIII — qui lui remet la grand-croix d'Alphonse XII —, du gouvernement au grand complet et du Corps diplomatique. Le général Primo de Rivera assiste à la cérémonie. En même temps, Benavente reçoit une médaille ornée de brillants. Quelques jours après, les interprètes de son drame *Pour toute la vie* lui offrent un banquet. Enfin, à l'automne, le théâtre Fontalba est inauguré avec la première représentation de *La Vertu suspecte*. Puis il part pour l'Égypte et le Moyen-Orient. Entre-temps il a produit un certain nombre d'autres pièces dont on trouvera la liste dans la Bibliographie placée à la fin de ce volume.

Des ombres passent...

Mais toute médaille a son revers. Une série d'ennuis sérieux vient troubler sa quiétude et ternir un moment sa gloire. Pendant son séjour en Orient, la municipalité de Madrid met subitement ses biens sous séquestre pour garantir le paiement des sommes dues par Benavente et Calvo en tant que sociétaires du Théâtre Espagnol depuis 1921. A son retour, Benavente fait lever le séquestre en réglant ses dettes, mais, ulcéré de la mesure qui a été prise contre lui, il rend au maire sa médaille et ses insignes de grand-croix, qu'il récupérera d'ailleurs plus tard. Son répertoire n'en est pas moins interdit à ce même théâtre et cette interdiction se prolongera jusqu'en 1931. D'autre part au Théâtre Esclava, le gouvernement interdit la représentation de son drame *Pour le ciel et les autels* parce qu'il contient des intentions pseudo-révolutionnaires qui pourraient être hostiles au régime.

Le grand public continue néanmoins à lui rester fidèle. Les Espagnols auraient-ils inventé le « gallup » ? On procède à une consultation populaire par l'envoi de 50.000 cartes postales demandant quelle est sa meilleure œuvre. La majorité des réponses donnent la palme aux *Intérêts créés*. En Angleterre, un grand critique écrit sur lui dans *The Observer*: « Il n'y a pas dans toute l'Europe, de dramaturge plus parfait ni plus affirmé. D'autres

sont plus humains ou plus inquiétants, tel Pirandello, ou donnent lieu à des discussions plus passionnées, tel Shaw, mais aucun, dans l'ensemble, ne dépasse Benavente. »

Les ennuis, cependant, ne sont pas terminés. Il subit, en 1931, les premières attaques des éléments républicains et socialistes, à la suite de quoi il affirme, dans un article publié par la revue madrilène l'*A B C*, sa foi dans la seule Espagne, refusant d'approuver les voies où l'on cherche à engager son pays.

Ici se place un incident quelque peu ridicule dans l'existence de Benavente. Son secrétaire a emporté chez lui une certaine somme et des bijoux appartenant à Benavente, afin de les mettre censément en sûreté, puis n'a pu les restituer, prétendant avoir été volé. « Le voleur, c'est vous », lui déclare Benavente. Mais le secrétaire attaque l'auteur dramatique en correctionnelle pour « injures et calomnies », avec prison, exil et indemnité à l'appui! Et voilà Benavente obligé de prendre un défenseur. N'y avait-il pas là le sujet d'une farce et l'on s'étonne un peu que Benavente n'y ait pas songé.

Dans le drame de la guerre civile.

Il était dit que la politique empoisonnerait l'existence de Benavente. En 1935, en réponse à un hommage à lui rendu, au théâtre de Malaga, il prononce un discours assez violent contre l'idéal républicain, voire socialiste, et voici que, peu après, alors que le sculpteur Palma est en train de terminer un monument à sa gloire — monument qui évoque surtout l'immense succès de sa comédie *Les Intérêts créés* — la guerre civile éclate en Espagne. Comment Benavente va-t-il s'en tirer? Le déclenchement des opérations le surprend, le 18 juillet 1936, à Barcelone, alors qu'il s'apprête à prendre des vacances dans la province de Gérone. Il est aussitôt arrêté et conduit au « Commissariat général de l'ordre public », mais il obtient l'autorisation de gagner Valence où il devra rester en résidence surveillée durant toute la guerre. A-t-il agi sous la menace? A-t-il été contraint de monnayer la relative

tranquillité où l'on acceptait de le laisser ? Toujours est-il qu'au mois de septembre de la même année il se laisse arracher par le rédacteur d'un journal marxiste, *El Mercantil Valenciano,* une déclaration de principe favorable à « la cause du peuple », déclaration aussitôt reprise et commentée par la presse madrilène et la presse étrangère. Et jusqu'au dénouement du grand drame, il renouvellera à plusieurs reprises de semblables manifestations, ce qui explique sans doute sa nomination au poste de Président de la « Commission du Théâtre », organe consultatif du « Conseil central du Théâtre », à la veille même de la victoire du général Franco. Bientôt cependant, il sera délivré, si l'on peut dire, par les troupes du général Aranda et, aux côtés de ce dernier, il apparaîtra au balcon de l'hôtel de ville de Valence, criant : « Vive l'Espagne ! », pleurant et riant tour à tour.

Opportunisme ou velléités?

Ce genre de renversement, dont la vie de Benavente offre maints exemples, semblerait, en principe, ne pouvoir s'expliquer que par un opportunisme tant soit peu teinté de cynisme. Toutefois, puisque opportunisme il y a, il ne faut pas oublier que ce genre de reproche avait déjà été fait à Benavente par la revue *España,* mais sur le plan professionnel et bien avant les événements qui nous occupent. Un critique, attaché à cette revue, au moment de la reprise de *Princesse Bébé,* ne craignait pas d'expliquer que les premiers succès de Benavente étaient surtout dus à ce que les jeunes avaient été séduits, à l'origine, par son scepticisme et son esprit satirique, par « telles ou telles *velléités* de subversion de principes » qui, « bien qu'à fleur de peau, avaient suffi pour enflammer l'esprit généreux de ceux qui s'étaient risqués à mêler le nom de Benavente à ceux d'autres grands hommes dont la gloire est fondée sur le temps ». Et le même critique n'hésitait pas à qualifier de rébus pseudo-patriotique *La Ville joyeuse et insouciante* parce qu'on n'arrivait pas à démêler si elle avait été écrite en faveur du vieux Antonio Maura ou de Pablo Iglesias, d'idées politiques évidemment différentes.

Retenons donc de cette diatribe le mot « velléités » lequel, appliqué à un homme qui déclara un jour : « Lorsqu'on n'a pas de cœur, il faut, pour vivre, s'en fabriquer un avec la tête », peut expliquer bien des choses. Il est permis, en effet, de penser que ces revirements, ces louvoiements de Benavente correspondaient simplement à un enthousiasme subit — d'autant plus vif que son objet était nouveau—, à un élan, sur le moment sincère, mais que sa volonté était insuffisante à soutenir longtemps.

C'est en partant du même principe, sans doute, que ce jeune poète asturien (sacré « poète de ceux qui pensent » par Ruben Dario) faisait à Benavente le reproche de n'avoir finalement, malgré certaines apparences, évolué que dans le sens conservateur et traditionnel, et d'avoir étouffé cette volonté d'une création de formes nouvelles de vie, qui est la marque du génie, pour n'aspirer qu'à être « le prédicateur sur scène d'un patriotisme hybride, et à transformer l'œuvre dramatique en œuvre politique ».

En somme, on peut retenir de ces discussions que Benavente a eu un tort: celui de ne s'engager qu'à moitié alors qu'un écrivain, et surtout un auteur dramatique, doit s'engager à fond ou pas du tout. Tout cela n'enlève d'ailleurs rien à la valeur littéraire de Benavente comme le reconnaît lui-même l'auteur de la polémique qui ajoute : « Je n'ai jamais mis en doute les qualités naturelles de M. Benavente. Ce serait cécité ou sottise. Je reconnais son talent, peu commun, le flux élégant de sa langue, un copieux répertoire d'artifices de scène et de rhétorique. »

L'auteur dramatique et la critique.

Nous avons cru devoir montrer objectivement le revers de la médaille en révélant les attaques dont Benavente a été l'objet sur un plan très particulier ; il est temps de présenter l'avers de cette médaille.

Pour Sainz de Robles « les valeurs les plus significatives de son théâtre sont : l'ironie, le sens moralisateur, la finesse psycho-

logique, une intelligence aussi pénétrante que spontanée pour découvrir les intentions les plus secrètes, des veines de scepticisme affleurant parfois à la surface, une poésie fluide, très douce, émanant d'une source cachée, une maîtrise étonnante dans la technique, une langue noble et riche, très suggestive.

« Dans ce théâtre discursif, c'est en général la conversation — dans laquelle se fond l'action — qui domine. Les personnages racontent des événements qui demeurent invisibles. Benavente aime les confidences et les allusions. Il n'invente pas. Observateur subtil, il se contente de commenter ce qu'il voit. Même dans une œuvre telle que *La Princesse qui avait tout appris dans les livres* bien propre cependant à exalter l'imagination, il demeure réaliste, et l'idéalisme n'est atteint qu'au moyen de l'ironie ».

Un autre grand critique espagnol, Manuel Sanchez Camargo, a écrit de lui: « Il a porté à la scène une humanité sans frontières, bien qu'espagnole, et pour notre gloire. Une des grandes séductions de son théâtre est son sens poétique, mais celui-ci est si intime, si peu apparent dans la structure du dialogue qu'il demeure presque invisible, telle une fleur, qui, d'un endroit lointain, nous enverrait son parfum ».

Martinez Sierra a fort bien défini, à sa manière, cette poésie « qui va de la forêt du nirvana, où parle l'âme d'un roi poète, à une loge des arènes où une simple femme déplore sa faiblesse par deux mots chuchotés, de l'esprit complexe de la Princesse Hélène au cœur loyal d'Isabelle *(Roses d'automne)*, de maisons frivoles et luxueuses à la simple maison du bonheur... Ames ardentes ou résignées, visages énigmatiques ou fronts lumineux ».

On a souvent répété que Benavente réussissait mieux les personnages féminins que masculins, et que cela venait du côté un peu féminin de Benavente. C'est possible... Sauf Crispin dans les *Intérêts créés* et Esteban dans *La mal-aimée*, on se souvient davantage de cette farandole de femmes qui s'appellent: Imperia, Acacia, Dominica, Pepa Doncel, la Princesse Bébé, Sylvie, Dona Sirena et tant d'autres, et qui ont rendu célèbres les interprètes.

On a voulu classer l'œuvre de Jacinto Benavente en catégories: œuvres réalistes englobant les comédies de mœurs, les comédies de satire sociale, les comédies de caractère, les drames; œuvres d'imagination — enfantines ou symboliques — ; traductions et adaptations. Les critiques adorent ce genre d'opérations auxquelles nous n'attachons, pour notre part, qu'un intérêt très relatif, n'en voyant guère l'utilité, mais, par contre, le côté superficiel.

Les dernières années.

Jetons plutôt un coup d'œil sur les dernières années de la vie de Benavente. 1944 est pour lui l'année des « Noces d'Or ». Le premier acte de *Les enfants perdus dans la forêt* est lu en l'Aula culturelle de l'Athénée, puis tous les théâtres d'Espagne jouent en même temps ses œuvres, tandis que l'on discute de l'emplacement sur lequel s'élèvera son monument et qu'on le décore de la grand-croix d'Alphonse le Sage. A soixante-dix-neuf ans, il s'embarque à nouveau pour Buenos-Aires, à la tête de la Compagnie Lola Membrives. L'accueil de l'Amérique du Sud est délirant comme le sera celui que lui réservent ses compatriotes à son retour en Espagne où le maire de Madrid lui remet la médaille d'or de la ville. Jusqu'à la fin, il ne cessera de recevoir des récompenses, des médailles, des hommages, des prix. Le 14 juillet 1954, il meurt dans sa maison de Madrid à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Beaucoup de ses personnages lui survivront, car ils ne sont ni des chimères, ni des êtres entraînés par le *fatum* antique, mais des hommes ou des femmes réels intégrés dans la vie quotidienne. Et pourtant ils conservent cette *aura* poétique dont Benavente, en vertu de son pouvoir magique et secret, a su les envelopper. « Pénétrez, disait Ruben Dario, dans son théâtre de songe et dans son théâtre de bonté. Laissez-vous conduire par la main qui sait écarter les rameaux dangereux. Il vous offrira la douceur poétique. »

LES INTÉRÊTS CRÉÉS

*

ROSES D'AUTOMNE



JACINTO
BENAVENTE

LES INTÉRÊTS CRÉÉS

*

ROSES D'AUTOMNE

Illustrations originales
de
D'ORCINO

LES INTÉRÊTS CRÉÉS

A Don Rafael Gasset
son affectionné
J.B.

TRADUIT PAR PIERRE BARKAN

ACTE PREMIER

PROLOGUE

Petit rideau au premier plan. Au fond, une porte recouverte d'une tenture. Monologue de Crispin :

Voici le décor de l'ancienne farce, celle qui, dans les auberges villageoises, dissipait la fatigue des voyageurs, celle qui rassemblait dans les villes populeuses les foules les plus variées, comme par exemple à Paris, sur le pont Neuf, où Tabarin, sur son estrade de foire, attirait l'attention de tous les passants, depuis le savant à l'air compassé, retenant sa docte monture, pour dérider un instant son front toujours chargé de graves pensées, en écoutant quelque mot plaisant de la joyeuse farce, jusqu'au coquin paresseux qui se divertissait là, pendant des heures, trompant la faim par le rire, et le prélat, et la dame de qualité, et le grand seigneur, dans leur carrosse, aussi bien la fille de joie, et le soldat, et le marchand, et l'étudiant.

Ces gens de toute condition qui n'auraient pu se trouver réunis en aucun autre lieu, participaient au même amusement, et, souvent, plus que de la farce, le grave riait de voir rire le rieur, et le sage, le sot, et les pauvres de voir rire les grands seigneurs, habituellement sombres, et les grands, de voir rire les pauvres, la conscience tranquillisée en se disant: « Les pauvres rient aussi! ». Rien n'est plus communicatif que le rire. Parfois aussi, la farce pénétrait jusqu'aux palais des princes, des très grands seigneurs, sur un caprice de leurs maîtres, et ce n'est pas là qu'elle était le moins libre et sans façon.

Elle appartenait à tous et était destinée à tous. Elle avait pris au peuple les moqueries, les malices et les dictons sentencieux,

cette philosophie du peuple qui souffre sans cesse, adoucie par cette résignation des humbles d'alors qui n'attendaient pas tout de ce monde-ci, et, pour cette raison, savaient rire de lui, sans haine et sans amertume. Par la suite, elle ennoblit son origine plébéienne grâce à de nobles exécutants : Lope de Rueda, Shakespeare, Molière, tout comme les princes amoureux des contes de fées haussèrent Cendrillon au trône le plus élevé de la Poésie et de l'Art. La farce que la curiosité de l'esprit inquiet d'un poète d'aujourd'hui vous offre, ne se targue pas d'une origine aussi glorieuse. C'est une farce *guignolesque*, à l'argument extravagant, sans réalité aucune. Vous allez bientôt voir que tout ce qui s'y passe n'a jamais pu arriver, que ses personnages ne sont et ne ressemblent ni à des hommes ni à des femmes, mais à des marionnettes ou à des fantoches de carton et de chiffon, aux grossières ficelles, visibles même dans la pénombre et pour le plus myope.

Ce sont les mêmes masques grotesques que ceux de cette *Commedia dell' arte*, moins amusants qu'ils avaient coutume de l'être, car ils ont beaucoup médité depuis ce temps-là. L'auteur sait bien qu'un spectacle aussi primitif n'est pas le plus digne d'un auditoire cultivé de notre époque, aussi fait-il appel à votre savoir comme à votre indulgence. Tout ce que l'auteur demande, c'est que vous retrouviez votre âme d'enfant. Le monde est déjà vieux et radote; l'Art ne se résigne pas à vieillir, et, pour paraître enfant, il imite les balbutiements... Et voici comment ces vieilles marionnettes prétendent aujourd'hui vous divertir par leurs enfantillages.

Changement de décor

PREMIER TABLEAU

Une place de ville. A droite, au premier plan, la façade d'une hôtellerie, avec une porte praticable munie d'un heurtoir. Au-dessus d'elle, une enseigne portant le mot « Hôtellerie ».

SCÈNE PREMIÈRE

LÉANDRE *et* CRISPIN *(entrant par le fond à gauche.)*

LÉANDRE

Ce doit être une grande ville que celle-ci, Crispin, tout révèle sa noblesse et sa richesse.

CRISPIN

Il y a deux villes. Fasse le Ciel que nous soyons tombés sur la meilleure.

LÉANDRE

Deux villes, dis-tu, Crispin ? Ah, je comprends ! L'ancienne et la nouvelle, chacune sur une rive du fleuve.

CRISPIN

Qu'est-ce que le fleuve, l'ancienneté ou la nouveauté ont à voir là-dedans ? Je dis deux villes, comme toute ville du monde : une pour celui qui arrive avec de l'argent, et l'autre pour celui qui arrive comme nous.

LÉANDRE

C'est déjà beau d'être arrivés sans démêlés avec la Justice ! Et cela me plairait bien de rester ici quelque temps, car je suis las de courir les chemins.

CRISPIN

Pas moi, car c'est la condition des natifs comme moi du libre Royaume des Coquins, de n'avoir son siège nulle part, à moins d'être forçat et aux galères, ce qui est un siège un peu dur. Mais puisque nous sommes tombés sur cette ville — une place forte, à ce qu'il semble — tirons nos plans de bataille comme de prudents capitaines, si nous voulons la conquérir avec profit.

LÉANDRE

La belle armée que nous avons, en vérité!

CRISPIN

Nous sommes des hommes, et c'est à des hommes que nous devons nous mesurer.

LÉANDRE

Pour tout capital, notre personne. Tu n'as pas voulu que nous nous dessaisissions de ces vêtements qui, même vendus à vil prix, auraient pu nous procurer quelque argent.

CRISPIN

Je me dépouillerais plutôt de ma peau que d'un bon vêtement. Rien n'est plus important que de paraître, ainsi va le monde, et le vêtement est ce qui paraît en premier.

LÉANDRE

Qu'allons-nous faire, Crispin? La faim et la fatigue m'abattent et je raisonne mal.

CRISPIN

Maintenant, il n'y a plus qu'à se servir de l'intelligence et de l'effronterie, car sans cette dernière l'intelligence ne vaut rien. J'ai pensé que tu devrais parler peu et avec rudesse, pour te donner les airs d'une personne de qualité; de temps à autre, je te permets de me décocher quelque coup dans les côtes; à tout ce que l'on te demandera, réponds à mots couverts, et quand tu parleras pour ton compte, fais-le avec gravité, comme si tu rendais une sentence. Tu es jeune, de belle prestance, jusqu'à présent tu n'as fait que gaspiller tes qualités; maintenant il est temps de t'en servir. Remets-toi entre mes mains, car rien ne convient tant à un homme que d'avoir à ses côtés quelqu'un pour faire remarquer ses mérites, car chez le même individu, la modestie est une bêtise et la propre louange une folie, et, avec les deux, il se perd aux yeux du monde. Les hommes sont comme des marchandises : nous valons plus ou moins selon l'habileté du marchand qui nous présente. Je t'assure que si tu étais de verre, il m'incomberait de te faire passer pour du diamant. Et maintenant, frappons à la porte de cette hôtellerie, car la première chose est de camper en vue de la place.

LÉANDRE

A l'hôtellerie, dis-tu? Et comment paierons-nous?

CRISPIN

Si tu crains pour si peu de chose, cherchons un hôpital ou un asile, ou demandons l'aumône, si nous avons recours à la pitié; mais si nous avons recours à la hardiesse, reprenons la route et attaquons le premier passant venu; enfin, si nous nous en tenons à la seule réalité de nos ressources, nous n'avons pas d'autre moyen de nous en tirer.

LÉANDRE

J'ai sur moi des lettres d'introduction auprès de personnes de cette ville, bien intentionnées, qui pourront nous venir en aide.

CRISPIN

Déchire tout de suite ces lettres, et ne songe pas à une telle bassesse! Nous présenter à quelqu'un comme des nécessiteux! Oh, les jolies lettres de crédit que voilà! Aujourd'hui, ils te recevront avec force politesses, ils te diront que leur maison et leur personne sont à ta disposition, et la seconde fois que tu viendras frapper à leur porte, le serviteur te dira, à coup sûr, que son maître n'est pas chez lui, ou n'y est qu'en passant; et, à une autre visite, on ne t'ouvrira même pas la porte. Le monde consiste à prendre et à donner; un bureau de placement, une maison de change, et, avant de demander, il y a lieu de s'offrir.

LÉANDRE

Et que pourrais-je offrir, moi, si je ne possède rien?

CRISPIN

Comme tu t'estimes peu! Eh bien, un homme en soi, cela ne vaut-il rien? Un homme peut être soldat et, grâce à son courage, décider d'une victoire; il peut être un galant ou un mari et, avec une douce médecine, guérir quelque dame de qualité ou demoiselle bien née qui se sent mourir de mélancolie; ce peut être le serviteur de quelque seigneur puissant qui le prend en amitié et le traite en intime, et tant de choses encore que je ne t'énumérerai pas. Pour monter, n'importe quel échelon est bon.

LÉANDRE

Et si cet échelon me fait encore défaut.

CRISPIN

Moi, je t'offre mes épaules pour te hisser. Et toi, tu te retrouveras en haut.

LÉANDRE

Et si nous tombons tous deux à terre?

CRISPIN

Qu'elle nous soit légère. *(Frappant à l'hôtellerie avec le heurtoir.)* Oh! de l'hôtellerie! Holà, dis-je! Hôtelier ou démon! Personne ne répond! Quelle maison est-ce là?

LÉANDRE

Pourquoi tous ces cris puisque vous venez juste d'appeler?

CRISPIN

Il est indigne de faire attendre de cette manière! *(Il recommence à appeler plus fort.)* Oh! holà, quelqu'un! Oh, de la maison! Oh, par tous les diables!

L'HÔTELIER *(à l'intérieur.)*

Qui est là? Quels sont ces cris et ces manières! Il n'y a pas si longtemps que vous attendez!

CRISPIN

C'est déjà de trop! On nous avait bien dit que cette auberge était indigne de gens nobles.

SCÈNE II

*Les mêmes, l'*HÔTELIER *et deux serviteurs qui sortent de l'hôtellerie.*

L'HÔTELIER *(Sortant.)*

Doucement, ce n'est pas une auberge, mais une hôtellerie, et de grands seigneurs y sont descendus.

CRISPIN

J'aimerais bien voir ceux que vous appelez de grands seigneurs. Du menu fretin, ou peu s'en faut. On voit tout de suite d'après ces valets qu'ils ne savent pas reconnaître les personnes de qualité, et les voilà plantés là comme des ahuris, sans se mettre à notre service.

L'HÔTELIER

Fi donc, quel impertinent vous êtes!

LÉANDRE

Ce mien serviteur doit toujours exagérer son zèle. Votre auberge sera bien assez bonne pour le peu de temps que j'ai à m'y arrêter. Préparez tout de suite une chambre pour moi, et une autre pour ce serviteur, et trêve de paroles.

L'HÔTELIER

Excusez-moi, Monsieur, si vous aviez parlé plus tôt... Les maîtres sont toujours plus courtois que leurs serviteurs.

CRISPIN

Il faut dire que mon bon maître s'accommode de tout; mais moi, je sais ce qui convient à son service, et je ne dois pas laisser passer quelque chose de mal fait. Conduisez-nous donc à l'appartement.

L'HÔTELIER

Vous n'avez aucun bagage?

CRISPIN

Croyez-vous donc que notre bagage soit un baluchon de soldat ou d'étudiant qu'on peut porter à la main, ou que mon maître doive amener ici huit voitures, qui nous suivent d'ailleurs, ou qu'il doive s'arrêter ici juste le temps nécessaire au secret des services qui lui incombent dans cette cité?

LÉANDRE

Te tairas-tu? Quel secret pourrait-il y avoir avec toi? Que diable! si quelqu'un allait me découvrir par tes paroles sans mesure! *(Il le menace et le frappe avec son épée.)*

CRISPIN

Secourez-moi, il va me tuer! *(Il s'enfuit en courant.)*

L'HÔTELIER *(s'interposant entre Léandre et Crispin.)*

Contenez-vous, Monsieur!

LÉANDRE

Laissez-moi le châtier, il n'y a pas de faute plus grave pour moi que de parler à tort et à travers.

L'HÔTELIER

Ne le châtiez pas, Monsieur!

LÉANDRE

Laissez-moi, laissez-moi, sinon il n'apprendra jamais! *(Il veut frapper Crispin, celui-ci se cache derrière l'hôtelier qui reçoit les coups.)*

CRISPIN *(se plaignant.)*

Aïe, aïe, aïe!

L'HÔTELIER

C'est moi qui dis aïe, je l'ai reçu en plein!

LÉANDRE *(à Crispin.)*

Vois ce que tu as fait. C'est ce malheureux qui a été battu. Demande-lui pardon!

L'HÔTELIER

Ce n'est pas nécessaire. Je lui pardonne volontiers. *(Aux serviteurs.)* Que faites-vous plantés ici? Préparez les chambres où l'ambassadeur de Mantoue est accoutumé à descendre et préparez un repas pour ce gentilhomme.

CRISPIN

Laissez-moi les surveiller en toute chose, car ils vont commettre mille balourdises et c'est moi qui paierai ensuite, car notre maître, vous l'avez vu, ne laisse rien passer. Je suis avec vous, garçons. Et n'oubliez pas qui vous servez, et que selon votre conduite la plus grande chance ou le plus grand malheur auront pénétré ici. *(Les serviteurs et Crispin entrent dans l'hôtellerie.)*

L'HÔTELIER *(à Léandre.)*

Et pouvez-vous me dire votre nom, d'où vous venez et à quel propos?

LÉANDRE *(voyant sortir Crispin de l'hôtellerie.)*

Mon serviteur vous le dira... Apprenez à ne pas m'importuner avec des questions. *(Il pénètre à son tour dans l'hôtellerie.)*

CRISPIN

Vous en avez de bonnes! Oser interroger mon maître? S'il vous importe de le garder, ne serait-ce qu'une heure, dans votre maison, ne recommencez pas à lui adresser la parole.

L'HÔTELIER

Sachez qu'il y a des ordonnances très sévères qui prévoient qu'il en soit ainsi.

CRISPIN

Venir parler d'ordonnances à mon maître! Taisez-vous, voulez-vous, vous ne savez pas qui vous avez dans votre maison, et, si vous le saviez, vous ne diriez pas tant d'impertinences!

L'HÔTELIER

Mais, ne dois-je pas savoir au moins...?

CRISPIN

Allez-vous-en au... je vais appeler mon maître, et lui vous dira ce qui lui convient, si vous ne l'avez pas compris! Veillez à ce que rien ne lui manque et prêtez-lui l'aide de vos cinq sens, car il pourrait bien vous en cuire! Ne savez-vous pas distinguer les gens? N'avez-vous donc pas vu qui est mon maître? Que répondez-vous? Allons! *(Il pénètre dans l'hôtellerie en poussant l'hôtelier.)*

SCÈNE III

ARLEQUIN *et le* CAPITAN
(qui entrent par le fond à gauche.)

ARLEQUIN

En errant à travers les champs qui entourent cette ville, ce qu'elle a de mieux, sans aucun doute, je crois que sans y penser nous sommes venus déboucher sur l'hôtellerie. Quel animal de la coutume est l'homme! Et quelle coutume pénible que celle de se nourrir chaque jour!

CAPITAN

La douce musique de vos vers m'a distrait de mes pensers! Aimable privilège des poètes!

ARLEQUIN

Ce qui ne les empêche pas de manquer de tout! J'arrive à l'hôtellerie avec crainte. Voudra-t-on nous faire crédit aujourd'hui? Puisse votre épée m'aider!

CAPITAN

Mon épée? Mon épée de soldat tout comme votre plectre de poète ne valent rien dans cette ville de marchands et de négociants... Triste condition que la nôtre!

ARLEQUIN

Vous avez raison. Ni la poésie sublime qui ne traite que de sujets nobles et élevés; non plus que de mettre l'intelligence aux pieds des puissants pour en faire l'éloge ou la satire; louanges ou diatribes n'ont pas de valeur pour eux; ils n'ont pas de reconnaissance pour les unes, ni de crainte pour les autres. L'Arétin lui-même serait mort de faim à notre époque.

CAPITAN

Et vous, dites-moi? Parce que nous avons été vaincus beaucoup moins aux dernières guerres par un ennemi puissant que par ces trafiquants indignes qui nous gouvernent et qui nous ont envoyés défendre leurs intérêts, sans énergie ni enthousiasme, car personne ne combat avec conviction pour ce qu'il n'estime pas; eux, qui n'ont pas donné un seul des leurs comme soldat et qui n'ont lâché de l'argent que contre un intérêt élevé et au meilleur compte, et qui dès qu'ils craignirent de le perdre, menacèrent de s'entendre avec l'ennemi, eux maintenant nous accusent et nous maltraitent, et nous méprisent et ils voudraient faire l'économie de la misérable solde avec laquelle ils croient nous payer, et très volontiers ils nous renverraient s'ils ne craignaient pas qu'un jour tous les opprimés par leurs méchancetés et leurs tyrannies n'en viennent à se dresser contre eux! Malheur à eux si, ce jour-là, nous nous souvenons de quel côté se trouvent la raison et la justice.

ARLEQUIN

S'il en allait ainsi... ce jour-là vous m'aurez à vos côtés.

CAPITAN

Il ne faut compter en rien sur les poètes, car votre esprit est comme l'opale où chaque rayon de lumière fait naître des irisations différentes. Aujourd'hui vous vous passionnez pour ce qui naît et demain pour ce qui meurt; mais vous êtes plus enclin à vous éprendre de tout ce qui est rongé de mélancolie. Et comme

vous êtes en général peu matineux, vous avez vu plus souvent la mort du jour que sa naissance, et vous connaissez mieux ses couchants que ses aurores.

ARLEQUIN

Ne dites pas cela pour moi, car j'ai souvent vu poindre l'aurore quand je ne savais pas où dormir. Et comment voudriez-vous que je célèbre le jour, gai comme un pinson, alors qu'il débute si tristement pour moi ? Vous décidez-vous à tenter la chance ?

CAPITAN

Que faire ? Asseyons-nous et qu'il en soit fait selon le bon vouloir de notre cher hôtelier.

ARLEQUIN

Holà ! Hé ! Y a-t-il quelqu'un ? *(Il appelle l'hôtelier.)*

SCÈNE IV

*Les mêmes; l'*HÔTELIER, *puis les serviteurs,* LÉANDRE *et* CRISPIN *qui sortent à leur tour de l'hôtellerie.*

L'HÔTELIER

Ah, messieurs! C'est vous? Je regrette beaucoup, mais aujourd'hui je ne peux servir personne dans mon hôtellerie.

CAPITAN

Et pour quelle raison, peut-on le savoir?

L'HÔTELIER

Quelle aimable insouciance que la vôtre de poser cette question! Croyez-vous que l'on me fasse crédit sur ce qui se dépense chez moi?

CAPITAN

Ah! C'est donc cela la raison? Et ne serions-nous pas des personnes solvables à qui l'on puisse faire crédit?

L'HÔTELIER

Pour moi, non. Et comme je n'ai jamais espéré toucher quoi que ce soit, cela a suffi comme cadeau; ainsi donc, faites-moi la grâce de ne plus revenir chez moi.

ARLEQUIN

Croyez-vous donc que tout n'est qu'argent en ce bas monde? Tenez-vous donc pour rien les éloges que nous avons faits partout sur votre maison? Je vous ai même dédicacé un sonnet dans lequel je vante vos perdrix à l'étouffée et vos pâtés de lièvre! Quant à M. le Capitan, soyez assuré qu'à lui seul il défendrait le nom de votre maison contre une armée. Cela ne vaut-il rien? Tout doit être argent comptant dans ce monde.

L'HÔTELIER

Je ne suis pas d'humeur à plaisanter! Je n'ai pas besoin de vos sonnets ni de l'épée de M. le Capitan qui pourra en faire un meilleur emploi.

CAPITAN

Au diable... pour sûr je l'emploierai pour châtier un coquin! *(Il le menace et le frappe de son épée.)*

L'HÔTELIER *(criant.)*

Qu'est-ce? Contre moi? A l'aide! Justice!

ARLEQUIN *(retenant le Capitan.)*

Ne vous perdez pas pour un sujet aussi vil!

CAPITAN

Il faut que je le tue! *(Il le frappe.)*

L'HÔTELIER

A l'aide! Justice!

LES SERVITEURS *(sortant de l'hôtellerie.)*

On tue notre maître!

L'HÔTELIER

Venez à mon secours!

CAPITAN

Je n'en laisserai pas un!

L'HÔTELIER

Personne ne viendra donc?

LÉANDRE *(sortant avec Crispin.)*

Quel est ce vacarme?

CRISPIN

En un lieu où mon maître est descendu? Il n'y a pas de calme possible dans votre maison? Je vais chercher la Justice qui mettra bon ordre à cela.

L'HÔTELIER

Ce sera ma ruine! Avec un seigneur aussi important dans ma maison!

ARLEQUIN

Qui est-ce?

L'HÔTELIER

Ne vous risquez pas à le demander!

CAPITAN

Excusez-moi, Monsieur, de troubler votre repos; mais ce vil hôtelier...

L'HÔTELIER

La faute ne vient pas de moi, Monsieur, mais de ces effrontés...

CAPITAN

Me traiter d'effronté? Je ne veux pas en entendre davantage!

CRISPIN

Halte, Monsieur le Capitan, vous avez ici quelqu'un pour réparer vos offenses, si c'est de cet homme qu'elles vous viennent.

L'HÔTELIER

Figurez-vous qu'il y a plus d'un mois qu'ils mangent à mon compte sans bourse délier, et parce qu'aujourd'hui j'ai refusé de les servir, ils se tournent contre moi.

ARLEQUIN

Pas moi, je supporte tout avec patience.

CAPITAN

Est-ce une raison pour ne pas faire crédit à un soldat?

ARLEQUIN

Est-ce une raison pour ne pas estimer un sonnet avec envoi que j'ai composé pour ses perdrix à l'étouffée et pour ses pâtés de lièvre? Tout cela de confiance, car je ne les ai jamais goûtés, hormis seulement du mouton et des légumes.

CRISPIN

Ces deux nobles seigneurs ont raison, et il est indigne de traiter de la sorte un poète et un soldat.

LÉANDRE

Certainement.

CRISPIN

Et soyez assurés que tant qu'il sera dans cette ville, vous ne manquerez de rien et que toute dépense que vous ferez sera à son compte.

LÉANDRE

Certainement.

CRISPIN

Et que l'hôtelier veille bien à vous traiter comme vous le méritez !

L'HÔTELIER

Monsieur !

CRISPIN

Et ne soyez pas si avare de vos perdrix ni de vos *vol-au-vent de chat*, car il n'est pas raisonnable qu'un poète comme M. Arlequin ne parle qu'en rêve de choses aussi palpables...

ARLEQUIN

Vous connaissez mon nom ?

CRISPIN

Moi, non ; mais mon maître, en tant que grand seigneur, connaît tous les poètes qui existent et qui existèrent, pourvu qu'ils soient dignes de ce nom.

LÉANDRE

Certainement.

CRISPIN

Et aucun n'est aussi grand que vous, Monsieur Arlequin; et quand je pense qu'ici on ne vous a pas témoigné tout le respect que vous méritez...

L'HÔTELIER

Pardonnez-moi, Monsieur. Je les servirai comme vous l'ordonnez, il suffit que vous soyez leur garant...

CAPITAN

Monsieur, si je peux vous servir en quelque chose...

CRISPIN

N'est-ce pas déjà un grand service que de vous connaître! Glorieux Capitan, digne d'être chanté par ce poète unique...

ARLEQUIN

Monsieur!

CAPITAN

Monsieur!

ARLEQUIN

Et mes vers vous sont connus?

CRISPIN

Comment connus? Je les ai oubliés! N'est-il pas de vous cet admirable sonnet qui commence ainsi:
« La douce main qui caresse et qui tue »?

ARLEQUIN

Comment avez-vous dit?

CRISPIN

« La douce main qui caresse et qui tue. »

ARLEQUIN

C'est cela que vous avez dit? Non, ce sonnet n'est pas de moi.

CRISPIN

Eh bien! il mérite d'être vôtre. Et de vous, Capitan, qui ne connaît les bienfaits? N'êtes-vous pas celui qui avec vingt hommes seulement avez donné l'assaut au château des Roches Rouges dans la fameuse bataille des Champs Noirs?

CAPITAN

Vous savez?

CRISPIN

Comment, si nous savons? Oh! Que de fois l'ai-je entendu rapporter par mon maître enthousiasmé! Vingt hommes, vingt et vous devant, et du château... boum! boum! boum! des coups de feu, et des bombardes, et de la poix bouillante, et des diables enflammés... Et les vingt hommes comme un seul homme et vous devant! Et ceux d'en haut... boum! boum! boum! Et les tambours... ran, rataplan, plan! Et les trompettes... tarari, tari, tari! ...et les vôtres seulement avec leur épée et vous sans épée ... tsac! tsac! tsac! un coup par-ci, un coup par-là ...une tête, un bras... *(Il se met à porter des coups avec l'épée, frappant du plat de la lame l'hôtelier et les serviteurs.)*

LES SERVITEURS

Aïe, aïe!

L'HÔTELIER

Contenez-vous, vous vous passionnez comme si vous y étiez!

CRISPIN

Comment, si je me passionne? Moi, j'ai toujours senti le *nervus belli*.

CAPITAN

On croirait que vous y étiez.

CRISPIN

L'entendre raconter par mon maître, c'est comme si l'on y était et même plus encore. Et un tel soldat, le héros des Roches Rouges aux Champs Noirs, on le traite de cette façon! Ah! C'est une grande chance que mon maître se soit trouvé là, et que des affaires d'importance l'aient conduit en cette ville, où il fera en sorte que l'on vous traite avec respect, comme vous le méritez. ...Un poète aussi sublime, un aussi grand Capitan! *(Aux serviteurs.)* Vite! Que faites-vous ici comme des lourdauds? Servez-leur ce que vous avez de meilleur dans votre maison, et avant tout une bouteille du meilleur vin, car mon maître veut boire avec ces gentilshommes, et il l'appréciera ...Que faites-vous ici? Vite!

L'HÔTELIER

J'y vais, j'y vais! Je ne l'ai pas fait exprès! *(Il entre avec les serviteurs dans l'hôtellerie.)*

ARLEQUIN

Ah, Monsieur, comment vous remercier?

CAPITAN

Comment vous payer?

CRISPIN

Que personne ici ne parle de payer, c'est un mot offensant! Asseyez-vous, asseyez-vous, car mon maître qui a fait asseoir à sa table tant de princes et de grands, en tirera le plus grand orgueil.

LÉANDRE

Certainement.

CRISPIN

Mon maître ne parle pas beaucoup; mais, comme vous le voyez, ces quelques mots sont autant de sentences pleines de sagesse.

ARLEQUIN

En tout il montre sa grandeur.

CAPITAN

Vous ne pouvez pas savoir à quel point cela réconforte notre esprit abattu de rencontrer un grand seigneur tel que vous qui nous considère de cette façon.

CRISPIN

Cela n'est rien, je sais que mon maître ne se contentera pas de si peu et qu'il sera capable de vous prendre avec lui et de vous placer à un poste si élevé que...

LÉANDRE *(à part à Crispin.)*

Ne t'étends pas, Crispin.

CRISPIN

Mon maître n'aime pas parler, mais vous le verrez à l'œuvre.

L'HÔTELIER *(sortant avec les serviteurs qui apportent les mets et mettent la table.)*

Voici le vin ... et le repas.

CRISPIN

Buvez, buvez et mangez et ne vous privez de rien, car mon maître assume les frais de tout, et si quelque chose vous manque, n'hésitez pas à le dire, car mon maître y mettra bon ordre, et l'hôtelier est porté à la négligence.

L'HÔTELIER

Certainement pas; mais vous comprendrez...

CRISPIN

Ne dites rien, car vous diriez une impertinence.

CAPITAN

A votre santé!

LÉANDRE

A la vôtre, Messieurs! Au plus grand poète et au meilleur soldat!

ARLEQUIN

Au plus noble seigneur!

CAPITAN

Au plus généreux!

CRISPIN

Et moi aussi je dois boire, quoique cela soit de l'audace. A ce jour grand entre tous qui réunit le plus grand poète, le plus

vaillant capitan, le plus noble seigneur et le plus loyal des serviteurs!... Et veuillez permettre à mon maître de se retirer, car les affaires qui l'ont amené en cette ville ne souffrent pas de retard.

LÉANDRE

Certainement.

CRISPIN

Vous ne manquerez pas de lui présenter vos respects chaque jour?

ARLEQUIN

A chaque heure, et il me faut réunir tous les musiciens et les poètes de mes amis pour le fêter avec de la musique et des chansons.

CAPITAN

Et moi je dois amener toute ma compagnie avec des torches et des luminaires.

LÉANDRE

Vous offensez ma modestie...

CRISPIN

Et maintenant, mangez, buvez... Vite! Servez ces messieurs... *(A part, au Capitan.)* Entre nous... Manqueriez-vous d'argent?

CAPITAN

Que devons-nous vous répondre?

CRISPIN

N'en dites pas plus! *(A l'hôtelier.)* Hé! Ici! Vous remettrez à ces messieurs quarante ou cinquante écus par ordre de mon maître et de sa part... Et ne manquez pas d'accomplir ses ordres!

L'HÔTELIER

N'ayez crainte! Quarante ou cinquante, dites-vous?

CRISPIN

Mettez soixante... Messieurs, à votre santé!

CAPITAN

Vive le plus grand seigneur!

ARLEQUIN

Vive!

CRISPIN

Dites: « Vive! » vous aussi, mal élevés!

L'HÔTELIER ET LES SERVITEURS

Vive!

CRISPIN

Vive le plus grand poète et le meilleur soldat!

TOUS

Vive!

LÉANDRE *(à part, à Crispin.)*

Quelles folies sont celles-là, Crispin, et comment nous en sortirons-nous?

CRISPIN

Comme nous sommes entrés. Tu vois bien, la poésie et les armes sont à nous... En avant! Poursuivons la conquête du monde! *(Tous se font des saluts et des révérences, et Léandre et Crispin sortent au fond à gauche. Le Capitan et Arlequin s'apprêtent à manger les rôtis préparés par l'hôtelier et servis par les garçons.)*

CHANGEMENT DE DÉCOR.

DEUXIÈME TABLEAU

Un jardin, la façade d'un pavillon, avec une porte praticable au premier plan, à gauche. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

DOÑA SIRENA *et* COLOMBINE *(sortant du pavillon.)*

DOÑA SIRENA

N'y a-t-il pas de quoi perdre l'esprit, Colombine? Qu'une dame de ma qualité soit en passe d'être exposée à l'affront de gens vulgaires et sans mesure? Comment as-tu osé reparaître devant moi avec de telles nouvelles?

COLOMBINE

Il fallait bien vous les apprendre.

DOÑA SIRENA

Je préférerais mourir! Et tous t'ont dit la même chose?

COLOMBINE

L'un après l'autre, et comme je vous l'ai dit. Le tailleur ne nous livrera pas la toilette tant que vous ne lui aurez pas payé tout ce que vous lui devez.

DOÑA SIRENA

L'insolent! Le bandit de grand chemin! Alors que c'est lui qui me doit tout le crédit qu'il possède en cette ville! Car jusqu'au moment où je l'ai employé, moi, pour la parure de ma personne, il ne savait pas ce qu'était vêtir les dames!

COLOMBINE

Et les cuisiniers, et les musiciens, et les domestiques, tous ont dit la même chose: ils refuseront de servir à la fête, cette nuit, si vous ne les payez d'avance.

DOÑA SIRENA

Les bourreaux! Les insensés! A-t-on jamais vu pareille insolence chez des gens nés pour nous servir! Serait-ce qu'on ne paie plus qu'avec de l'argent? Serait-ce que l'argent compte seul en ce monde? Malheur à celle qui se voit, comme moi, privée de la protection d'un mari, sans parents, sans soutien masculin, une femme seule ne vaut rien en ce monde pour noble et vertueuse qu'elle soit! O époque de perdition! Temps de l'Apocalypse! L'Antéchrist doit être arrivé!

COLOMBINE

Je ne vous ai jamais vue aussi abattue. Je ne vous reconnais pas. Vous avez su vous tirer de plus grandes difficultés.

DOÑA SIRENA

C'était à une autre époque, Colombine. Ma jeunesse et ma beauté étaient alors de puissants alliés pour moi. Des princes et des grands seigneurs étaient à mes pieds.

COLOMBINE

Par contre, votre expérience et votre connaissance du monde n'étaient pas aussi grandes qu'à présent. Quant à votre beauté, jamais elle n'a été plus éclatante, vous pouvez en être certaine.

DOÑA SIRENA

Trêve de flatteries! Que ne me suis-je vue, moi, dans cette situation alors que j'étais la doña Sirena de mes vingt...

COLOMBINE

Printemps, voulez-vous dire.

DOÑA SIRENA

Eh bien, qu'as-tu pensé? Et que dirais-je de toi qui ne les as pas encore accomplis et qui ne sais pas en profiter! Jamais je ne l'aurais cru, lorsqu'en me voyant privée de servante, je t'ai adoptée comme nièce! Si, au lieu de gaspiller ta jeunesse en t'éprenant de cet Arlequin, ce poète qui ne peut t'offrir rien d'autre que des vers et des chansons, tu savais mieux tirer parti de toi, nous ne serions pas en si triste état!

COLOMBINE

Que voulez-vous! Je suis encore trop jeune pour me résigner à être aimée sans payer de retour. Et si je dois devenir habile en faisant souffrir pour mon amour, j'ai besoin de savoir avant comment l'on souffre quand on aime. Je saurai prendre ma revanche. Je n'ai pas encore accompli mes vingt ans. Ne me croyez pas privée à ce point de bon sens pour songer à épouser Arlequin.

DOÑA SIRENA

Je n'ai pas confiance en toi, car tu es très fantasque et tu te laisses tout le temps emporter par l'imagination. Mais pensons à ce qui importe actuellement. Qu'allons-nous faire devant une telle difficulté? Mes invités ne vont pas tarder à arriver, tous personnes de qualité et d'importance, et parmi elles Monsieur Polichinelle avec son épouse et sa fille, qui, pour beaucoup de raisons, m'importent plus que tous. Tu sais déjà comment quelques seigneurs de la plus haute noblesse fréquentent cette maison, mais dont la noblesse s'est ternie passablement comme la mienne par manque d'argent. Pour chacun d'entre eux, la fille de Monsieur Polichinelle, avec sa dot énorme et le gros capital qu'elle doit hériter à la mort de son père, peut être un parti très avantageux. Nombreux sont ceux qui la recherchent. En faveur de tous, je fais intervenir, moi, ma bonne amitié avec Monsieur Polichinelle et son épouse. Quel que soit l'heureux élu, je sais qu'il saura reconnaître avec largesse mes bons offices, car je me suis fait signer par chacun d'entre eux une reconnaissance de dette pour

garantir mes droits. Il ne me reste plus d'autre moyen que ces interventions pour refaire un peu ma fortune; si, chemin faisant, quelque riche commerçant ou négociant s'éprenait de toi, qui sait? Cette maison pourrait peut-être redevenir ce qu'elle fut en d'autres temps, mais si cette nuit l'insolence de ces gens venait à être connue, si je ne pouvais pas offrir la fête,... je préfère ne pas y penser! Ce sera ma perte!

COLOMBINE

N'y prenez pas garde! Il ne manquera pas de quoi leur offrir. Et quant aux musiciens et aux serviteurs, Monsieur Arlequin qui n'est pas pour rien épris de moi saura improviser le tout. Il connaît, lui, beaucoup de fripons de belle humeur disposés à se prêter à tout. Vous verrez bien, rien ne manquera, et vos invités diront qu'ils n'ont jamais assisté de leur vie à une fête aussi merveilleuse.

DOÑA SIRENA

Ah Colombine! Si cela était, comme tu gagnerais dans mon affection! Cours à la recherche de ton poète... Il n'y a pas de temps à perdre!

COLOMBINE

Mon poète? Il se promène de l'autre côté de ces jardins, attendant sûrement un signe de moi...

DOÑA SIRENA

Il ne siérait pas que j'assistasse à votre entrevue, car je ne dois pas m'abaisser à solliciter de telles faveurs... Je t'en laisse le soin. Que rien ne manque pour la fête, et je saurai récompenser tout le monde; cette gêne angoissante de maintenant ne peut durer toujours...ou, moi, je ne m'appellerai plus Doña Sirena!

COLOMBINE

Tout s'arrangera. Allez sans soucis. *(Doña Sirena pénètre dans le pavillon.)*

SCÈNE II

COLOMBINE, *puis* CRISPIN
(qui entre par le fond à droite.)

COLOMBINE *(Se dirigeant vers le fond à droite en appelant.)* Arlequin! Arlequin! *(Elle voit entrer Crispin.)* Ce n'est pas lui!

CRISPIN

N'ayez pas peur, belle Colombine, aimée du génie le plus souverain, poète insigne en tout, qui n'a pas exagéré dans ses vers les mérites de votre beauté. S'il y a toujours une différence entre le modèle vivant et son portrait, dans le cas présent tout l'avantage revient au modèle en tous points semblable à son portrait!

COLOMBINE

Et vous, êtes-vous aussi poète, ou seulement courtois et flatteur?

CRISPIN

Je suis le meilleur ami de votre amoureux Arlequin, bien que je ne le connaisse que d'aujourd'hui seulement; mais, en si peu de temps, que de preuves de mon amitié n'a-t-il pas reçues? Mon plus grand désir était de vous saluer, et Monsieur Arlequin ne se serait pas montré aussi empressé de me satisfaire, s'il n'avait eu aussi confiance en mon amitié, car sans elle c'eût été me faire courir le risque de m'éprendre de vous par le seul fait de m'avoir offert l'occasion de vous voir.

COLOMBINE

Monsieur Arlequin a fait autant confiance à l'amour que je lui porte qu'en l'amitié que vous lui portez. Ne gardez pas tout le mérite pour vous seul, car il est aussi niais de se prévaloir de faire grâce de la vie aux hommes, que d'excuser le cœur des femmes.

CRISPIN

Maintenant je m'aperçois que vous êtes moins dangereuse pour celui qui vous voit que pour celui qui parvient à vous entendre.

COLOMBINE

Permettez, mais avant la fête préparée pour cette nuit, je dois parler avec Monsieur Arlequin et...

CRISPIN

Ce n'est pas nécessaire. Je suis venu pour cela, envoyé de sa part, et de celle de mon maître qui vous baise les mains.

COLOMBINE

Et peut-on savoir qui est votre maître?

CRISPIN

Le plus noble gentilhomme, le plus puissant. Permettez que pour l'instant je taise son nom. Bientôt vous le saurez. Mon maître désire saluer doña Sirena et assister à la fête de cette nuit.

COLOMBINE

La fête? Vous ne savez pas...?

CRISPIN

Je sais. Mon devoir est de tout vérifier. Je sais qu'il y a eu des obstacles qui auraient pu la troubler; mais il n'y en aura aucun, tout est arrangé.

COLOMBINE

Comment le savez-vous... ?

CRISPIN

Moi, je vous assure qu'il ne manquera rien. Réception somptueuse, luminaires et feux d'artifice, musiciens et chanteurs. Ce sera la fête la plus réussie du monde.

COLOMBINE

Seriez-vous par hasard quelque enchanteur ?

CRISPIN

Vous finirez bien par me connaître, Je vous dirai seulement que ce n'est pas pour rien que le destin a réuni aujourd'hui des gens si bien faits pour se comprendre, incapables de le contrecarrer par de vains scrupules. Mon maître sait que cette nuit Monsieur Polichinelle assistera à la fête avec sa fille unique, la belle Sylvie, le meilleur parti de cette ville. Mon maître doit s'en faire aimer, mon maître doit l'épouser, et mon maître saura payer comme il convient les bons offices de doña Sirena et les vôtres aussi, si vous êtes disposée à l'aider.

COLOMBINE

Vous n'y allez pas par quatre chemins. Je devrais m'offenser de votre audace.

CRISPIN

Le temps presse. Et il ne m'a pas donné l'occasion d'être réservé.

COLOMBINE

Si l'on doit juger le maître d'après le serviteur...

CRISPIN

Ne craignez rien... Vous découvrirez en mon maître le plus courtois et le plus dévoué des gentilshommes. Mon effronterie lui permet, à lui, de se montrer digne. De dures nécessités de la vie peuvent contraindre le plus noble gentilhomme à des emplois de ruffian, tout comme la plus noble dame à de bas offices, et ce mélange de bassesse et de noblesse chez le même individu le noircit aux yeux du monde. L'habileté consiste à montrer séparément les deux personnages habituellement réunis en un seul. Mon maître et moi-même ne formant qu'un, sommes chacun une partie de l'autre. S'il en allait toujours ainsi! Nous tous, nous portons en nous un grand seigneur aux pensées élevées, capable de tout ce qui est grand et de tout ce qui est beau... Et, à ses côtés, l'humble serviteur, celui des basses œuvres, celui qui doit s'employer dans les viles actions dictées par la vie... Tout l'art consiste à les séparer de telle sorte que lorsque nous tombons dans quelque bassesse nous puissions toujours dire: ce n'est pas ma faute, ce n'était pas moi, c'était mon serviteur. Dans la plus grande misère de notre vie, il y a toujours quelque chose en nous qui veut se sentir supérieur à nous-mêmes. Nous nous déprécierions trop si nous ne croyions pas valoir plus que notre vie... Vous savez bien qui est mon maître: celui aux pensées élevées, celui des beaux rêves. Et vous savez bien qui je suis, moi: celui des bas emplois, celui qui toujours, tout bas, gratte et sape parmi tous les mensonges, toutes les indignités et toutes les misères. Seulement il y a quelque chose en moi qui me rachète et m'élève à mes propres yeux. Cette loyauté de mes services, cette loyauté qui s'humilie et se traîne pour qu'un autre puisse briller et toujours être le seigneur aux pensées élevées, aux beaux rêves. *(On entend de la musique à l'intérieur.)*

COLOMBINE

Quelle est cette musique?

CRISPIN

Celle que mon maître offre à la fête avec tous ses pages et tous ses serviteurs et toute une cour de poètes et de chanteurs présidée par Monsieur Arlequin, et toute une légion de soldats avec le Capitan en tête, escorté avec des torches.

COLOMBINE

Qui est donc votre maître, pour être si puissant? Je cours prévenir ma maîtresse.

CRISPIN

Ce n'est pas la peine. La voici qui accourt.

SCÈNE III

Les mêmes et DOÑA SIRENA *(qui sort du pavillon.)*

DOÑA SIRENA

Qu'est-ce là ? Qui a commandé cette musique ? Que signifie cette foule de gens à notre porte ?

COLOMBINE

Ne demandez rien. Sachez qu'aujourd'hui est arrivé en cette ville un grand seigneur, et c'est lui qui vous offre la fête de cette nuit. Son serviteur vous informera de tout. Moi, je ne sais pas encore si j'ai parlé à un fou d'importance ou à un fieffé coquin. De toute façon, je vous certifie qu'il est un homme extraordinaire...

DOÑA SIRENA

Alors, ce n'a pas été Arlequin... ?

COLOMBINE

Ne demandez rien... Tout s'est passé comme par magie...

CRISPIN

Doña Sirena, mon maître vous demande la faveur de vous baiser les mains. Une si grande dame et un si noble seigneur ne

doivent pas se mêler à des intrigues indignes de leur condition. C'est pourquoi, avant qu'il ne vienne vous saluer, moi, je dois tout vous dire. Je sais sur vous mille faits remarquables qui, répétés, m'assureraient toute votre confiance... Mais ce serait une impertinence de les souligner. Mon maître vous confirme par la présente, *(Il lui remet un papier.)* signée de lui, l'engagement qu'il prend vis-à-vis de vous si, de votre côté, vous savez accomplir ce qu'il vous propose ici.

DOÑA SIRENA

Quel est ce papier et quel est cet engagement? *(Elle prend connaissance du papier.)* Comment! Cent mille écus maintenant et autant à la mort de Monsieur Polichinelle, s'il parvient à épouser sa fille? Quelle est cette insolence? Envers une dame? Savez-vous à qui vous parlez? Savez-vous quelle est cette maison?

CRISPIN

Doña Sirena... calmez votre indignation! Il n'y a ici personne susceptible de vous gêner. Conservez ce papier avec d'autres... ne parlons plus de l'affaire. Mon maître ne vous propose rien de malséant ni à quoi vous ne puissiez consentir... Tout ce qui arrivera ici sera l'œuvre du hasard et de l'amour. C'est moi, le serviteur, qui seul ai tramé ces choses indignes. Vous, vous êtes toujours la noble dame, mon maître le noble seigneur; et en vous rencontrant cette nuit à la fête, vous parlerez de mille choses galantes et raffinées, tandis que vos invités se promèneront et converseront autour de vous, en admirant la beauté des dames, l'élégance de leurs toilettes, la splendeur de la réception, la douceur de la musique et la grâce des danseurs... Et qui osera dire que cela n'est pas tout? La vie n'est-elle pas ainsi une fête où la musique sert à cacher les paroles et les paroles à dissimuler les pensées? Que la musique se fasse entendre sans arrêt, que des rires joyeux animent la conversation, que le souper soit bien servi... c'est tout ce qui importe aux invités. Mais voici mon maître qui arrive pour vous saluer en toute courtoisie.

SCÈNE IV

Les mêmes, LÉANDRE, ARLEQUIN *et le* CAPITAN
(qui entrent par le fond à droite.)

LÉANDRE

Doña Sirena, je vous baise les mains.

DOÑA SIRENA

Monsieur...

LÉANDRE

Mon serviteur vous aura dit en mon nom tout ce que j'aurais pu vous dire.

CRISPIN

Mon maître, comme tout homme réservé, parle peu. Son admiration est muette.

ARLEQUIN

Mais il sait admirer sagement.

CAPITAN

Le vrai mérite.

ARLEQUIN

La vraie valeur.

CAPITAN

L'art incomparable de la poésie.

ARLEQUIN

La noble science militaire.

CAPITAN

En toute chose il montre sa grandeur.

ARLEQUIN

C'est le plus noble gentilhomme du monde.

CAPITAN

Mon épée sera toujours à votre service.

ARLEQUIN

Je dois consacrer mon meilleur poème à sa gloire.

CRISPIN

Assez, assez, vous allez offenser sa modestie naturelle. Voyez-le qui voudrait se cacher et disparaître. C'est une violette.

DOÑA SIRENA

Celui dont tous font ainsi l'éloge n'a pas besoin de parler. *(Après un salut et une révérence ils s'en vont tous par le premier plan à droite. A Colombine.)* Que penses-tu de tout cela, Colombine?

COLOMBINE

Que le gentilhomme a fort belle prestance et le serviteur fort belle effronterie.

DOÑA SIRENA

Tout peut être mis à profit. Ou bien je ne sais rien du monde ni des hommes, ou bien la fortune a fait aujourd'hui son entrée par mes portes.

COLOMBINE

Eh bien, alors, la fortune est assurée; parce que, pour ce qui est du monde vous en connaissez quelque chose, quant aux hommes... n'en parlons pas!

DOÑA SIRENA

Risela et Laura sont les premières à arriver...

COLOMBINE

Quand ont-elles été les dernières à arriver à une fête? Je vous laisse en leur compagnie, car je ne veux pas perdre de vue notre gentilhomme... *(Elle sort par le premier plan à droite.)*



SCÈNE V

DOÑA SIRENA, LAURA *et* RISELA
(qui entrent par le fond à droite.)

DOÑA SIRENA

Amies! Je commençais déjà à me languir de votre absence.

LAURA

Est-il donc si tard?

DOÑA SIRENA

Il en est toujours ainsi pour vous voir.

RISELA

Nous avons renoncé à deux autres fêtes pour ne pas vous faire défaut.

LAURA

D'autant plus que quelqu'un nous avait dit que vous étiez quelque peu souffrante et que la fête n'aurait pas lieu cette nuit.

DOÑA SIRENA

Rien que pour faire taire les médisants, même à l'article de la mort, je l'aurais organisée.

RISELA

Et nous autres, même mortes nous n'eussions pas manqué d'y assister.

LAURA

Vous ne savez pas la nouvelle?

RISELA

On ne parle pas d'autre chose.

LAURA

On dit qu'un personnage mystérieux est arrivé. Les uns disent que c'est un ambassadeur secret de Venise ou de France.

RISELA

D'autres disent qu'il vient chercher une épouse pour le Grand Turc.

LAURA

On affirme qu'il est beau comme Adonis.

RISELA

Si nous pouvions faire sa connaissance... Vous devriez l'inviter à votre fête.

DOÑA SIRENA

Cela n'a pas été nécessaire, amies, car il a envoyé lui-même un ambassadeur pour demander l'autorisation d'être reçu. Et il est chez moi et vous le verrez bientôt.

LAURA

Que dites-vous? Voyez comme nous avons bien fait en abandonnant tout pour nous rendre chez vous.

RISELA

Combien nous envieront cette nuit!

LAURA

Tous enragent de faire sa connaissance.

DOÑA SIRENA

Eh bien, moi, je n'ai rien fait pour y parvenir. Il a suffi qu'il sache que j'avais une fête en ma maison.

RISELA

Il en a toujours été ainsi pour vous. A peine une personne importante arrive-t-elle en ville qu'aussitôt elle vous présente ses respects.

LAURA

Il me tarde bien de le voir... Conduisez-nous, de grâce, en sa présence.

RISELA

Oui, oui, conduisez-nous.

DOÑA SIRENA

Permettez, voici qu'arrive Monsieur Polichinelle et sa famille. Mais allez sans moi, il ne vous sera pas difficile de le trouver.

RISELA

Oui, oui; allons, Laura.

LAURA

Allons, Risela. Avant que la bousculade n'augmente et qu'il ne nous soit plus possible de nous approcher. *(Elles sortent au premier plan, à droite.)*

SCÈNE VI

DOÑA SIRENA, POLICHINELLE,
Mme POLICHINELLE *et* SYLVIE
(qui entrent par le fond à droite.)

DOÑA SIRENA

Oh, Monsieur Polichinelle! Je craignais déjà que vous ne vinssiez pas. Jusqu'à présent la fête n'a pas encore commencé pour moi.

POLICHINELLE

Le retard n'est pas mon fait, mais celui de ma femme qui, sur quarante toilettes, ne sait jamais laquelle mettre.

Mme POLICHINELLE

S'il ne tenait qu'à lui, je me présenterais n'importe comment. Voyez comme j'arrive hors de souffle, tant je me suis pressée.

DOÑA SIRENA

Vous arrivez plus belle que jamais.

POLICHINELLE

Et encore ne porte-t-elle que la moitié de ses bijoux. Elle ne pourrait pas les mettre tous à cause de leur poids.

DOÑA SIRENA

Et qui pourrait mieux s'enorgueillir de ce que son épouse fasse étalage du fruit d'une richesse acquise par le travail?

Mme POLICHINELLE

Mais n'est-il pas temps maintenant de profiter de celle-ci, comme je dis, et d'avoir de plus nobles aspirations? Figurez-vous qu'à présent il veut marier notre fille à un négociant.

DOÑA SIRENA

Oh, Monsieur Polichinelle, votre fille mérite beaucoup plus qu'un négociant. Il ne faut pas penser à cela. Vous ne devez sacrifier son cœur à aucun intérêt. Que dis-tu, Sylvie?

POLICHINELLE

Elle préférerait quelque freluquet, car, à mon très grand regret, elle est très portée vers les romans et la poésie.

SYLVIE

Je ferai toujours ce que mon père ordonne, si je ne dois pas contrarier ma mère et si cela ne me déplaît pas.

DOÑA SIRENA

Voilà qui est parler avec discernement.

Mme POLICHINELLE

Ton père pense que seul au monde l'argent a de la valeur et doit être apprécié.

POLICHINELLE

Moi, je pense que sans argent rien au monde n'a de valeur et ne peut être estimé; c'est le prix de tout.

DOÑA SIRENA

Ne parlez pas ainsi ! Et les vertus, et le savoir, et la noblesse !

POLICHINELLE

Tout a son prix, qui en douterait ? Personne ne le sait mieux que moi qui ai acheté beaucoup de tout cela, et pour pas très cher.

DOÑA SIRENA

Oh, Monsieur Polichinelle, vous plaisantez. Vous savez bien que l'argent n'est pas tout, et que si votre fille s'éprend de quelque noble gentilhomme, il ne serait pas bien de la contrarier. Je sais, moi, que vous êtes un père au cœur sensible.

POLICHINELLE

Pour sûr. Pour ma fille, moi, je serais capable de tout.

DOÑA SIRENA

Même de vous ruiner ?

POLICHINELLE

Cela ne serait pas une preuve d'affection. Je serais plutôt capable de voler, d'assassiner,... de tout.

DOÑA SIRENA

Je sais bien que vous sauriez toujours refaire votre fortune. Mais la fête s'anime. Viens avec moi, Sylvie. Pour danser, je t'ai réservé un gentilhomme, vous devez être le couple le plus brillant... *(Ils se dirigent tous vers le premier plan à droite. Comme M. Polichinelle est sur le point de sortir, Crispin, qui entre par le fond à droite, l'arrête.)*

SCÈNE VII

CRISPIN *et* POLICHINELLE

CRISPIN

Monsieur Polichinelle ! Permettez.

POLICHINELLE

Qui m'appelle ? Que voulez-vous ?

CRISPIN

Ne vous souvenez-vous pas de moi ? Il n'y a rien là d'étonnant. Le temps efface tout, et lorsque ce qui est effacé est quelque peu fâcheux, on n'en garde même pas la trace d'un souvenir et l'on s'empresse de le recouvrir de couleurs gaies, ces mêmes couleurs avec lesquelles vous dissimulez vos bosses au monde. Monsieur Polichinelle, quand je vous ai connu, c'est à peine si quelques haillons délavés les recouvraient.

POLICHINELLE

Et qui es-tu et où as-tu pu me connaître ?

CRISPIN

Moi, j'étais un jeune garçon, et toi, tu étais déjà un homme fait. Mais as-tu déjà oublié tant de glorieux hauts faits sur les

mers, tant de victoires gagnées sur le Turc, auxquels nous n'avons pas peu contribué par nos efforts héroïques, rivés tous deux à la même noble rame sur la même nef glorieuse?

POLICHINELLE

Impudent! Tais-toi, sinon...

CRISPIN

Sinon tu feras de moi ce que tu as fait de ton premier maître à Naples et de ta première femme à Bologne, et de ce négociant juif à Venise...

POLICHINELLE

Tais-toi! Toi qui sais tant de choses et qui parles tant, qui es-tu?

CRISPIN

Je suis... ce que tu as été. Et qui parviendra à être ce que tu es, comme toi tu y es parvenu. Avec moins de violence que toi toutefois, car les temps sont changés, et on ne trouve plus guère, en guise d'assassins, que les fous, les amoureux, et quatre purotins qui assaillent encore à main armée le passant dans des rues obscures ou des chemins solitaires. Du gibier de potence, méprisable!

POLICHINELLE

Et toi, qu'attends-tu de moi? De l'argent, n'est-ce pas? Nous nous verrons plus à notre aise. Ce n'est pas l'endroit.

CRISPIN

Ne tremble pas pour ton argent. Je désire seulement être ton ami, ton allié, comme autrefois.

POLICHINELLE

Que puis-je faire pour toi ?

CRISPIN

Non, maintenant c'est moi qui vais te servir, qui veux t'obliger en te donnant un avertissement... *(Attirant son regard vers le premier plan à droite.)* Tu vois là-bas comment ta fille danse avec un jeune gentilhomme et comme elle sourit, rougissante, en écoutant ses galanteries ? Ce gentilhomme, c'est mon maître.

POLICHINELLE

Ton maître ? Alors c'est un aventurier, un homme de bonne fortune, un bandit comme...

CRISPIN

Comme nous... allais-tu dire ? Non, il est plus dangereux que nous, parce que, comme tu le vois, il a belle mine, et il y a dans son regard un mystère d'enchantement et dans sa voix une douceur qui touchent le cœur et l'émeuvent comme s'il contait une histoire triste. Cela ne suffit-il pas pour s'éprendre de n'importe quelle femme ? Tu ne diras pas que je ne t'ai pas averti. Cours et sépare ta fille de cet homme, et ne lui permets pas de danser avec lui, ni de l'écouter jamais plus de sa vie.

POLICHINELLE

Et tu dis que c'est ton maître, et c'est ainsi que tu le sers ?

CRISPIN

Cela t'étonne ? Tu oublies le temps où tu as été serviteur ? Moi, je ne pense pas encore à l'assassiner.

POLICHINELLE

Tu as raison: un maître est toujours odieux. En me servant, moi, quel intérêt est le tien?

CRISPIN

Arriver à bon port, comme nous sommes arrivés tant de fois en ramant ensemble. Tu me disais alors parfois: « Toi qui es fort, rame pour moi ». Sur cette galère actuelle, c'est toi qui es plus fort que moi; rame pour moi, pour l'ami fidèle d'alors, car la vie est une galère très lourde, et moi, j'ai beaucoup ramé. *(Il sort par le fond à droite.)*

SCÈNE VIII

M. POLICHINELLE, DOÑA SIRENA,
Mme POLICHINELLE, RISELA *et* LAURA
(qui entrent par le premier plan à droite.)

LAURA

Il n'y a que Doña Sirena pour vous offrir de telles fêtes.

RISELA

Et celle de cette nuit les a toutes surpassées.

DOÑA SIRENA

La présence d'un gentilhomme aussi singulier fut un nouvel attrait.

POLICHINELLE

Et Sylvie ? Où est Sylvie ? Comment as-tu pu laisser notre fille ?

DOÑA SIRENA

Taisez-vous, Monsieur Polichinelle, votre fille a trouvé une excellente compagnie, et dans ma maison elle est toujours en sûreté !

RISELA

Il n'a eu d'attentions que pour elle.

LAURA

C'est pour elle que sont tous les hommages.

RISELA

Et tous les soupirs.

POLICHINELLE

De qui? De ce mystérieux gentilhomme? Eh bien! il ne me plaît pas. Et à l'instant même...

DOÑA SIRENA

Mais, Monsieur Polichinelle!

POLICHINELLE

Laissez-moi, laissez-moi! Je sais ce que j'ai à faire! *(Il sort par le premier plan à droite.)*

DOÑA SIRENA

Que lui arrive-t-il? Quelle est cette saute d'humeur?

Mme POLICHINELLE

Voyez-vous quel homme il est? Il sera capable d'être grossier avec ce gentilhomme! Il veut marier sa fille avec quelque marchand ou homme de basse condition. Il veut la rendre malheureuse pour toute sa vie!

DOÑA SIRENA

Ah non! Vous êtes sa mère, et vous devez faire valoir votre autorité...

Mme POLICHINELLE

Voyez! Sans doute a-t-il dit quelque impertinence, et ce gentilhomme abandonne déjà la main de Sylvie, et se retire tête basse.

LAURA

Et Monsieur Polichinelle semble réprimander votre fille...

DOÑA SIRENA

Allons! Allons! On ne peut pas admettre une telle tyrannie.

RISELA

A présent nous voyons, Madame Polichinelle, qu'avec toutes vos richesses vous n'en êtes pas moins malheureuse.

Mme POLICHINELLE

Vous ne savez pas qu'il a été parfois jusqu'à me frapper!

LAURA

Que dites-vous? Et vous avez été femme à l'admettre?

Mme POLICHINELLE

Ensuite, il croit arranger les choses en m'apportant quelque cadeau.

DOÑA SIRENA

Cela vaut mieux que rien! Car il y a des maris qui n'offrent rien en compensation!

SCÈNE IX

LÉANDRE *et* CRISPIN
(qui entrent par le fond à droite.)

CRISPIN

Quelle est cette tristesse? Quel est cet abattement? Je pensais te trouver plus joyeux!

LÉANDRE

Jusqu'à présent je ne me suis pas vu perdu; jusqu'à présent rien ne m'importait moins que de me perdre. Fuyons, Crispin; fuyons de cette ville avant que quiconque puisse nous découvrir et ne vienne à apprendre ce que nous sommes.

CRISPIN

Si nous fuyions, c'est qu'alors tous le sauraient et nombreux seraient ceux qui courraient pour nous arrêter et nous faire revenir malgré nous, car il ne semble pas convenable de nous absenter avec tant d'impolitesse, sans prendre congé de personnes aussi empressées.

LÉANDRE

Ne te moque pas, Crispin, je suis désespéré.

CRISPIN

C'est ainsi que tu es! Alors nos espérances sont en bonne voie!

LÉANDRE

Que puis-je espérer? Tu as voulu que je feignisse un amour et je l'ai mal feint.

CRISPIN

Pourquoi?

LÉANDRE

Parce que j'aime, j'aime en toute sincérité et avec toute mon âme.

CRISPIN

Sylvie? Et c'est de cela que tu te plains?

LÉANDRE

Jamais je n'avais cru qu'on pouvait aimer de la sorte! Jamais je n'avais cru que je pourrais aimer! Au cours de ma vie errante, sur tous les chemins, je n'ai pas même été celui qui passe, mais celui qui toujours fuit la terre ennemie, les hommes ennemis, la lumière du soleil ennemie. Les fruits du chemin, dérobés et non offerts, m'ont laissé parfois sur les lèvres une saveur d'amour, et, après bien des jours hasardeux, au cours du repos d'une nuit, il est arrivé que la sérénité du ciel m'ait fait rêver à quelque chose qui serait dans ma vie comme ce ciel nocturne qui apportait à mon âme le calme de sa sérénité. Et ainsi, cette nuit, dans l'enchantement de la fête, m'a semblé être une étape dans ma vie... et je rêvais... J'ai rêvé! Mais, demain, ce sera à nouveau la fuite hasardeuse, la justice à notre poursuite... et je ne veux pas me trouver ici, où elle est, elle, où elle pourrait avoir honte de m'avoir vu.

CRISPIN

J'ai cru voir que tu étais accueilli favorablement. Et je n'ai pas été le seul à le remarquer. Doña Sirena et tous nos amis, le Capitan et le poète ont fait les plus grands éloges de toi. A son excellente mère, Mme Polichinelle, pour laquelle une alliance avec un noble est le rêve le plus cher, tu es apparu comme le gendre de ses rêves. Quant à Monsieur Polichinelle...

LÉANDRE

Il se méfie de nous... il nous connaît.

CRISPIN

Oui; il n'est pas facile de tromper M. Polichinelle comme on trompe un homme vulgaire. Un vieux renard comme lui, il faut le tromper avec loyauté. C'est pourquoi il m'a semblé préférable de tout lui avouer.

LÉANDRE

Comment?

CRISPIN

Oui, lui me connaît depuis longtemps... En lui disant que tu étais mon maître, il a supposé, avec raison, que le maître devait être digne du serviteur. Et moi, pour gagner sa confiance, je l'ai prévenu qu'en aucun cas il ne devait consentir à te laisser parler à sa fille.

LÉANDRE

Tu as fait cela? Et que puis-je en attendre?

CRISPIN

Que tu es niais! A ce que Monsieur Polichinelle s'oppose de toutes ses forces à ce que tu revoies sa fille.

LÉANDRE

Je ne comprends pas!

CRISPIN

Et qu'ainsi il soit notre meilleur allié, car il suffira que lui s'oppose pour que sa femme le contredise et que sa fille s'éprenne de toi plus follement encore. Tu ne sais pas, toi, ce qu'est une jeune fille, fille d'un père riche, élevée dans le plus grand luxe, lorsqu'elle voit pour la première fois de sa vie que quelqu'un s'oppose à sa volonté. Je suis sûr que cette nuit même, avant que la fête ne s'achève, elle parviendra à tromper la vigilance de son père pour parler encore avec toi.

LÉANDRE

Mais tu ne vois donc pas que je me moque de Monsieur Polichinelle et du monde entier? Que c'est à elle, à elle seulement que, moi, je ne veux pas paraître indigne et méprisable... ni mentir.

CRISPIN

Bah! Cesse les folies. On ne peut pas reculer. Pense au sort qui nous attend si nous hésitons à aller de l'avant. Tu es épris? Cet amour véritable nous servira mieux que s'il était feint. Peut-être sans cela aurais-tu voulu aller trop vite; et si la hardiesse et l'insolence conviennent à tout, ce n'est qu'en amour qu'un peu de timidité sied bien aux hommes. La timidité de l'homme rend les femmes plus audacieuses. Et si tu en doutes, voici l'innocente Sylvie qui arrive avec la plus grande prudence et qui attend seulement que je me retire ou que je me cache pour s'approcher de toi.

LÉANDRE

Sylvie, dis-tu?

CRISPIN

Chut! Elle pourrait s'effrayer! Et lorsqu'elle sera à tes côtés, beaucoup de discrétion... peu de paroles, très peu... Adore, contemple, admire, et laisse parler pour toi l'enchantement de cette nuit bleue, propice aux amours, et cette musique dont les sons parviennent assourdis à travers les arbres, comme attristés, semble-t-il, par la joie de la fête.

LÉANDRE

Ne te moque pas, Crispin, ne te moque pas de cet amour qui sera cause de ma mort.

CRISPIN

Pourquoi me moquerais-je? Je sais bien qu'il ne faut pas toujours raser le sol. Parfois il faut voler dans le ciel pour mieux dominer la terre. Vole, toi, maintenant; moi je continue à me traîner. Le monde sera à nous! *(Il sort au fond à gauche.)*

SCÈNE X

LÉANDRE *et* SYLVIE
(qui entre par le premier plan, à droite. À la fin, CRISPIN.*)*

LÉANDRE

Sylvie!

SYLVIE

C'est vous? Pardonnez-moi; je ne croyais pas vous trouver ici.

LÉANDRE

J'ai fui la fête. Sa joie me rend triste.

SYLVIE

Vous aussi?

LÉANDRE

Vous avez dit « aussi »? Vous aussi la joie vous rend triste?

SYLVIE

Mon père s'est fâché contre moi. Jamais il ne m'avait parlé de la sorte! Et avec vous aussi il a été discourtois. Lui pardonnez-vous?

LÉANDRE

Oui, je pardonne tout. Mais ne le fâchez pas à cause de moi. Retournez à la fête, on doit vous chercher, et si l'on vous trouvait à mes côtés...

SYLVIE

Vous avez raison. Mais revenez, vous aussi. Pourquoi devez-vous être triste?

LÉANDRE

Non, je partirai sans que personne le remarque... Je dois aller très loin.

SYLVIE

Que dites-vous? Des affaires d'importance ne vous avaient-elles pas fait venir ici? Ne deviez-vous pas demeurer ici longtemps?

LÉANDRE

Non, non! Pas un jour de plus! Pas un jour de plus!

SYLVIE

Alors... Vous m'avez menti?

LÉANDRE

Mentir! Non... Ne dites-pas que j'ai menti... Non, c'est l'unique vérité de ma vie... Un rêve qui ne doit pas finir! *(On entend au loin la musique d'une chanson jusqu'à ce que le rideau tombe.)*

SYLVIE

C'est Arlequin qui chante... Que vous arrive-t-il? Vous pleurez? Est-ce la musique qui vous fait pleurer? Pourquoi ne pas me dire votre tristesse?

LÉANDRE

Ma tristesse? Cette chanson la dit. Écoutez-la.

SYLVIE

D'ici on perçoit seulement la musique, les paroles se perdent. Ne le savez-vous pas? C'est une chanson au silence de la nuit, et elle s'appelle « Le Royaume des âmes ». Ne le savez-vous pas?

LÉANDRE

Dites-la.

SYLVIE

La nuit amoureuse, sur les amants
Étend le dais nuptial de son ciel.
La nuit a serti ses clairs diamants
Dans le velours d'un ciel d'été.
Le jardin dans l'ombre n'a pas de couleurs,
Et dans le mystère de son obscurité
Le feuillage est un murmure, les fleurs un arôme,
Et l'amour... un doux désir de pleurer.
La voix qui soupire, et la voix qui chante,
Et la voix qui dit des paroles d'amour,
Paraissent une impiété dans la nuit sainte,
Comme un blasphème dans une prière.
Âme du silence que je révère,
Ton silence a la voix ineffable
De ceux qui moururent en aimant en silence,
De ceux qui se turent en mourant d'amour,
De ceux qui, dans la vie, tout en nous aimant beaucoup,
Ne surent peut-être pas exprimer leur amour!
N'est-ce pas cette voix peut-être que j'écoute dans la nuit
Et quand elle dit amour, elle dit éternité?
Mère de mon âme! La lumière de tes yeux n'est-elle pas
La lumière de cette étoile

Qui, telle une larme d'amour infini,
Tremble dans la nuit?
Dis-le aujourd'hui à celle que j'aime,
Que je n'ai jamais aimé
Que toi sur cette terre,
Et depuis que tu es morte
Seule la lumière de cette étoile
M'a embrassé!

LÉANDRE

Mère de mon âme! Je n'ai jamais aimé
Que toi sur cette terre
Et depuis que tu es morte
Seule la lumière de cette étoile
M'a embrassé.

(Ils demeurent silencieux, enlacés et se regardant.)

CRISPIN *(qui apparaît au fond, à gauche. En aparté.)*

Nuit, poésie, folies d'amant!
Tout doit nous servir en cette occasion!
Le triomphe est sûr! Courage et en avant!
Qui pourra nous vaincre si l'amour est avec nous?

(Sylvie et Léandre, enlacés, se dirigent très lentement vers le premier plan, à droite. Crispin les suit sans être vu d'eux. Le rideau descend très lentement.)

RIDEAU

DEUXIÈME ACTE

TROISIÈME TABLEAU

Une pièce dans la maison de Léandre.

SCÈNE PREMIÈRE

CRISPIN, *le* CAPITAN, ARLEQUIN,
(ils entrent par le fond à droite.)

CRISPIN

Entrez, Messieurs, et asseyons-nous à notre aise. Je vais vous faire servir quelque chose... Holà! Eh! Holà!

CAPITAN

En aucune façon. Nous n'acceptons rien.

ARLEQUIN

Nous sommes seulement venus nous mettre à la disposition de ton maître, après ce que nous avons appris.

CAPITAN

Incroyable trahison, qui ne restera pas sans châtiment! Moi, je t'assure que si Monsieur Polichinelle se trouve à portée de ma main...

ARLEQUIN

Avantage des poètes! Moi, je l'aurai toujours à la portée de mes vers... Oh! la terrible satire que je compte lui décocher... Vieux malfaisant, vieux perfide!

CAPITAN

Et tu dis que ton maître n'a même pas été blessé?

CRISPIN

Mais il aurait pu être tué. Pensez donc! Une douzaine de spadassins l'assaillant à l'improviste! Grâce à son courage, à son adresse, à mes cris...

ARLEQUIN

Et cela s'est passé hier soir, quand ton maître parlait à Sylvie par-dessus le mur de son jardin?

CRISPIN

Mon maître avait déjà été prévenu...; mais vous le connaissez bien: il n'est pas homme à se laisser intimider.

CAPITAN

Il aurait dû nous avertir...

ARLEQUIN

Il aurait dû avertir le Capitan. Lui l'aurait accompagné volontiers.

CRISPIN

Vous connaissez mon maître. Il se suffit à lui seul.

CAPITAN

Et tu dis que finalement tu es parvenu à prendre au collet l'un de ces malandrins qui a avoué que tout avait été préparé par Monsieur Polichinelle pour se débarrasser de ton maître?

CRISPIN

Et qui, sinon lui, avait intérêt à cela? Sa fille aime mon maître; lui, essaie de la marier à son goût; mon maître dérange ses plans, et Monsieur Polichinelle a su toute sa vie comment supprimer les entraves. N'est-il pas devenu veuf par deux fois en peu de temps? N'a-t-il pas hérité en moins de deux de tous ses parents, vieux et jeunes? Tout le monde le sait, personne ne dira que je le calomnie... Ah! La richesse de Monsieur Polichinelle est une insulte à l'humanité et à la justice. C'est seulement entre gens sans honneur qu'un homme comme Monsieur Polichinelle peut triompher impunément.

ARLEQUIN

Tu as raison. Et moi, dans ma satire, je dois dire tout cela... Bien sûr, sans le nommer, parce que la poésie ne doit pas se permettre une telle licence.

CRISPIN

Il aura déjà bien assez avec votre satire!

CAPITAN

Laissez-moi, laissez-moi, qu'il se trouve seulement à la portée de ma main... Mais je sais bien que lui ne viendra pas me chercher.

CRISPIN

Pas plus que mon maître ne consentirait à ce qu'on offensât Monsieur Polichinelle. Malgré tout, il est le père de Sylvie. Ce qui importe, c'est que tous sachent dans la ville comment mon maître a été sur le point d'être assassiné; et combien il est difficile d'admettre que ce vieux renard contrarie la volonté et le cœur de sa fille.

ARLEQUIN

On ne peut admettre cela; l'amour est au-dessus de tout.

CRISPIN

Et si encore mon maître était quelque vil personnage... Mais, dites-moi: n'est-ce pas plutôt Monsieur Polichinelle qui devrait s'enorgueillir de ce que mon maître ait daigné s'éprendre de sa fille et l'accepter pour beau-père? Mon maître qui a dédaigné tant de jeunes demoiselles de haute lignée, et pour qui plus de quatre princesses firent mille folies! *(Regardant vers le fond à droite.)* Ah! Colombine! Entre, gracieuse Colombine, n'aie pas peur! *(Colombine entre.)* Nous sommes tous amis, et notre amitié mutuelle te garantit notre admiration unanime.

SCÈNE II

Les mêmes et COLOMBINE,
(qui entre par le fond à droite.)

COLOMBINE

Doña Sirena m'envoie prendre des nouvelles de ton maître. Le jour pointait à peine que Sylvie arrivait chez nous, et racontait à ma maîtresse tout ce qui s'était passé. Elle dit qu'elle ne retournera pas chez son père, et ne quittera la maison de ma maîtresse que pour devenir l'épouse du seigneur Léandre.

CRISPIN

Elle dit cela? Oh, noble enfant! Oh, cœur aimant!

ARLEQUIN

Quel épithalame je vais composer pour leurs noces.

COLOMBINE

Sylvie croit que Léandre a reçu une mauvaise blessure. De son balcon, elle a entendu le cliquetis des épées, tes appels au secours. Ensuite elle est tombée sans connaissance, et c'est ainsi que nous l'avons trouvée au petit jour. Dites-moi comment va le seigneur Léandre, car elle meurt d'angoisse en attendant de le savoir, et ma maîtresse aussi est suspendue à cette nouvelle.

CRISPIN

Dis-lui que mon maître a pu en réchapper parce que l'amour le protégeait; dis-lui que c'est seulement d'amour qu'il meurt, d'une incurable blessure... Dis-lui... *(Voyant venir Léandre.)* Ah! mais voici qu'il arrive en personne, il va te dire tout ce que moi, je pourrais te dire.

SCÈNE III

Les mêmes et LÉANDRE
(qui entre par le premier plan à droite.)

CAPITAN *(lui donnant l'accolade.)*

Mon ami!

ARLEQUIN *(lui donnant l'accolade.)*

Ah! mon ami et mon maître!

COLOMBINE

Ah, seigneur Léandre! Vous êtes sauf! Quelle joie!

LÉANDRE

Comment l'avez-vous su?

COLOMBINE

On ne parle que de cela dans toute la ville; dans les rues, les gens se réunissent par petits groupes, et tous murmurent et protestent contre Monsieur Polichinelle.

LÉANDRE

Que dites-vous?

CAPITAN

Et s'il tentait à nouveau de faire quelque chose contre vous!

ARLEQUIN

Et s'il voulait encore s'opposer à votre amour!

COLOMBINE

Tout serait inutile. Sylvie est chez ma maîtresse d'où elle ne partira que pour être votre épouse...

LÉANDRE

Sylvie chez vous? Et son père...

COLOMBINE

Monsieur Polichinelle fera bien de se cacher.

CAPITAN

Il a cru que sa richesse insolente lui permettait tout cela!

ARLEQUIN

Il a pu s'opposer à tout, mais pas à l'amour...

COLOMBINE

Oser vous assassiner aussi bassement!

CRISPIN

Douze spadassins, douze... Moi, je les ai comptés!

LÉANDRE

Moi je n'ai pu en distinguer que trois ou quatre.

CRISPIN

Mon maître finira par vous dire que le risque qu'il a couru n'était pas si grand que cela, pour ne pas parler de son sang-froid et de son courage... Mais moi, je l'ai vu! Ils étaient douze, douze, armés jusqu'aux dents, prêts à tout. Il me semble impossible qu'il ait pu en réchapper.

COLOMBINE

Je cours tranquilliser Sylvie et ma maîtresse.

CRISPIN

Écoute, Colombine. Ne vaudrait-il pas mieux ne pas tranquilliser Sylvie?

COLOMBINE

Laisse faire ma maîtresse. Sylvie croit en ce moment que ton maître est moribond, et, quoique Doña Sirena fasse semblant de l'en empêcher, elle ne tardera pas à venir ici, passant outre à tout.

CRISPIN

Il serait bien étonnant que ta maîtresse n'eût pas pensé à tout.

CAPITAN

Allons-y aussi, car maintenant nous ne sommes plus d'aucun secours ici. Ce qui importe à présent, c'est d'entretenir l'indignation des gens contre Monsieur Polichinelle.

ARLEQUIN

Nous lapiderons sa maison... Nous soulèverons toute la ville contre lui... Qu'on sache que si jusqu'à ce jour personne n'a rien osé contre lui, aujourd'hui, tous ensemble, nous oserons; qu'on sache qu'il y a un esprit et une conscience dans la foule.

COLOMBINE

C'est lui-même qui viendra vous prier de prendre sa fille pour épouse.

CRISPIN

Oui, oui, courez, amis. Vous voyez que la vie de mon maître est en danger... Celui qui a voulu une fois l'assassiner, ne sera arrêté par rien.

CAPITAN

Ne crains rien, ami!

ARLEQUIN

Mon ami et mon maître!

COLOMBINE

Seigneur Léandre!

LÉANDRE

Merci à tous, mes amis, mes loyaux amis. *(Ils sortent tous, sauf Léandre et Crispin, par le fond à droite.)*

SCÈNE IV

LÉANDRE *et* CRISPIN.

LÉANDRE

Qu'est-ce que cela, Crispin ? Que prétends-tu ? Jusqu'où dois-tu me conduire avec tes manigances ? C'est toi qui as payé les spadassins ; tout n'a été qu'invention de ta part. J'aurais pu difficilement me défendre contre tous s'ils n'étaient venus pour la frime.

CRISPIN

Et tu es capable de me disputer, alors qu'ainsi je hâte la réalisation de tes espérances ?

LÉANDRE

Non, Crispin, non. Tu sais bien que non ! J'aime Sylvie, et je n'obtiendrai pas son amour par des tromperies, quoi qu'il arrive.

CRISPIN

Tu sais bien ce qui doit t'arriver... Oh ! Alors, si aimer est se résigner à perdre ce que l'on aime pour des scrupules de conscience... dont Sylvie elle-même n'a pas à te savoir gré...

LÉANDRE

Que dis-tu? Si elle savait qui je suis!

CRISPIN

Et quand elle le saura, tu ne seras déjà plus celui que tu as été : tu seras son époux, son époux épris, le plus épris et le plus fidèle et le plus noble que tu voudras et qu'elle puisse désirer... Une fois maître de son amour... et de sa dot, ne seras-tu pas le gentilhomme le plus parfait? Toi, tu n'es pas comme Monsieur Polichinelle, qui, avec un argent lui offrant tant de luxe, ne s'est pas encore offert celui d'être honnête... Chez lui la friponnerie est naturelle; mais chez toi, chez toi, ce ne fut que par nécessité ...Et, de plus, si tu ne m'avais pas eu à tes côtés, tu te serais déjà laissé mourir de faim par pur scrupule. Ah! crois-tu que si j'avais trouvé en toi un homme différent, je me serais contenté de te faire jouer le rôle d'un amoureux?... Non je t'aurais voué à la politique, et sans l'argent de Monsieur Polichinelle, le monde aurait été à nous. Mais tu n'es pas ambitieux, tu te contentes d'être heureux.

LÉANDRE

Mais n'as-tu pas vu comme j'avais de la peine à l'être? Si j'avais menti pour être aimé et être riche de cette façon, c'eût été parce que je n'aimais pas, et il m'aurait été difficile alors d'être heureux. Or j'aime, alors comment puis-je mentir?

CRISPIN

Eh bien, ne mens pas. Aime, aime avec tout ton cœur, éperdument. Mais défends ton amour contre tout. En amour, ce n'est pas mentir que de taire ce qui peut nous faire perdre l'estime de l'être aimé.

LÉANDRE

On peut dire que voilà bien des subtilités, Crispin.

CRISPIN

Que tu aurais dû trouver avant, toi, si ton amour était ce que tu dis. L'amour n'est que subtilité, et la plus grande de toutes, ce n'est pas de tromper les autres, mais bien de se tromper soi-même.

LÉANDRE

Je ne peux pas me tromper, Crispin. Je ne suis pas de ces hommes qui, lorsqu'ils vendent leur conscience, se croient obligés de vendre aussi leur jugement.

CRISPIN

C'est pour cela que j'ai dit que tu n'étais pas doué pour la politique. Et tu as raison. Le jugement est la conscience de la vérité, et celui qui vient à la perdre parmi les mensonges de sa vie, est comme s'il se perdait lui-même, car plus jamais il ne se retrouvera ni ne se reconnaîtra, et lui-même en viendra à être un autre mensonge.

LÉANDRE

Où as-tu appris tant de choses, Crispin?

CRISPIN

J'ai médité quelque temps sur les galères, où cette conscience de mon jugement m'a beaucoup plus reproché d'être maladroit que d'être un fripon. Avec plus de friponnerie et moins de maladresse, au lieu de ramer sur elles, j'aurais pu parvenir à les commander. C'est pourquoi j'ai juré de ne pas y retourner de ma vie. Pense donc, de quoi ne serais-je pas capable maintenant que, à cause de toi, je me vois sur le point de me parjurer.

LÉANDRE

Que dis-tu?

CRISPIN

Que notre situation est déjà intenable, que nous avons épuisé notre crédit, et que les gens commencent déjà à réclamer quelque chose de tangible: l'hôtelier qui nous a reçus de nombreux jours en toute magnificence, dans l'espérance que tu recevrais tes lettres de créance; Monsieur Pantalon qui, sur la foi du crédit de l'hôtelier, nous a procuré tout ce qui a été nécessaire pour nous installer somptueusement dans cette maison; des marchands de tout genre, qui n'hésitèrent pas à nous pourvoir de tout, éblouis par tant de grandeur; doña Sirena elle-même qui nous a rendu de si précieux services dans tes amours. Tous ont attendu raisonnablement, et il serait injuste de prétendre à plus de leur part, et de se plaindre de gens aussi aimables... C'est en lettres d'or que restera gravé dans mon cœur le nom de cette cité insigne : désormais je la veux pour mère adoptive. Et en outre, oublies-tu qu'on peut s'être mis à notre recherche dans bien d'autres endroits? Crois-tu que les exploits de Mantoue et de Florence sont destinés à être oubliés? Te souviens-tu du fameux procès de Bologne? Il comportait trois mille deux cents feuillets lorsque nous partîmes, alarmés de le voir croître sans cesse! De combien n'aurait-il pas augmenté sous la plume de ce grand docteur juriste qui avait fait son affaire de tout cela? De tous ces « étant donné que » et de ces « attendu que » rien de bon ne peut résulter! Et tu hésites encore? Et, qui plus est, tu me morigènes parce que j'ai livré la bataille qui peut décider en un jour de notre sort?

LÉANDRE

Fuyons!

CRISPIN

Non! Assez de fuites désespérées! C'est aujourd'hui que notre sort doit se décider... Je t'ai donné l'amour, toi, donne-moi la vie.

LÉANDRE

Mais comment nous sauver ? Que puis-je faire, moi ? Dis-moi.

CRISPIN

Plus rien. Il suffira d'accepter ce que les autres vont nous offrir... Je crois que nous avons créé beaucoup d'intérêts et qu'il est de l'intérêt de tous de nous sauver.

SCÈNE V

Les mêmes et DOÑA SIRENA
(qui entre par le fond à droite.)

DOÑA SIRENA

Vous permettez, seigneur Léandre?

LÉANDRE

Doña Sirena! Vous, chez moi?

DOÑA SIRENA

Vous voyez bien à quoi je m'expose. A tant de mauvaises langues. Moi chez un gentilhomme, jeune, bien tourné!...

CRISPIN

Mon maître saurait faire taire les médisants si l'un d'eux osait faire suspecter votre renommée.

DOÑA SIRENA

Ton maître? Je n'ai pas confiance en lui. Les hommes sont si vantards. Mais je ne recule devant rien pour vous servir. Que me dites-vous, monsieur, qu'hier soir on a voulu vous tuer? On

ne parle que de cela... Et Sylvie! Pauvre enfant! Comme elle vous aime! J'aimerais savoir ce que vous avez fait pour qu'elle s'éprenne de la sorte.

CRISPIN

Mon maître sait qu'il doit tout à votre amitié.

DOÑA SIRENA

Ce n'est pas moi qui dirais qu'il ne me doive beaucoup, car j'ai toujours parlé de lui comme je n'aurais pas dû le faire, sans le connaître suffisamment. J'ai risqué beaucoup pour votre amour. Et si, à présent, vous manquiez à vos promesses...

CRISPIN

Vous doutez de mon maître? N'avez-vous point un papier signé de sa main?

DOÑA SIRENA

Une belle main et un beau nom, en vérité! Croyez-vous que tous, nous ne nous connaissons point? Je sais faire confiance et je sais que le seigneur Léandre accomplira ce qu'il doit. Mais si vous saviez combien ce jour me rappelle de tristes souvenirs! Et pour obtenir aujourd'hui la moitié de ce qui me fut offert, je perdrais avec joie l'autre moitié...

CRISPIN

Aujourd'hui, dites-vous?

DOÑA SIRENA

Jour de tribulations! Pour que rien ne manque, il y a aussi vingt ans aujourd'hui que j'ai perdu mon second époux qui fut le premier, l'unique amour de ma vie.

CRISPIN

C'est tout à l'honneur du premier.

DOÑA SIRENA

Le premier me fut imposé par mon père. Moi, je ne l'aimais pas, et, malgré cela, je sus lui être fidèle.

CRISPIN

Que ne sauriez-vous faire, Doña Sirena?

DOÑA SIRENA

Mais trêve de souvenirs qui attristent tout. Parlons d'espérances. Savez-vous que Sylvie a voulu m'accompagner?

LÉANDRE

Ici, en cette maison!

DOÑA SIRENA

Que vous en semble? Que dirait Monsieur Polichinelle! Avec toute la ville montée contre lui, il faudrait bien qu'il vous marie!

LÉANDRE

Non, non; empêchez-la de venir.

CRISPIN

Chut! Vous comprendrez que mon maître ne dit pas ce qu'il pense.

DOÑA SIRENA

Je le comprends... Que ne donnerait-il pas pour voir Sylvie à ses côtés, pour ne plus jamais être séparé d'elle?

CRISPIN

Ce qu'il donnerait? Vous ne le savez pas!

DOÑA SIRENA

C'est pourquoi je le demande.

CRISPIN

Ah! Doña Sirena! Si mon maître devient aujourd'hui l'époux de Sylvie, il accomplira aujourd'hui même ce qu'il vous a promis.

DOÑA SIRENA

Et s'il n'en allait pas ainsi?

CRISPIN

Alors... vous auriez tout perdu. Voyez ce qui vous convient.

LÉANDRE

Tais-toi, Crispin! Assez! Je ne puis consentir à ce que mon amour se traite comme une marchandise. Partez, Doña Sirena, dites à Sylvie qu'elle retourne chez son père, qu'elle ne vienne ici en aucune façon, qu'elle m'oublie pour toujours, que moi je dois fuir où elle n'entendra plus parler de moi... Mon nom? En ai-je seulement un!

CRISPIN

Tu ne te tairas donc pas?

DOÑA SIRENA

Que lui arrive-t-il? Quelle est cette folie! Revenez à vous! Renoncer de la sorte à un si grand bonheur! Et il ne s'agit pas seulement de vous. Pensez qu'il y a quelqu'un qui a misé entièrement sur votre sort, et qu'on ne peut se moquer ainsi d'une

dame de qualité qui a tant risqué pour vous servir. Vous, vous ne commettrez pas une telle folie, vous, vous épouserez Sylvie, ou bien alors il y aura quelqu'un qui saura vous demander raison de vos tromperies, car je ne suis pas aussi seule au monde que vous avez pu le croire, seigneur Léandre.

CRISPIN

Doña Sirena a raison. Mais croyez bien que mon maître ne parle ainsi que parce qu'il est offensé par votre méfiance.

DOÑA SIRENA

Ce n'est pas de la méfiance envers lui... C'est, je dois tout dire... C'est que Monsieur Polichinelle n'est pas homme à se laisser berner... et devant le tollé que vous avez élevé contre lui par votre stratagème d'hier soir...

CRISPIN

Un stragatème, dites-vous ?

DOÑA SIRENA

Bah ! Nous nous connaissons tous. Sachez que l'un des spadassins est un de mes parents, et les autres me sont aussi très proches... Eh bien, M. Polichinelle n'a pas perdu de temps, et l'on murmure déjà de par la ville qu'il a avisé la justice de votre identité et comment on peut vous perdre ; on dit aussi qu'aujourd'hui sont arrivés, de Bologne, les dossiers d'un procès...

CRISPIN

Et un diable de docteur avec eux ! Trois mille neuf cents folios...

DOÑA SIRENA

Tout cela se dit, s'affirme. Voyez s'il importe de ne pas perdre de temps.

CRISPIN

Et qui le gaspille et le perd, sinon vous? Rentrez chez vous... Dites à Sylvie...

DOÑA SIRENA

Sylvie est ici. Elle est venue avec Colombine, en se faisant passer pour seconde demoiselle de ma suite. Elle attend dans votre antichambre. Je lui ai dit que vous étiez blessé grièvement...

LÉANDRE

Oh, ma Sylvie!

DOÑA SIRENA

Elle n'a eu qu'une pensée: que vous pouviez mourir... pas un instant elle n'a pensé à ce qu'elle risquait en venant vous voir; suis-je votre amie?

CRISPIN

Vous êtes adorable. Vite. Couchez-vous ici, feignez d'être souffrant et soyez défaillant. Croyez qu'au besoin je saurai agir de telle sorte que vous le soyez vraiment. *(Il le menace et le fait asseoir dans un fauteuil.)*

LÉANDRE

Oui, je suis vôtre, je le sais, je le vois... Mais Sylvie ne le sera pas. Oui, je veux la voir; dites-lui qu'elle vienne, il faut que je la sauve malgré vous, malgré tous, malgré elle-même.

CRISPIN

Vous comprendrez que mon maître ne sait ce qu'il dit.

DOÑA SIRENA

Je ne le crois ni aussi niais ni aussi fou. Viens avec moi *(Elle sort avec Crispin par le fond à droite.)*

SCÈNE VI

LÉANDRE *et* SYLVIE,
(qui entre par le fond à droite.)

LÉANDRE

Sylvie! Ma Sylvie!

SYLVIE

Tu n'es pas blessé?

LÉANDRE

Non; tu le vois... C'était une ruse, une ruse de plus pour t'attirer ici. Mais ne crains rien; bientôt ton père viendra, bientôt tu partiras avec lui sans avoir rien à me reprocher... Oh! Seulement d'avoir troublé la sérénité de ton âme par une illusion d'amour qui, pour toi seule, sera le souvenir d'un mauvais rêve.

SYLVIE

Que dis-tu, Léandre? Ton amour n'était pas vrai?

LÉANDRE

Mon amour, si... C'est pourquoi il ne doit pas te tromper! Sors vite avant que personne, hormis ceux qui t'ont conduite ici, puisse savoir que tu es venue.



SYLVIE

Que crains-tu ? Ne suis-je pas en sécurité chez toi ? Moi je n'ai pas hésité à venir. Quels dangers peuvent me menacer à tes côtés ?

LÉANDRE

Aucun, tu as raison. Mon amour protège ton innocence même.

SYLVIE

Je ne dois pas retourner chez mon père après son horrible forfait.

LÉANDRE

Non, Sylvie, n'accuse pas ton père. Ce ne fut pas lui ; ce fut une tromperie... un autre mensonge... Fuis-moi, oublie ce misérable aventurier, sans nom, poursuivi par la justice.

SYLVIE

Non, ce n'est pas vrai ! C'est parce que la conduite de mon père m'a rendue indigne de votre affection. C'est cela. Je le comprends... Pauvre de moi !

LÉANDRE

Sylvie ! Ma Sylvie ! Que tes douces paroles sont cruelles ! Combien cruelle est cette noble confiance de ton cœur, ignorant le mal de la vie !

SCÈNE VII

Les mêmes, CRISPIN
(qui entre en courant par le fond à droite.)

CRISPIN

Monsieur! Monsieur! Monsieur Polichinelle arrive.

SYLVIE

Mon père!

LÉANDRE

Cela n'a pas d'importance! Je vous remettrai à lui de mes propres mains.

CRISPIN

Sachez qu'il ne vient pas seul, mais avec beaucoup de monde et avec la justice.

LÉANDRE

Ah! S'ils te trouvent ici! En mon pouvoir! Sans doute est-ce toi qui les as avisés... Mais vous ne parviendrez pas à vos fins.

CRISPIN

Moi? Certes, non. Je n'y suis pour rien, les choses sont ainsi, et je crains fort que personne ne puisse nous sauver.

LÉANDRE

Non, non; et je n'ai pas l'intention de le tenter!... Mais elle, si. Il faut te cacher; reste ici.

SYLVIE

Et toi?

LÉANDRE

Ne crains rien. Vite, ils arrivent. *(Il cache Sylvie dans la pièce du fond, en disant à Crispin:)* Tu verras ce qui attire ces gens. Veille seulement à ce que personne n'entre ici jusqu'à mon retour... Il n'y a pas d'autre issue pour fuir. *(Il se dirige vers la fenêtre.)*

CRISPIN *(l'arrêtant.)*

Monsieur! Arrête-toi! Ne te tue pas ainsi!

LÉANDRE

Je n'ai pas l'intention de me tuer, ni celle de m'échapper, mais celle de la sauver. *(Il grimpe vers le haut, par la fenêtre, et disparaît.)*

CRISPIN

Monsieur, Monsieur!... Cela vaut mieux ainsi! J'ai cru qu'il essayait de se précipiter à terre, mais il a grimpé vers le haut ... Espérons encore... Il veut encore voler... C'est son domaine, les hauteurs. Moi, le mien, c'est la terre... Et maintenant plus que jamais, il importe de s'y maintenir. *(Il s'assoit dans un fauteuil avec le plus grand calme.)*

SCÈNE VIII

CRISPIN, M. POLICHINELLE,
*l'*HÔTELIER, *le* Sr. PANTALON,
le CAPITAN, ARLEQUIN, *le* DOCTEUR, *le* GREFFIER
et deux sergents portant deux énormes dossiers de justice.
(Tous entrent par le fond à droite.)

POLICHINELLE *(De l'intérieur, à des gens demeurés à l'extérieur.)*

Gardez bien les portes, que personne ne sorte, ni homme ni femme, ni chien ni chat!

L'HÔTELIER

Où sont-ils? Où sont ces bandits, ces assassins?

PANTALON

Justice! Justice! Mon argent! *(Ils entrent tous dans l'ordre indiqué, le Docteur et le Greffier se dirigent vers la table et s'apprêtent à écrire. Les deux sergents, debout, tiennent entre leurs mains les deux énormes dossiers du procès.)*

CAPITAN

Mais, est-ce possible ce que nous voyons, Crispin?

ARLEQUIN

Est-ce possible ce qui arrive?

PANTALON

Justice! Justice! Mon argent! Mon argent!

L'HÔTELIER

Qu'on les saisisse... qu'on s'assure d'eux!

PANTALON

Ils ne s'échapperont pas... ils ne s'échapperont pas!

CRISPIN

Mais qu'est-ce que cela? Comment? on outrage ainsi la demeure d'un noble gentilhomme? Veuillez excuser l'absence de mon maître.

PANTALON

Tais-toi, tais-toi, toi tu es son complice, et tu dois payer avec lui!

L'HÔTELIER

Comment son complice? Il est aussi coupable que son prétendu maître, car c'est lui qui m'a trompé.

CAPITAN

Que signifie cela, Crispin?

ARLEQUIN

Ces gens ont-ils raison?

POLICHINELLE

Que dis-tu maintenant, Crispin? As-tu pensé que tes mensonges pouvaient trouver crédit auprès de moi? Alors, c'est moi qui ai voulu assassiner ton maître? Alors, c'est moi qui suis un vieil avare qui sacrifie sa fille? Alors, toute la ville se soulève contre moi en m'abreuvant d'injures? Nous allons bien voir!

PANTALON

Laissez-le, Monsieur Polichinelle, c'est notre affaire, car en fin de compte, vous, vous n'avez rien perdu. Mais moi... tout mon capital prêté sans garantie! Je suis perdu pour le restant de mes jours! Que vais-je devenir?

L'HÔTELIER

Et moi qui ai dépensé ce que je n'avais pas, et qui me suis même endetté pour le servir comme j'ai cru devoir le faire, vu son rang? Ceci est ma perte, ma ruine!

CAPITAN

Et nous aussi nous avons été vilement trompés! Que dirait-on de moi qui ai mis mon épée et mon courage au service d'un aventurier?

ARLEQUIN

Et de moi qui lui ai dédié sonnet sur sonnet, comme au plus noble des seigneurs?

POLICHINELLE

Ah! Ah! Ah!

PANTALON

Oui riez, riez! Puisque vous n'avez rien perdu...

L'HÔTELIER

Puisqu'on ne vous a rien volé...

PANTALON

Vite! Vite! Où est l'autre coquin?

L'HÔTELIER

Fouillez tout jusqu'à ce qu'on le trouve.

CRISPIN

Doucement. Si vous faites un seul pas... *(Il le menace de son épée.)*

PANTALON

Tu menaces encore? Et on doit tolérer cela? Justice! Justice!

L'HÔTELIER

C'est cela, justice!

LE DOCTEUR

Messieurs... Si vous ne me prêtez pas attention, vous n'arriverez à rien. Personne ne peut se faire rendre justice de son propre fait, car la justice n'est ni un outrage ni une vengeance, et *summum jus, summa injuria*. La Justice est toute faite de sagesse, et la sagesse est toute faite d'ordre, et l'ordre est tout fait de raison, et la raison toute faite de procédé, et le procédé tout de logique. *Barbara Celarent, Dario, Ferioque, Baralipton*. Faites-moi part de vos torts et de vos querelles, car tout doit être réuni dans ce dossier que j'apporte avec moi.

CRISPIN

Horreur! Il a encore augmenté.

LE DOCTEUR

On a établi beaucoup d'autres délits commis par ces hommes, et à ceux-ci doivent s'ajouter ceux dont vous les accusez maintenant. Et moi je me porte partie pour tous ceux-ci; c'est seulement ainsi que vous obtiendrez légitime satisfaction et justice. Écrivez, Monsieur le Greffier, et que les plaignants commencent à déposer.

PANTALON

Ne nous embrouillez pas, nous connaissons votre justice.

L'HÔTELIER

Qu'on n'écrive rien, car tout reviendrait à rendre blanc ce qui est noir. Et nous resterions sans notre argent et eux sans châtiment.

LE DOCTEUR

Gens illettrés, gens ignorants, gens impolis! Quelle idée avez-vous donc de la justice? Il ne suffit pas que vous vous prétendiez lésés s'il n'apparaît pas clairement qu'il y a eu intention de vous causer préjudice; c'est-à-dire, fraude ou dol, ce qui n'est pas la même chose... bien que le sens vulgaire les confonde. Mais sachez... que dans l'un des cas...

PANTALON

Assez! Assez! Vous finirez par dire que nous sommes les coupables.

LE DOCTEUR

Et comment faire si vous vous obstinez à nier la vérité des faits?

L'HÔTELIER

C'est un peu fort! Nous avons été volés. Que veut-on de plus vrai ou de plus clair comme délit?

LE DOCTEUR

Sachez qu'un vol n'est pas la même chose qu'un larcin; et bien moins encore qu'une fraude ou qu'un dol, comme je l'ai déjà dit. Depuis les Douze Tables de Justinien, Tribonien, Émilien et Tribérien...

PANTALON

Toute l'affaire consiste dans le fait que nous sommes privés de notre argent... Et personne ne nous tirera de là.

POLICHINELLE

Monsieur le Docteur parle très raisonnablement. Ayez confiance en lui, et que tout soit constaté dans le dossier.

LE DOCTEUR

Écrivez, écrivez tout de suite, Monsieur le Greffier.

CRISPIN

Veut-on m'entendre?

PANTALON

Non, non! Que le coquin se taise, que cet effronté se taise!

L'HÔTELIER

Il faudra bien que vous parliez lorsque vous n'en aurez pas envie.

LE DOCTEUR

Il parlera lorsque ce sera son tour, car en justice tous doivent être entendus... Écrivez, écrivez. Dans la ville de... le tant... Il ne serait pas mal de procéder d'abord à l'inventaire de tout ce qu'il y a dans la maison...

CRISPIN

Il ne laissera donc pas la plume en paix...

LE DOCTEUR

Et procéder au dépôt de garantie de la part des plaignants, pour qu'il ne puisse pas y avoir de doute en leur bonne foi. Deux mille écus suffiront et une caution de tous leurs biens.

PANTALON

Que dites-vous? Nous, deux mille écus!

LE DOCTEUR

Ce devrait être huit mille; mais il suffit que vous soyez des personnes d'un certain crédit pour que tout soit tenu en compte, car jamais je n'agis à la légère...

L'HÔTELIER

Halte! et qu'on n'écrive plus, nous ne pouvons pas admettre cela!

LE DOCTEUR

Comment? C'est ainsi qu'on outrage la Justice? Qu'on ouvre un procès séparé pour violences et voies de fait contre un ministre de Justice dans l'exercice de ses fonctions.

PANTALON

Cet homme va nous perdre!

L'HÔTELIER

Il est fou!

LE DOCTEUR

Homme et fou, dites-vous? Parlez avec respect. Écrivez, écrivez qu'il y a aussi offense en paroles.

CRISPIN

Vous êtes bien partis pour ne pas m'écouter.

PANTALON

Parle, parle, tout sera mieux ainsi, à ce que nous voyons.

CRISPIN

Eh bien! qu'on barre la route à cet homme qui finira par élever une montagne, avec ses paperasses.

PANTALON

Nous l'avons dit. Assez, c'est bien assez.

L'HÔTELIER

Qu'on laisse la plume...

LE DOCTEUR

Que personne n'ose mettre la main sur quoi que ce soit.

CRISPIN

Monsieur le Capitan, que votre épée nous serve, car elle est aussi un attribut de la Justice.

CAPITAN *(Il va à la table et donne un fort coup d'épée sur les papiers que le Docteur est en train d'écrire.)*

Faites-nous la grâce de ne plus écrire.

LE DOCTEUR

Voyez à quoi cela sert de vouloir faire les choses raisonnablement. Suspendez la rédaction des actes, il y a une question préliminaire à élucider... Que les parties parlent entre elles... Il serait bon, cependant, de procéder, dans l'intérim, à l'inventaire.

PANTALON

Non, non!

LE DOCTEUR

C'est une formalité qu'on ne peut éviter.

CRISPIN

Vous écrirez quand ce sera nécessaire. Laissez-moi à présent m'entretenir avec ces honorables messieurs.

LE DOCTEUR

S'il vous convient de tirer témoignage de tout ce que vous leur dites ici...

CRISPIN

En aucune façon. Qu'on n'écrive pas une lettre, ou je ne dirai mot.

CAPITAN

Qu'on laisse parler ce garçon.

CRISPIN

Et que dois-je vous dire? De quoi vous plaignez-vous? D'avoir perdu votre argent? Que prétendez-vous? Le récupérer?

PANTALON

C'est cela, c'est cela! Notre argent!

L'HÔTELIER

Notre argent!

CRISPIN

Alors écoutez-moi... D'où le toucherez-vous si vous ôtez ainsi le crédit à mon maître et rendez impossible de la sorte son mariage avec la fille de Monsieur Polichinelle? Sacré... j'ai toujours demandé à traiter avec des coquins plutôt qu'avec des sots! Voyez ce que vous avez fait et comment nous arrangerons-nous maintenant que la Justice s'en mêle? Qu'obtiendrez-vous maintenant si l'on nous envoie aux galères ou en un lieu pire encore? Les lambeaux de notre peau seront-ils de la bonne monnaie pour vous dédommager? Serez-vous plus riches, plus nobles ou plus grands si nous sommes perdus? En revanche, si vous ne nous aviez pas gênés mal à propos, aujourd'hui, aujourd'hui même, vous auriez votre argent, avec tous ses intérêts... qui suffiraient à eux seuls à vous envoyer à la potence si la Justice ne se trouvait pas entre ces mains-ci et dans ces papiers-là... A présent faites ce qu'il vous plaira; quant à moi, je vous ai dit ce qu'il convenait de vous dire...

LE DOCTEUR

... Ont été suspendus...

CAPITAN

Moi, je ne peux pas encore croire qu'ils soient de tels coquins.

POLICHINELLE

Ce Crispin... Il sera capable de les convaincre!

PANTALON *(A l'Hôtelier.)*

Que dites-vous de cela? A bien considérer...

L'HÔTELIER

Et vous, que dites-vous?

PANTALON

Tu dis qu'aujourd'hui même ton maître se serait marié avec la fille de Monsieur Polichinelle. Et si lui ne donne pas son consentement?

CRISPIN

Cela ne peut lui servir à rien. Car sa fille s'est enfuie avec mon maître et tout le monde le saura... Et à lui plus qu'à quiconque il importe que personne ne sache comment sa fille s'est perdue pour un homme sans condition, poursuivi par la Justice.

PANTALON

S'il en est ainsi... Que dites-vous, vous?

L'HÔTELIER

Ne nous attendrissons pas. Voyez comme ce grand coquin est un maître en mensonges.

PANTALON

Vous avez raison. Je ne sais comment j'ai pu le croire. Justice! Justice!

CRISPIN

Attention, vous perdez tout!

PANTALON

Voyons d'abord... Monsieur Polichinelle, deux mots.

POLICHINELLE

Que voulez-vous?

PANTALON

Supposez que nous autres, n'ayons pas eu de raison de nous plaindre. Supposez que le seigneur Léandre soit, en effet, le plus noble des gentilshommes, incapable d'une vile action...

POLICHINELLE

Que dites-vous?

PANTALON

Supposez que votre fille l'aime à la folie au point de s'être enfuie de chez vous avec lui.

POLICHINELLE

Ma fille se serait enfuie de chez moi et avec cet homme? Qui l'a dit? Quel est l'effronté...?

PANTALON

Ne vous fâchez pas. Tout est supposition.

POLICHINELLE

Eh bien, même ainsi, je ne puis le tolérer.

PANTALON

Écoutez avec patience. Supposez que tout cela ait eu lieu. Ne seriez-vous pas obligé de la marier?

POLICHINELLE

La marier? Je la tuerais plutôt! Mais c'est une folie de penser cela. Et je vois bien que c'est cela que vous voudriez pour être remboursés à mes frais, car vous êtes aussi fripons que les autres. Mais ce ne sera pas, ce ne sera pas...

PANTALON

Prenez garde à ce que vous dites, et qu'on ne parle pas ici de fripons quand vous êtes présent.

L'HÔTELIER

C'est cela, c'est cela!

POLICHINELLE

Des fripons, d'accord pour me voler. Mais ce ne sera pas, ce ne sera pas.

LE DOCTEUR

N'ayez crainte, Monsieur Polichinelle, car même si eux renonçaient à les poursuivre, ce dossier n'est pas là pour rien! Croyez-vous qu'on puisse effacer quoi que ce soit de tout ce qu'on y mentionne: cinquante-deux délits prouvés, et autant d'autres qui n'ont pas besoin de preuves?

PANTALON

Que dites-vous maintenant, Crispin?

CRISPIN

En admettant que tous ces délits soient aussi nombreux, ils sont comme les autres... De l'argent perdu et qui ne sera jamais payé, si nous n'avons jamais cet argent.

LE DOCTEUR

Ah non, pas cela! Moi je dois toucher ce qui me revient de n'importe quelle façon que ce soit.

CRISPIN

Eh bien! ce sera de ceux qui se sont plaints, car nous autres nous avons déjà assez à faire à payer de nos personnes.

LE DOCTEUR

Les droits de la Justice sont sacrés, et il faudra d'abord mettre sous séquestre, pour ceux-ci, tout ce qu'il y a dans cette maison.

PANTALON

Comment cela? Est-ce que ce sera pour nous indemniser en partie?

L'HÔTELIER

Bien sûr; autrement...

LE DOCTEUR

Écrivez, écrivez; si vous parlez tous, jamais nous ne nous entendrons.

PANTALON *et* L'HÔTELIER

Non, non!

CRISPIN

Écoutez, Monsieur le Docteur. Et si l'on vous payait, en une seule fois et sans écrire autant, vos... comment les appelez-vous? Honoraires?

LE DOCTEUR

Droits de justice.

CRISPIN

Comme vous voudrez. Que vous en semble?

LE DOCTEUR

Dans ce cas...

CRISPIN

Alors, considérez que mon maître peut être riche aujourd'hui, puissant, si Monsieur Polichinelle consent à son mariage avec sa fille. Pensez que la jeune fille est fille unique de Monsieur Polichinelle, pensez que mon maître sera le maître de tout, pensez...

LE DOCTEUR

Oui, on peut... on peut étudier la chose.

PANTALON

Que vous a-t-il dit?

L'HÔTELIER

Que décidez-vous?

LE DOCTEUR

Laissez-moi réfléchir. Ce garçon n'est point sot, et l'on voit qu'il n'ignore pas les procédés légaux. Parce que si nous considérons que l'offense reçue par vous a été purement pécuniaire et que tout délit qui peut être réparé de la même façon trouve dans sa réparation le plus juste châtiment; si nous considérons qu'on a dit à ce propos dans la loi barbare et primitive du talion:

œil pour œil, dent pour dent... mais qu'on n'a pas dit: dent pour œil, ni œil pour dent, on peut bien dire dans le cas présent: écu pour écu. Car enfin lui ne vous a pas ôté la vie pour que vous puissiez exiger la sienne en paiement. Il ne vous a pas offensé dans votre personne, dans votre honneur, dans votre renommée pour que vous puissiez en exiger autant. L'équité est la suprême justice: *Equitas justicia magna est*. Et depuis les Pandectes jusqu'à Tribonien en passant par Émilien Tribérien...

PANTALON

N'en dites pas plus. S'il nous paie, lui...

L'HÔTELIER

Puisqu'il doit nous payer, lui...

POLICHINELLE

Quelles sottises sont-ce là, et comment paiera-t-il, et de quoi s'agit-il à présent?

CRISPIN

Il s'agit que, vous tous, vous avez intérêt à sauver mon maître, à nous sauver dans l'intérêt de tous. Vous autres, pour ne pas perdre votre argent; Monsieur le Docteur, pour ne pas perdre toute cette somme d'admirable doctrine que vous avez déposée dans ce ballot de sagesse; Monsieur le Capitan, parce que tous l'ont vu ami de mon maître, et pour sa valeur il vaut mieux qu'on ne murmure pas sur son amitié avec un aventurier; vous, Monsieur Arlequin, parce que vos dithyrambes de poète perdraient tout leur mérite si l'on savait que vous les avez si mal employés; vous, Monsieur Polichinelle, mon vieil ami, parce que votre fille est déjà devant le Ciel et devant les hommes, l'épouse du seigneur Léandre.

POLICHINELLE

Tu mens, tu mens! Insolent, effronté!

CRISPIN

Eh bien! qu'on procède à l'inventaire de tout ce qu'il y a dans la maison. Écrivez, écrivez, et que tous ces messieurs ici présents soient témoins, et qu'on commence par cette pièce. *(Il tire la tapisserie de la porte du fond, et, formant groupe, apparaissent Sylvie, Léandre, Doña Sirena, Colombine et Madame Polichinelle.)*

DERNIÈRE SCÈNE

Les mêmes, SYLVIE, LÉANDRE, DOÑA SIRENA, COLOMBINE *et* Mme POLICHINELLE *(qui apparaissent par le fond.)*

PANTALON ET L'HÔTELIER

Sylvie!

LE CAPITAN ET ARLEQUIN

Ensemble! Tous les deux!

POLICHINELLE

Ainsi, c'était vrai? Tous contre moi! Et ma femme et ma fille avec eux! Tous conjurés pour me voler! Saisissez cet homme, ces femmes, cet imposteur ou moi-même...!

PANTALON

Vous êtes fou, Monsieur Polichinelle?

LÉANDRE *(S'avançant jusqu'au premier plan en compagnie des autres.)*

Votre fille est arrivée ici, me croyant blessé grièvement, accompagnée de Doña Sirena, et moi-même j'ai couru sur le chemin à la recherche de votre épouse pour qu'elle l'accompagne aussi. Sylvie sait qui je suis, elle connaît toute ma vie de misères, de tromperies, de bassesses, et je suis sûr que de notre rêve d'amour il ne reste rien dans son cœur... Emmenez-la d'ici, emmenez-la; moi, je vous le demande avant de me livrer à la Justice.

POLICHINELLE

Le châtiment de ma fille me regarde; mais toi... Prenez-le, dis-je!

SYLVIE

Père! Si vous ne le sauvez pas, ce sera ma mort. Je l'aime, je l'ai toujours aimé, et maintenant plus que jamais. Car son cœur est noble et il a été très malheureux, et il aurait pu faire de moi sa femme en mentant, et il n'a pas menti.

POLICHINELLE

Tais-toi, tais-toi, folle, effrontée! Ce sont là les enseignements de ta mère... ses vanités et ses fantaisies. Ce sont là les lectures romanesques, les musiques au clair de lune.

Mme POLICHINELLE

Tout est préférable plutôt que ma fille se marie avec un homme tel que toi, pour être malheureuse comme sa mère. A quoi la richesse m'a-t-elle jamais servi?

DOÑA SIRENA

Vous avez raison, Madame Polichinelle. A quoi servent les richesses sans amour?

COLOMBINE

Tout comme l'amour sans richesse.

LE DOCTEUR

Monsieur Polichinelle, rien ne vous conviendra mieux que de les marier.

PANTALON

Considérez que cela se saura dans la ville.

L'HÔTELIER

Considérez que le monde sera pour eux.

CAPITAN

Et que nous ne pouvons consentir à ce que vous fassiez violence à votre fille.

LE DOCTEUR

Et qu'on doit constater dans le procès qu'elle a été découverte ici, avec lui.

CRISPIN

Et que pour mon maître, il n'y a pas eu d'autre faute que de manquer d'argent; mais pour ce qui est de lui, personne ne peut le surpasser en noblesse... et vos petits-enfants seront gentilshommes... si l'on ne parle pas du grand-père...

TOUS

Mariez-les! Mariez-les!

PANTALON

Ou tous nous vous tomberons dessus.

L'HÔTELIER

Et votre histoire sera montée en épingle...

ARLEQUIN

Et vous n'avez rien à y gagner...

DOÑA SIRENA

Une dame vous le demande, émue par cet amour tellement hors de notre époque.

COLOMBINE

Qui ressemble plutôt à un roman.

TOUS

Mariez-les! Mariez-les!

POLICHINELLE

Qu'ils se marient à la male heure! Mais ma fille n'aura pas de dot et sera déshéritée... Et je perdrais tous mes biens plutôt que de voir ce maroufle...

LE DOCTEUR

Ah! cela, Monsieur Polichinelle, vous ne le ferez pas.

PANTALON

Quelles sottises sont-ce là?

L'HÔTELIER

Vous ne le pensez même pas!

ARLEQUIN

Que dirait-on?

CAPITAN

Nous n'y consentirons pas.

SYLVIE

Non, mon père; c'est moi qui n'accepte rien, c'est moi qui dois partager son sort. C'est ainsi que je l'aime.

LÉANDRE

Et seulement ainsi que je peux accepter ton amour. *(Tous courent vers Sylvie et Léandre.)*

LE DOCTEUR

Que disent-ils? Ils sont fous?

PANTALON

Ça ne peut pas être!

L'HÔTELIER

Vous accepterez tout!

ARLEQUIN

Vous serez heureux et vous serez riches.

Mme POLICHINELLE

Ma fille dans la misère! Cet homme est un bourreau.

DOÑA SIRENA

Considérez que l'amour est un enfant fragile qui supporte peu les privations.

LE DOCTEUR

Ce ne doit pas être! Monsieur Polichinelle signera ici-même une magnifique donation, comme il convient à une personne de sa qualité, et à un père des plus aimants. Écrivez, écrivez, Monsieur le Greffier, personne ne doit s'opposer à cela.

TOUS *(sauf Polichinelle.)*

Écrivez, écrivez!

LE DOCTEUR

Et vous autres, jeunes amoureux..., résignez-vous aux richesses, car il ne convient pas d'exagérer des scrupules dont personne ne vous saura gré.

PANTALON *(A Crispin.)*

Serons-nous payés?

CRISPIN

Qui en douterait? Mais vous devez proclamer que le seigneur Léandre ne vous a pas trompés... Voyez comme il se sacrifie pour vous satisfaire, en acceptant cette richesse qui doit répugner à ses sentiments.

PANTALON

Nous avons toujours cru qu'il était un noble gentilhomme.

L'HÔTELIER

Toujours.

ARLEQUIN

Tous nous l'avons cru.

CAPITAN

Et nous l'affirmerons toujours.

CRISPIN

Et maintenant, Docteur, ce procès, y aura-t-il assez de terre sur cette terre pour la jeter dessus?

LE DOCTEUR

J'avais tout prévu. Il suffira de ponctuer comme il convient certaine sentence... Voyez par exemple, là où l'on dit: « Et attendu que si il n'a pas déclaré... », une virgule suffit, et l'on dira: « Et attendu que si, il n'a pas déclaré... » (1)

CRISPIN

Oh, admirable virgule! Merveilleuse virgule! Génie de la Justice! Oracle de la loi! Prodige de la Jurisprudence!

LE DOCTEUR

A présent, j'ai foi en la grandeur de ton maître.

CRISPIN

Ne craignez rien. Personne mieux que vous ne sait à quel point l'argent peut changer un homme.

LE GREFFIER

C'est moi qui ai mis la virgule... (2)

CRISPIN

En attendant quelque chose de mieux... Prenez cette chaîne. Elle est en or.

(1) Le texte comporte un deuxième exemple où cette fois la suppression de la virgule donne à la phrase un sens contradictoire autorisé par la syntaxe espagnole; « Y resultando que no, debe condenarsele » (Et attendu que non, on doit le condamner), devient en enlevant la virgule après « no » : « Y resultando que no debe condenarsele » (et attendu qu'on *ne* doit *pas* le condamner) la forme double de la négation française s'oppose à une modification possible à l'aide d'une virgule seulement. *Note du Traducteur*

(2) Comme suite à ce qu'on dit dans la note (1), le texte original porte : « C'est moi qui ai mis *et enlevé les* virgules.»

Note du Traducteur

LE GREFFIER

De bon aloi?

CRISPIN

Vous devez le savoir, vous qui connaissez les lois...

POLICHINELLE

Je mettrai seulement cette condition: que ce coquin cesse à jamais d'être à ton service.

CRISPIN

Vous n'aurez pas besoin de le demander, Monsieur Polichinelle. Croyez-vous que je sois aussi dénué d'ambition que mon maître?

LÉANDRE

Tu veux m'abandonner, Crispin. Ce ne sera pas sans tristesse, quant à moi.

CRISPIN

N'en ayez pas, car je ne peux vous servir de rien et avec moi vous avez dépouillé le vieil homme... Que vous ai-je dit, Monsieur? Que tous devaient nous sauver... Croyez-le. Pour s'en tirer en toutes choses, plutôt que de susciter des affections il vaut mieux susciter des intérêts.

LÉANDRE

Tu te trompes, car sans l'amour de Sylvie, je ne me serais jamais sauvé.

CRISPIN

Et cet amour, n'est-il pas un intérêt de valeur? Moi, j'ai toujours accordé sa part à l'idéal et j'ai toujours compté avec lui. Et maintenant, la farce est terminée.

SYLVIE *(Au public.)*

Et dans celle-ci vous avez vu, comme dans les farces de la vie, que ces marionnettes, comme les humains, sont animées par des ficelles grossières qui sont les intérêts, les petites passions, les tromperies et toutes les misères de leur condition : les unes actionnent leurs pieds et les conduisent vers de tristes destins; d'autres font mouvoir leurs mains qui œuvrent avec peine, luttent avec rage, dérobent avec astuce, tuent avec violence. Mais entre elles toutes, parfois, descend du Ciel, vers leur cœur, un fil subtil, comme tissé de lumière solaire et lunaire, le fil de l'amour qui fait paraître divins ces humains, et ces marionnettes qui les imitent, et qui fait naître sur notre front des splendeurs d'aurore, met des ailes à notre cœur et nous dit que tout n'est pas farce dans la farce, qu'il y a quelque chose de divin dans notre vie qui est vérité et qui est éternel, et qui ne peut s'achever lorsque la farce s'achève.

RIDEAU

ROSES D'AUTOMNE

TRADUIT PAR MATHILDE POMÈS

PERSONNAGES

ISABEL, femme de GONZALO

MARIA ANTONIA, fille de GONZALO, mariée à PEPE

CARMEN LAURA LUISA JOSEFINA GONZALO	amies d'ISABEL et de MARIA ANTONIA

PEPE (diminutif familier de JOSÉ)

RAMON MANUEL ADOLFO	amis de GONZALO

Un valet de pied

La scène est à Madrid, vers 1900

ACTE PREMIER

Un petit salon élégant

SCÈNE PREMIÈRE

GONZALO, UN VALET DE PIED, ISABEL.

GONZALO *(au valet de pied.)*

A sept heures, vous porterez mon habit au Cercle et, s'il y a des lettres...

ISABEL

Comment ? Tu sors ? C'est pour revenir tout de suite, n'est-ce pas ?

GONZALO

Pourquoi ?

ISABEL

Quelle mémoire que la tienne ! Tu ne te rappelles donc plus que nous avons ce soir à dîner Maria Antonia, Pepe et des amis ?

GONZALO

C'est vrai ; je l'avais oublié.

ISABEL

Et tu pensais dîner dehors ?

GONZALO

Au Cercle, avec Aguirre et un de ses associés, toujours pour cette affaire de Bilbao. Je vais envoyer un mot. *(Au valet de pied.)* Attendez. *(Il s'assied pour écrire.)*

ISABEL

Ça te contrarie?

GONZALO

Mais non, voyons. Je regrette seulement de ne m'être pas souvenu plus tôt de ce dîner. Juste un soir où je suis d'humeur à ne voir personne.

ISABEL

Tous des intimes ou presque.

GONZALO

Qui sont-ils?

ISABEL

Outre Maria Antonia et Pepe, Laura, Ramon et Carmen avec Luisa, leur fille; Manolo Arenales et, seuls étrangers, ces jeunes mariés, le fils de ton correspondant à Paris et sa femme. Le dîner est en leur honneur. Quelle mémoire, Seigneur!

GONZALO

Ah! oui, ce jeune ménage... Je suis au regret.

ISABEL

Tâche de ne pas laisser voir ta mauvaise humeur. Les premiers jours, tu les as comblés d'attentions, ils seraient surpris d'un

changement si brusque. Moi, je ne les trouve pas sympathiques du tout. Lui a l'air d'un nigaud et elle... Que sais-je? Un peu trop hardie. Histoire de nous prouver qu'elle sait l'espagnol, elle emploie de ces termes!...

GONZALO

Tu ne pourrais pas te taire? Tu m'as fait deux fois écrire de travers.

ISABEL

Excuse-moi. Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt?

GONZALO *(au valet de pied.)*

Portez cette lettre au Cercle. Et n'y portez pas mon habit. Tenez-le prêt dans ma chambre. *(Le valet sort.)* A quelle heure est le dîner?

ISABEL

A sept heures et demie, une demi-heure plus tôt que d'habitude. Toujours en l'honneur des Parisiens. Comme on dîne là-bas plus tôt qu'ici... Arenales va venir à neuf heures, c'est sûr, et la Française aura tout loisir de prétendre que nous sommes très mal élevés.

GONZALO

Qui est « la Française »?

ISABEL

En voilà, une demande! La femme de ce garçon, fils de ton correspondant.

GONZALO

Pas le moins du monde française. Donner ainsi des sobriquets aux gens, voilà qui est mal élevé. Tu sais bien pourtant qu'elle est espagnole, bien qu'elle ait toujours vécu à Paris. C'est une jeune personne très agréable et très intelligente.

ISABEL

Excuse-moi si je t'ai fâché.

GONZALO

Ne dis donc pas de bêtises. Toujours le même refrain.

ISABEL

En effet, toujours le même refrain! Ah! Je suis bien à plaindre.

GONZALO

C'est ça; pose-toi en victime maintenant. Tu es insupportable.

ISABEL

Alors, je n'ai pas le droit de parler? Ni de me taire, non plus?

GONZALO

J'aime mieux que tu parles, oui, que tu parles, mais pas à demi-mot, ni avec des réticences. Comme si je ne savais pas pourquoi cette jeune femme t'agace! Tu as cru qu'elle me plaisait, naturellement. Tu crois que toutes les femmes me plaisent.

ISABEL

Non, pas toutes.

GONZALO

Il me faudra tourner au grossier personnage pour qu'enfin tu vives tranquille. Nous ne pourrons plus voir que Laura; c'est la seule femme qui t'inspire confiance.

ISABEL

Celle-là, ce n'est pas toi qui en es amoureux, c'est elle qui est amoureuse de toi.

GONZALO

Pure légende.

ISABEL

Que je préfère à beaucoup d'histoires.

GONZALO

Beaucoup d'histoires! Un Don Juan. Avec moi, pas de femme en sûreté. Tu ne vois donc pas que tu me tournes et que tu te tournes en ridicule, avec ta jalousie? Réfléchis un peu; nous ne sommes pas des enfants, que diable! Moi, je ne l'étais déjà plus quand nous nous sommes mariés. Veuf de très bonne heure, avec une grande fille; si bien que tu n'as pu croire que ce que j'avais cherché en toi, comme tant d'autres veufs avec des enfants, c'était une institutrice de confiance. Si j'avais eu ce cœur si facile et si volage que tu m'attribues, me serais-je remarié? Qu'est-ce qui m'y forçait?

ISABEL

Le fait que tu n'as jamais reculé devant rien pour en venir à tes fins.

GONZALO

Et puis après?

ISABEL

Avec moi, il n'y avait pas d'autre moyen.

GONZALO

Mais toi, il t'en restait un autre, si tu croyais ce que tu viens de dire: m'envoyer promener.

ISABEL

J'ai cru que tu m'aimais.

GONZALO

Et je ne t'aime pas, n'est-ce pas?

ISABEL

Bien sûr que si. C'est si facile de m'aimer!

GONZALO

Et le rôle de victime est si joli, si intéressant!

ISABEL

Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il est triste et plus triste encore de tâcher de toutes ses forces de ne pas paraître le jouer. Ta seule excuse, c'est que tu me fais de la peine sans t'en douter.

GONZALO

Je finirai par le croire. Je finirai par me croire un tyran, un monstre... Le génie du mal. Pauvre diable de paisible bourgeois que je suis, qui ne pense qu'à ses affaires, à son chez-soi, à sa femme, à sa fille, les seuls êtres que j'aime vraiment.

ISABEL

Moi, je n'ai rien à dire; je sais à quoi m'en tenir. Mais ta fille.. *notre* fille devrais-je dire, car tu sais bien que je ne l'aimerais pas davantage si je l'avais mise au monde... Parions, alors qu'elle devrait nager dans le bonheur, que tu la crois portée comme moi au rôle de victime.

GONZALO

Maria Antonia? Ça serait drôle. Ou bien alors elle aurait appris ça de toi. Mais non, tu n'es pas capable...

ISABEL

Non, Gonzalo. Ce n'est pas moi, ce n'est pas elle, c'est vous, les hommes qui êtes nés comme ça, ou comme vous a faits le monde où nous vivons, ou... que sais-je? la loi que vous avez faite à votre usage, si tolérante pour vos fautes, si sévère pour les nôtres.

GONZALO

Nous voilà en train de porter la discussion sur le plan philosophique et social. Mieux vaut que j'aille m'habiller. Je ne tiens pas à me montrer de mauvaise humeur.

ISABEL

Ainsi, tu ne veux rien savoir de ta fille?

GONZALO

Mais qu'aurais-je donc à savoir? Qu'elle se plaint de son mari, comme tu le fais sans cesse de moi... et avec les mêmes justes motifs. Pauvre Pepe!

ISABEL

Maria Antonia a raison et, remarque-le bien, c'est à toi seul que je le dis. A elle, bien que tu croies le contraire, je lui dis ce que tu dis, que cela n'a pas d'importance, que Pepe n'est ni meilleur ni pire que d'autres maris, qu'elle n'a pas à s'attrister, ni à se considérer comme malheureuse.

GONZALO

Toi, tu dis ça? Et à Maria Antonia? J'ai de la peine à le croire.

ISABEL

C'est pourtant ce que je lui dis, en m'efforçant de la convaincre. Mais elle n'est pas comme moi, c'est une exaltée et qui ne se résigne pas. Sans compter qu'elle n'aime pas son mari comme moi je t'aime. Elle s'est mariée sans réfléchir, éprise d'un autre.

GONZALO

Qu'elle aurait pu épouser, rien ne l'en empêchait. Pourquoi a-t-elle brusquement rompu avec Enrique? Je ne me le suis pas encore expliqué. Du jour au lendemain, elle a prétendu qu'elle ne l'aimait plus et ce garçon a quitté Madrid. Allez donc comprendre quelque chose aux femmes!

ISABEL

Je t'ai expliqué; mais tu es un inconscient. Alors, pour toi, il n'y avait rien qui empêchât ta fille de se marier avec le fils de Carmen?

GONZALO

Naturellement, tu imagines que j'ai été l'amant de Carmen. Je t'ai tout avoué. C'était avant notre mariage, avant même que je fusse veuf.

ISABEL

Douce consolation! En effet, je sais tout. Carmen est ma meilleure amie; elle a beaucoup pleuré, sa confession a été plus large et plus sincère que la tienne. Précisément parce que sa conscience n'était pas tranquille, elle m'a tout avoué en m'adjurant par ce qu'il y a de plus sacré, de faire tout mon possible pour éloigner Maria Antonia d'Enrique, tandis qu'elle-même, de son côté, tâcherait de convaincre son fils.

GONZALO

Elle croit donc qu'il pourrait être...

ISABEL

Le doute suffit. Ainsi, tu le vois, en dépit de vos lois et de votre façon de voir, la faute de l'homme peut avoir de graves conséquences. Dans vos aventures amoureuses, vous autres, hommes, pouvez douter de votre paternité; la femme elle, doit craindre de voir s'unir ceux qui sont peut-être frère et sœur. Comprends-tu pourquoi ta fille est malheureuse par ta faute? Comment aussi vos peccadilles, vos légèretés ne sont pas sans importance? Excuse-moi; je m'étais promis de ne jamais parler de... ça, mais c'est que je crains pour ta fille... c'est que, sans pouvoir m'en empêcher, je laisse de loin en loin mon cœur s'épancher parce que j'ai peur... oui, j'ai peur que tu ne prennes ma résignation pour de l'indifférence; car je suis sûre que si tu savais à quel point tu me déchires chaque fois que je lis en toi — parce que j'y lis, tu n'es pas habile à dissimuler, tu as la joie insolente — chaque fois donc que je lis en toi une nouvelle aventure, une nouvelle trahison, tu ne serais pas capable de me tourmenter ainsi. Mais tu es comme ça; si tu ne m'entends pas me plaindre, tu ne penses pas que tu m'as fait mal; si tu ne me voyais pas pleurer, tu ne croirais jamais que ma vie est triste.

GONZALO *(ému.)*

Isabel.. ma chère Isabel.. Drôle de façon de nous préparer à bien recevoir nos invités!

ISABEL

Tu as raison. Dieu sait que je voudrais ne jamais t'importuner de mes plaintes. Mais c'est que j'ai tellement souffert ces jours-ci !

GONZALO

Pourquoi ces jours-ci ?

ISABEL

Tu le sais bien. Ou me crois-tu aveugle ? Je te vois préoccupé, soucieux.

GONZALO

Mes affaires, tu le sais bien. Quelle bêtise !

ISABEL

Tes affaires te laissent très maître de toi-même, elles ne changent pas ton caractère d'un jour à l'autre, d'un moment à l'autre. Je t'aime trop pour ne pas percer ta mauvaise humeur sous l'insouciance apparente, ton contentement sous l'air trop sérieux.

GONZALO

Pure imagination de ta part. Naturellement, comme tu sais quelle a été ma vie de garçon...

ISABEL

De mari...

GONZALO

Je me suis marié très jeune.

ISABEL

De veuf...

GONZALO

J'ai été veuf très tôt.

ISABEL

Ta vie de toujours.

GONZALO

De toujours! Depuis que nous sommes mariés, qu'as-tu à me reprocher?

ISABEL

Mieux vaut ne pas en parler. Si, alors que j'étais résolue à ne rien savoir, à fermer les yeux devant l'évidence, j'en ai tant vu et tant appris, pourquoi me demander des faits que tu ne pourrais nier sans mentir? Alors que rien, tu le sais, ne m'est aussi odieux que le mensonge.

GONZALO

Mais quoi? T'ai-je menti quelquefois? Par qui as-tu toujours appris mes idioties?

ISABEL

Par toi, j'en conviens. Mais par ton imprudence, non par ta loyauté!

GONZALO

Et n'est-ce pas une façon d'être loyal que d'être imprudent? *(Le valet de chambre paraît.)*

LE VALET DE CHAMBRE

Avec la permission de Monsieur. Voici les lettres pour Monsieur que je rapporte du Cercle. *(Il sort.)*

GONZALO

Des circulaires, des prospectus... Tiens! un mot d'Aguirre s'excusant de ne pas dîner avec moi, comme c'était convenu. J'en aurais fait un nez, si j'y étais allé.

ISABEL

Oui, un de ces nez!

GONZALO

Et celle-ci? De qui est-elle? Ah! oui. Tiens, tu veux les lire toutes? Les voilà. Lis-les, je t'en prie, lis-les.

ISABEL

Je te remercie. Je viens de dire que tu étais imprudent, je n'ai pas dit que tu es sot. Il n'y a jamais rien de suspect dans ta correspondance, je le sais. Moi non plus, je ne suis pas sotte et je sais parfaitement que donner un rendez-vous ou le décommander, cela ne se fait pas par écrit. A toutes ces lettres que tu me dis de lire, je fais le même crédit, autant à celle du tailleur qui te recommande les tissus nouveaux de la saison qu'à l'annonce d'une réception à la Présidence du Conseil ou à l'invitation pressante à telle assemblée.

GONZALO

Quelle amusante façon d'être jalouse! Et qui, au fond, m'enchante et me flatte. A mon âge, alors que je me découvre chaque jour plus vieux, physiquement et spirituellement, dire que tu me crois encore capable d'inspirer de l'amour!

ISABEL

Non, de le ressentir, ce qui n'est pas la même chose. La vanité te perd, elle perd tous les hommes. Ça s'explique: il n'avait pas encore un poil sous le nez que tout le monde fêtait le jeune prodige: papa, maman, les parents, les amis, les vieilles amies de la maison. Quelle jolie tournure! Qu'il est agréable! Et notre merle blanc de prendre son vol. Je n'étais encore qu'une gamine que, déjà, on me renvoyait du salon quand on racontait tes exploits.

GONZALO

Mais tu restais derrière la porte, à les écouter.

ISABEL

Et ils me faisaient tellement horreur que, à cause de toi, je détestais tous les hommes.

GONZALO

Excepté moi, à ce qu'il paraît! Ne t'ai-je pas fait la cour, avant mon premier mariage?

ISABEL

Je t'ai envoyé promener.

GONZALO

C'est vrai. Mais je n'ai pas pu t'oublier, ni toi non plus, je crois. Du moins n'as-tu pas eu d'autre prétendant?

ISABEL

J'ai été assez bête pour ça.

GONZALO

Dis plutôt qu'il n'est pas facile de m'oublier.

ISABEL

Faut-il que tu sois vaniteux ! Et quelle envie j'ai de te voir chauve, grisonnant, bedonnant, et la patte d'oie bien marquée. Je le demande à Dieu tous les jours. Mais rien n'y fait. Le diable te protège, et Monsieur, avec sa quarantaine plus que sonnée...

GONZALO

Je t'en prie... pas de précision.

ISABEL

...trompe encore son monde. Avec les cheveux et la moustache, bien sûr...

GONZALO

Je te jure que non. Tiens, frotte, frotte fort.

ISABEL

On fait de tels progrès dans le rayon parfumerie et teintures ! Mais je trouverai. Cette couleur, si elle était naturelle, serait un scandale.

GONZALO

Ainsi tu te réjouirais vraiment de me voir vieux ?

ISABEL

Je me réjouirais de ne plus te voir plaire aux femmes, de les voir se moquer de tes airs conquérants, de pouvoir me dire enfin : « Dieu soit loué, il est à moi, rien qu'à moi ».



GONZALO

Mais à qui suis-je donc? Quelle femme a pu me dire tout à elle comme toi, devant Dieu, devant le monde, dans mon cœur? Toi seule, mon Isabel! *(Il l'embrasse.)*

ISABEL

Ah! tu ne sais pas combien je t'aime! Tu ne sais pas tout le chagrin que tu me fais!

SCÈNE II

Les mêmes, MARIA ANTONIA, PEPE

PEPE

Bravo!... Très bien!

GONZALO

Ah! Vous voilà!

ISABEL

Chère Maria Antonia! Comment vas-tu?

MARIA ANTONIA

Ma chère Isabel!

PEPE

Voilà que nous venons vous interrompre... Continuez, continuez.

GONZALO

Vous avez vu, hein? Le bon exemple. Nous ne vous avions pas vus, ce n'était pas fait à dessein. Vous nous avez surpris, ce

qui s'appelle surpris. Ça prouve une chose : que ces moments de bonheur intime ne sont pas rares dans notre ménage. Ce serait vraiment un grand hasard que vous tombiez juste à pic sur l'un d'eux, s'ils étaient rares. Croyez-moi, mes enfants : hors du mariage, de la famille, il n'y a pas de tendresse vraie, il n'y a rien. C'est là le véritable, l'unique bonheur.

MARIA ANTONIA *(À Isabel.)*

Papa est de bonne humeur aujourd'hui.

ISABEL *(À voix basse.)*

Depuis un moment, depuis qu'il a reçu certaines lettres par le dernier courrier, celui qu'on lui a apporté du Cercle.

MARIA ANTONIA

Ma pauvre Isabel ! Que nous sommes à plaindre, nous, femmes !

ISABEL

Pas moi. Bêtises que tout ça. Mais quoi ? Pour toi, ça continue ?

MARIA ANTONIA

Je te raconterai.

GONZALO

Écoute, Pepe. Tu sais que nous avons des choses sérieuses à nous dire ?

PEPE

A ta disposition.

GONZALO

Nous avons le temps. Dis-moi: dans quelle pièce joue la jeune personne dont tu m'as parlé? J'ai été au théâtre l'autre soir, comme ça, par hasard et je n'ai rien vu qui en valût la peine.

PEPE

Elle n'a pas chanté pendant quelques jours, à la suite d'une scène avec son directeur, tout à fait justifiée. Il lui donne un rôle impossible, tout ça à cause de sa liaison avec la Vélez, qui chante comme un canard et qui s'habille...

GONZALO

Qui s'habille? En voilà une qui ne fera pas fortune.

PEPE

L'autre, en revanche, est une perle. Le public vient à cause d'elle, lui fait un succès chaque soir. Elle a un je ne sais quoi... tu sais bien?... du piquant, de la personnalité.

GONZALO

Tu parles comme une mère de théâtre.

PEPE

C'est de ça que tu avais à me parler?

GONZALO

Quelle idée! Bien sûr que non. De quelque chose de sérieux, dont Isabel m'a dit un mot... Ainsi, cette petite a repris son rôle?

PEPE

Oui. Dans *La Ligue des femmes* et *Pressentiment*, les succès de la saison.

GONZALO

Et toi, tu y vas tous les soirs?

PEPE

Pas *tous* les soirs; quand je ne vais pas autre part.

GONZALO

Justement, tu n'y vas jamais. En quoi tu as tort. Les femmes redoutent ces aventures avec des actrices. Et puis, tout le monde est au courant. Le théâtre n'a jamais été mon genre et je ne le conseillerais à personne.

MARIA ANTONIA *(Bas, à Isabel.)*

De quoi papa peut-il parler avec tant de feu à Pepe?

ISABEL

Il doit le gronder. Je lui ai dit un mot de...

MARIA ANTONIA

A papa? Pour l'amour de Dieu, n'en fais rien. Il va dire que je ne suis qu'une sotte.

ISABEL

Tu le serais si tu n'avais pas raison. Et même comme ça, tu as tort de te tourmenter et bien plus encore, de tourmenter ton mari.

MARIA ANTONIA

Je ne le tourmenterai plus longtemps, je t'assure.

ISABEL

Tu n'es pas folle? Que dis-tu là? Que penses-tu faire?

MARIA ANTONIA

Que je ne me suis pas mariée pour essuyer des affronts, ni être humiliée par mon mari.

ISABEL

Il s'est donc passé quelque chose de grave?

MARIA ANTONIA

Aujourd'hui même, sans chercher plus loin.

ISABEL

Pas possible?

MARIA ANTONIA

Tu en jugeras...

PEPE *(À Maria Antonia.)*

Ma chérie, je sors un moment et je reviens tout de suite... si du moins cela m'est possible.

ISABEL

Quoi? Tu ne sais pas si tu vas revenir? Tu ne dînes pas avec nous?

PEPE

Je vous le dis : je ferai tout mon possible.

MARIA ANTONIA

Ne joue donc pas la comédie. Comme si tu ne savais pas que tu ne reviendras pas!

PEPE

Voyons, ma chérie!

GONZALO

Maria Antonia, ne le prends pas sur ce ton. Il n'y a là rien d'extraordinaire. Moi-même, j'ai été sur le point de ne pas dîner ici. Vous autres, femmes, vous croyez que les hommes peuvent régler leur vie sur vos propres plans. Des plans à long délai et à date fixe: tel jour, le théâtre; à telle heure, un dîner. Comme si nous pouvions nous gouverner par ces détails. Et comme si vous n'étiez pas les premières à nous reprendre si nous négligeons nos affaires ou nos relations, tout en nous voulant à votre disposition quand ça vous chante: vous êtes incompréhensibles.

MARIA ANTONIA

Aussi personne ne nous comprend. Depuis lundi, Pepe savait que nous dînions ici et voilà que, justement, ce soir...

PEPE

Tu ne veux pas que je sorte? Entendu, je ne vais pas là-bas, je reste.

MARIA ANTONIA

Non, tu y vas. C'est moi qui te le demande. Je ne tiens pas à te voir, toute la soirée, faire la tête.

PEPE

Que je sorte ou que je reste, c'est toi qui vas la faire pendant des jours et des jours.

MARIA ANTONIA

Je sais, je la fais sans raison.

PEPE

Non, non; c'est moi qui, à tout bout de champ, t'en donne prétexte.

ISABEL

Ne faites pas les enfants!

PEPE

Tu aurais pu dire, avant de venir, que tu nous réservais cette scène.

MARIA ANTONIA

Tu files et elle est finie. Le plus tôt sera le mieux. Si tu m'avais laissée venir seule, elle nous aurait été épargnée.

PEPE

Je ne voudrais pas qu'Isabel et ton père croient...

MARIA ANTONIA

Papa te donnera toujours raison. Et quant à Isabel, elle est trop avisée pour prendre position entre nous.

GONZALO

Je me demande pourquoi tu dis ça. Je donne raison à Pepe, parce que je suppose qu'il a raison et que je me mets à sa place.

MARIA ANTONIA

A sa place, c'est le cas de le dire!

GONZALO

Parfaitement; à sa place. C'est un empêchement sérieux, j'en suis sûr, qui force Pepe à ne pas dîner avec nous.

MARIA ANTONIA

Oh! oui; une affaire sérieuse, de la plus haute importance pour lui. Pense donc : pour un agent d'affaires, la lecture d'un vaudeville!

PEPE

La pièce est d'un de mes amis intimes, le sujet en est presque de moi et l'impresario est un copain. Après tout, le théâtre est mon seul faible, la seule chose qui parvienne à me distraire de l'ennui des affaires. Par goût, j'aurais été acteur et, si j'en avais le temps, j'écrirais pour la scène et peut-être pas plus mal que tant d'autres qu'on applaudit. J'ai des tas d'idées neuves. Et puis, je ne me trompe jamais; une seule répétition me suffit pour savoir si une pièce plaira ou ne plaira pas. Si j'étais impresario, je gagnerais beaucoup d'argent.

MARIA ANTONIA

Avez-vous jamais rien entendu d'aussi ridicule? Il ne pense qu'au théâtre, plus exactement à un certain théâtre.

PEPE

Parfaitement: un certain théâtre, dont l'impresario est un ami.

ISABEL

Tout ça est plutôt drôle, Pepe. Je ne te savais pas un amateur si enflammé.

PEPE

C'est ma toquade... Après tout, plus inoffensive que beaucoup d'autres. Vous ne trouvez pas?

GONZALO

Toutes les toquades le sont. A vrai dire, je croyais plus sérieux le motif pour lequel tu ne vas pas dîner avec nous.

MARIA ANTONIA

Tu entends? Du moment que papa lui-même ne prend pas ta défense, faut-il que cette lecture soit capitale et faut-il que ton absence y puisse être fatale!

PEPE

Je reviens. Je vais dire à mes amis qu'ils remettent cette lecture à un autre jour ou qu'ils la fassent sans moi. J'y vole. *(A Maria Antonia.)* Mais ne fais pas cette tête; ne nous donne pas en spectacle. Il n'y a rien de plus désagréable.

GONZALO *(Bas, à Pepe.)*

Vas-y. Je te promets que le dîner ne traînera pas. Moi aussi, j'ai à sortir. Ne fâche pas Maria Antonia.

MARIA ANTONIA

Fais ce qui te chante.

PEPE

A tout de suite! ne casse pas trop de sucre sur moi.

MARIA ANTONIA

Sois tranquille.

PEPE

Isabel, toi qui es une femme raisonnable, dis à Maria Antonia...

ISABEL

Sois sans crainte. Mais si tu ne penses pas revenir, dis-le.

PEPE

Je reviens; je te dis que je reviens. *(Il sort.)*

SCÈNE III

Les mêmes, sauf PEPE

GONZALO *(A Maria Antonia.)*

Maintenant, tu vas me dire toute la vérité. Isabel prétend que tu n'es pas heureuse, que tu as à te plaindre de ton mari. Pour quelle raison? Et sur quoi se fonde-t-elle?

MARIA ANTONIA

Sur rien. J'ai été une sotte d'en parler à Isabel. Cet engouement pour le théâtre qui est venu à Pepe me semble ridicule. Que cette espèce d'ami à lui, ce noceur de Castrojeriz, protecteur de je ne sais quelle chanteuse, se soit mis en tête d'achever de se ruiner en tant qu'impresario pour que sa belle étale en public tout ce qu'elle a à étaler, ce n'est pas une raison pour que Pepe ne sorte plus de la salle, comme s'il y faisait le souffleur ou le chef d'orchestre. Si je vous disais qu'on vient déjà à la maison demander des recommandations, des artistes à engager, des œuvres à jouer. Hier il m'a fallu recevoir une aspirante choriste, accompagnée de sa mère.

ISABEL

Ça a dû être plutôt drôle.

MARIA ANTONIA

Et la mère insistait pour que la petite me fît entendre la romance: *Le Caporal d'abord.*

GONZALO

Tout ça est ridicule et gênant, soit! Mais s'il n'y a que ça... Pepe n'a pas de monde. Son père était très sévère et l'a forcé très jeune à travailler. Ça explique qu'il s'amuse maintenant à des enfantillages. Il a eu l'occasion de voir un théâtre par les coulisses... lui qui n'avait rien vu et le voilà ravi. Mais ça n'a rien d'extraordinaire. Beaucoup de gens respectables, dont la position et la carrière n'ont rien à voir avec la scène, passent leur temps dans les loges et les coulisses, courant répétitions et générales. Tenez, sans aller plus loin, notre médecin, chaque fois que nous avons besoin de lui, c'est au théâtre qu'il faut l'envoyer chercher. Et son diagnostic est toujours le même: « Peuh! ce n'est rien; vous pourrez assister demain à la première », ou si c'est plus grave: « Ce n'est pas de la blague; vous ne verrez pas la première ». Et Dieu sait pourtant que c'est un homme sérieux et un excellent médecin.

MARIA ANTONIA

Ne cherche pas à me convaincre, tu n'y réussirais pas. Je sais que Pepe aura toujours en toi le plus sûr des défenseurs.

GONZALO

Ce dont je voudrais te convaincre, c'est que tu as pris, en récriminant et en te fâchant, le pire système si tu veux l'empêcher de chercher à se distraire loin de son chez-lui et de toi.

ISABEL

Ça, c'est vrai.

GONZALO

Est-ce que tu es jalouse? Le soupçonnes-tu de te tromper?

MARIA ANTONIA

Si je le soupçonnais, je saurais tout de suite à quoi m'en tenir et dès avant de me marier, je savais le parti que je prendrais, une fois sûre du fait.

ISABEL

Mauvais système que de penser ou de prévoir les choses à l'avance. A notre insu, nous nous complaisons dans l'attitude à prendre, le cas échéant, et ce cas se produit justement parce que nous souhaitions qu'il se produisît. Ne forge pas des résolutions anticipées; la vie est toujours une surprise et, sans notre intervention, elle résout les choses d'elle-même. Elle est sage et fait justice. Quand quelqu'un nous trompe, même si sa tromperie semble causer notre malheur pour toute la vie, si nous pouvons dire en notre âme et conscience que nous ne l'avons pas mérité, nous sommes plus heureuses que celui qui nous a trompées. La seule peine sans consolation dans la vie, c'est la peine qu'on a méritée.

GONZALO

Comme tu as raison! Bon, il est tard; je vais m'habiller avant que n'arrivent les invités. Allons-nous les recevoir avec des figures d'enterrement?

MARIA ANTONIA

Bien sûr que non. Pourquoi? Plus un mot sur ce sujet. Ce sont des bêtises à moi. Tu as raison, mes récriminations sont ridicules. Je ne peux qu'être heureuse... Je le serai.

GONZALO

Il le faut. Il n'y a pas de raison pour que tu ne le sois pas. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

ISABEL, MARIA ANTONIA

MARIA ANTONIA

Pourquoi as-tu parlé à papa? Je n'aurais pas voulu qu'il sache...

ISABEL

Hé quoi? Tu aurais plus d'intimité avec moi qu'avec ton père?

MARIA ANTONIA

Je crois bien. Toi, tu peux me comprendre. Les hommes, eux, ne sentent pas comme nous. Ils attachent si peu d'importance à leurs aventures, ils y mettent si peu de leur cœur qu'ils pensent qu'elles ne sont d'aucun intérêt pour nous. En quoi ils se trompent. Pour un grand amour, pour une violente passion, on peut excuser qu'on oublie tout, que notre tristesse, notre jalousie, notre humiliation soient négligeables. Mais que, pour un caprice qui ne compte pas pour eux, ils n'hésitent pas à nous faire de la peine, voilà qui est sans excuse et qui prouve le peu d'estime qu'ils ont pour nous.

ISABEL

Comment? Serait-ce que Pepe...?

MARIA ANTONIA

Il me trompe comme un misérable qu'il est, parce qu'il a commencé à le faire, alors qu'il aurait dû me respecter, sinon comme sa femme, du moins comme la future mère de son enfant. Le ciel n'a pas voulu que je le fusse et Dieu sait combien l'affreux chagrin d'une trahison si cruelle et si lâche a pu y contribuer. Tout ça, pour une fille de rien, pour laquelle il ne sort pas de ce théâtre.

ISABEL

Ah! c'est donc pour ça?

MARIA ANTONIA

Naturellement. Il croit que je ne le sais pas. Ce Castrojeriz lui soutire de l'argent. Ce sera la ruine et le ridicule. Mais je ne l'endurerai pas, je te le jure. Je ne suis pas comme toi.

ISABEL

Qu'est-ce à dire?

MARIA ANTONIA

Pauvre Isabel! Pauvre petite mère! Si bonne et tout aussi martyre que la vraie. J'étais encore tout enfant que la vie n'avait pas de secret pour moi. Seule, avec mon père, ou plutôt sans lui, car je ne le voyais presque pas, parmi gouvernantes et bonnes qui ne se cachaient pas de moi pour dégoiser tout ce qu'elles savaient; comme tendresse, rien qu'une, celle de ma tante Rosario, et cette tendresse n'était que haine profonde pour mon père. La sœur de maman ne lui pardonnait pas et, sans pitié pour mon innocence, implacable dans sa haine, ne pensa jamais au mal qu'elle pouvait me faire en m'ôtant le respect de mon père et la confiance en son affection. Même en mourant, elle a tenu à me léguer sa haine et, en grand secret, m'a remis les lettres de ma mère, en me recommandant de ne les lire qu'une fois mariée.

ISABEL

Tu les a lues?

MARIA ANTONIA

Ah! qu'elles sont tristes! Quelle vie de martyr que celle de ma mère! Tu les verras et tu comprendras que je ne veuille pas avouer mes chagrins à mon père, que je n'ouvre mon cœur qu'à toi seule et que je pleure de l'avoir donné à un misérable, un traître, comme tous les hommes.

ISABEL

Non, pas tous.

MARIA ANTONIA

Laisse-moi croire que si; je serais encore plus malheureuse si je croyais qu'il en est de différents.

ISABEL

Tu ne m'as pas tout dit. Penses-tu me tromper? Dans ta tristesse, il y a plus de révolte que de résignation; c'est pourquoi je me méfie. Avant Pepe, tu en as aimé un autre; tu l'as beaucoup aimé. Tu dis que, dès l'enfance, la vie n'a pas eu de secret pour toi; n'aurais-tu pas compris pour quelle raison il te fallait te séparer de cet homme? Et n'aurais-tu pas pu l'oublier?

MARIA ANTONIA

Si, j'ai compris. J'ai été forcée de comprendre. Tu le sais, j'ai accepté sans les discuter vos raisons. Enrique n'était pas forcé de s'éloigner pour que je l'oublie.

ISABEL

Alors, c'est l'attachement d'un autre qui te guette, qui te poursuit. Ton cœur se sent menacé, il lutte... Qui est cet autre?

Mais non, tu n'as pas besoin de le nommer. Sans t'en apercevoir, tu as trop répété son nom pour que je ne devine pas, sans crainte d'erreur, où est le danger. Mais il n'est pas possible que tu croies à cet attachement, que tu te trahisses toi-même en pensant que la seule satisfaction, quand on est trompée, soit de se venger. Non; tant que tu croiras en moi comme tu le ferais en ta mère, cela ne sera pas. Elle, du haut du Ciel, et moi ici, à ton côté, nous saurons te défendre contre toi-même. Puisque tu as lu ses lettres, tu sais quelle est ma vie, tu sais quelle tristesse a été et est notre partage. Celle de ta vie à toi ne saurait être plus grande; que ta résignation ne le soit pas moins. Mais voici Laura. Essuie tes larmes. Elle se moquerait de nous.

SCÈNE V

Les mêmes; LAURA

LAURA

Chère Isabel! chère Maria Antonia!

MARIA ANTONIA

Comme te voilà belle! Et d'une élégance!

LAURA

Tu trouves? Au goût de ma femme de chambre; je ne me suis même pas regardée dans la glace. J'ai eu une de ces journées! Sept heures de fiacre; je viens de les régler à l'instant. Tout ça, pour l'amour de l'humanité.

ISABEL

Toujours tes comités, tes sociétés de bienfaisance?

LAURA

Quatre dont je suis vice-présidente; trois, secrétaire; quatre, trésorière. Et encore, cela ne serait rien. Le pis, c'est que ce sont toujours les histoires épineuses qui tombent sur moi. « Vous qui n'avez pas de famille; vous qui n'avez pas d'enfants; vous

qui n'avez pas de soucis! » Et ma famille, mes enfants, ça devient tout le monde et il me faut penser à tous. Que faire? D'une façon ou d'une autre, il faut expier la faute ou le malheur d'être vieille fille.

ISABEL

Il ne s'agit ni de faute ni de malheur. Ce qu'il y a, c'est que, pour ton grand cœur, ni le foyer ni la famille ne suffiraient. Il faut à ton tempérament de plus vastes entreprises.

LAURA

N'exagère pas. Je mène ma maison et c'est, il me semble, un modèle d'ordre. Pour ce qui est de ma vie mondaine, tu sais à quoi t'en tenir.

ISABEL

Tu as du temps pour tout. C'est admirable.

LAURA

C'est que je ne me fais pas des montagnes de tout, comme...

MARIA ANTONIA

Comme nous. Ose donc le dire.

LAURA

Non; comme la plupart des femmes. Bien entendu, la maison et la famille sont choses respectables et, pour les femmes, les premiers objets de leurs soins; mais il ne faut pas tomber pour autant dans l'esprit casanier. Si je m'étais mariée, j'aurais été la première à pousser mon mari aux entreprises les plus hardies, au lieu de l'intimider et de le retenir comme vous le faites à peu près toutes.

MARIA ANTONIA

Nous aussi?

LAURA

Parfaitement. Ton père, avec ses dons, sa situation, sa famille devrait être un haut personnage, plusieurs fois ministre et tout ce qui lui eût plu d'être. Sais-tu ce qui lui a manqué, à ton père, dans la vie? Une femme.

MARIA ANTONIA

Ce n'est pas tout à fait ce que nous savons de lui.

LAURA

Je veux dire une femme le moins femme possible. Les hommes supérieurs, on ne doit pas les aimer comme les autres. Auprès d'un homme de talent, la tendresse doit veiller comme auprès d'un malade: à distance et en silence. Être là quand le malade appelle, c'est tout. Les importuner de caresses, ou de jalousie, ou de menus détails domestiques, c'est un crime. Pardon pour ce petit discours; mais, dès l'entrée, j'ai senti dans l'air la fâcherie. Et vous avez, toutes deux, des yeux qui ont l'air d'avoir pleuré.

MARIA ANTONIA

Tu te trompes. Nous avons pleuré, c'est vrai, mais pas pour des fâcheries, pour des souvenirs.

LAURA

Comme si je ne vous connaissais pas! Une histoire; une lettre; le mari est sorti sans dire où il va; il a beaucoup tardé à revenir. Une scène pour quelque chose de ce genre.

MARIA ANTONIA

Ma conscience ne me reproche nullement d'avoir fait obstacle, par mes scènes, au talent de mon mari.

LAURA

Ce n'est pas du tien que je parle. Pepe est un garçon qui n'est pas beaucoup sorti; il promet, c'est tout. Mais ton père, avec son intelligence, sa culture, son entregent...

ISABEL

Oui, je sais; il ne lui a manqué que l'Égérie que je n'ai pas su être.

LAURA

Ne prends pas les choses de travers. En ce moment même, on lui offre la direction, à Paris, de cette société dont il a eu l'idée, la grande idée. Une société appelée, par le vaste réseau d'activités qu'elle englobe, à être maîtresse du monde des affaires, arbitre de la banque, autant dire de la politique et des destinées de l'Europe. Et voilà qu'au lieu de l'encourager, de le pousser à accepter, tu es effrayée à l'idée de quitter ta maison, de sortir d'Espagne.

ISABEL

Je ne suis pas ambitieuse. Maria Antonia non plus. Nous sommes assez riches pour nous permettre le luxe de vivre en paix, parmi nos amis et nos connaissances de toujours. Gonzalo accepte de représenter à Madrid la société en question et il est très content comme ça.

MARIA ANTONIA

T'établir à Paris? Nous séparer? Il ne manquerait plus que ça!

LAURA

Vous auriez pu y aller aussi vous deux. Pepe y aurait obtenu quelque emploi de confiance.

MARIA ANTONIA

Mon mari à Paris? Merci bien. Avec le goût qui lui est venu pour le théâtre...

LAURA

Le théâtre? Que dis-tu là?

ISABEL

Des bêtises de Maria Antonia.

LAURA

Bah! Tu serais capable d'être jalouse de quelque actrice, parceque telle commère d'amie t'a raconté qu'elle a vu ton mari deux soirs de suite au même théâtre? Mais c'est simplement ridicule!

MARIA ANTONIA

Soit. Je suis ridicule, je suis jalouse, je suis femme. J'aimerais avoir mon mari tout contre moi, collé à mes jupes. Je ne suis pas comme toi, je n'ai pas le don de faire de mon mari un Napoléon ou un Bismarck ou quelque autre génie de ce genre; quand il sort et tarde à rentrer plus que de raison, je ne me console pas à l'idée qu'il est en train de conquérir un royaume ou de découvrir la méthode à diriger les aérostats.

SCÈNE VI

Les mêmes, CARMEN, LUISA, RAMON

ISABEL

Voici Carmen avec sa fille et Ramon. Comment ça va?

CARMEN

Nous ne sommes pas en retard au moins? Ramon nous a tellement grondées...

RAMON

Ne m'en parlez pas! La toilette des femmes, c'est quelque chose! Trois heures pour s'habiller. Et après ça, elles veulent un abonnement au théâtre. Pour quoi faire, je vous le demande? Quand j'ai vraiment envie de voir une pièce ou d'entendre un opéra, il me faut les laisser à la maison. Avec elles, on arrive au second acte et encore! N'est-ce pas trop bête de dépenser tant d'argent pour ça?

MARIA ANTONIA

Tu es à ravir, Luisa.

LUISA

Tu as entendu ce qu'a dit papa: que j'ai passé trois heures à ma toilette... Quelle exagération!

RAMON

Et Gonzalo?

ISABEL

Il vient tout de suite. Quelles nouvelles d'Enrique?

RAMON

Aucune. Pas de lettre. Je ne sais à quoi pense ce garçon.

CARMEN *(Bas, à Isabel)*

Moi, oui. Je vous dirai ça. Je suis contrariée. Vous connaissez Ramon; je ne veux pas qu'il sache...

LAURA *(A Ramon.)*

Vous avez été à la Bourse, cet après-midi?

RAMON

Non. Pas d'affaires. Le calme plat.

LAURA

Je voudrais vous consulter. J'ai en tête un projet, peut-être qu'il ne vaut rien...

RAMON

Ne dites pas ça. Vous savez toujours ce que vous faites, vous pouvez faire seule votre chemin en ce monde, ma chère amie.

LAURA

Oui, seule, grâce aux conseils que Gonzalo et vous me donnez et grâce à notre amitié.

CARMEN *(A Laura.)*

J'admire cette aptitude que vous avez aux affaires. Moi, rien que d'y penser, ça me fait froid dans le dos. Si j'avais le malheur de rester seule, je serais tout à fait incapable de vendre, d'acheter, de jouer à la Bourse, comme vous le faites.

LAURA

Où en serais-je si j'avais été comme ça! Mon père ne m'a laissé qu'un bien très modeste; il aurait été englouti sans mon goût pour les affaires. Ma chance a voulu que je confie mon capital à Gonzalo et, entre ses mains, il a doublé rapidement.

RAMON

Vous allez voir, avec cette nouvelle société qui vient de se constituer. Notre champ d'action s'élargit et pas sur des promesses en l'air, non, sur les bases les plus sûres.

LAURA

Je sais, je sais. C'est ce que dit tout le monde. J'en suis enchantée. *(A Isabel et Carmen.)* Tout ça n'a aucun intérêt pour vous. C'est incroyable.

RAMON

De quoi allez-vous parler à des femmes? La mienne, encore, comme elle a vu et qu'elle sait combien il en coûte de démarrer, elle met un peu d'ordre dans l'entretien du ménage. Mais Luisa, elle, née dans l'aisance, elle croit que l'argent tombe du ciel. Si nous lui laissions faire tous ses caprices, elle nous mettrait en deux mois sur la paille.

LUISA

Et après cela, vous me demandez si j'ai un fiancé! Avec les renseignements que papa donne spontanément, quel est le brave qui s'aventure?

RAMON

Exactement quel est le brave qui s'aventure avec ces jeunes filles du jour? Il n'est pas normal qu'un jeune homme ait une brillante situation. Il débute dans une carrière, dans les affaires. Il n'a pas encore hérité. Comment, dans ces conditions, se mettre sur le dos une demoiselle habituée à briller, à gaspiller, sans s'être jamais doutée de ce que l'argent coûte à gagner? Autrefois, même pour une jeune fille du plus haut rang, se marier, ça voulait dire la première robe chez le couturier, les premiers dessous luxueux, les premiers bijoux de valeur, la véritable entrée dans le monde. Aujourd'hui, c'est le contraire: se réduire, avoir un intérieur plus modeste, une table moins soignée, des domestiques non stylés; au lieu du coupé, le fiacre ou le tramway; la robe retouchée, le chapeau rafraîchi; le mari qui se plaint qu'on dépense trop, que ça ne peut plus continuer ainsi et cela, sur un ton et d'un air qui n'est pas celui de papa et de maman. Et si, par hasard, il y a des enfants, les jeunes femmes d'aujourd'hui ne savent plus les élever qu'à force d'argent: nourrice, gouvernante, le médecin dès que le gosse éternue; une fortune en batiste, en dentelles, histoire de les bien élever dès le berceau. Et que sais-je encore? Un abbé français pour leur apprendre le *Notre Père*, les mères, par le temps qui court, ne sachant plus prier... Dites-moi, quel est le brave qui se marie, avec les traitements et salaires qu'on touche en Espagne ou un de ces revenus que nous appelons modestes?

LUISA

Papa croit que l'argent est la suprême raison de tout.

LAURA

Et il a joliment raison. L'argent ne fait pas le bonheur; mais il est la seule compensation à ne pas le posséder.

SCÈNE VII

Les mêmes, GONZALO

GONZALO

Ma chère Laura, très heureux... Carmen, Luisa, comment allez-vous? Ramon, quoi de nouveau? Rien à me dire?

RAMON

Tout marche bien.

LAURA

Je suis fâchée avec vous. Vous n'êtes qu'un ingrat.

GONZALO

Parce que je n'ai pas répondu à votre dernière consultation, n'est-ce pas? Ce n'était pas avantageux pour vous de vendre dans ces conditions. Si ça avait été oui, je me serais immédiatement mis à vos ordres.

LAURA

J'ai en vous une confiance aveugle, vous le savez.

GONZALO

Trop grande peut-être; je ne suis pas infaillible.

LAURA

En partageant votre sort, je me ruinerais volontiers.

GONZALO

Je le déplorerais, même si c'était pour partager mon sort, comme vous dites.

LUISA *(Bas, à Maria Antonia.)*

Cette Laura est folle de ton père et ne s'en cache pas. Je me demande comment ta mère ne proteste pas.

MARIA ANTONIA

Ça n'a pas d'importance. C'est une passion platonique, une passion boursière. Et pourtant il faut lui rendre cette justice que personne ne mettrait autant de véhémence et de feu à des phrases aussi prosaïques que celles-ci : « Combien fait l'emprunt extérieur ? Et à fin courant ? Et l'amortissable ? » Figure-toi Roméo et Juliette au balcon en train de discuter de cote au lieu du chant du rossignol ou de l'alouette.

LUISA

Qu'y aurait-il de changé ? Ce serait la même scène ; la tendresse se traduit par n'importe quels mots, si vulgaires et si prosaïques soient-ils.

SCÈNE VIII

Les mêmes, JOSEFINA, ADOLFO

MARIA ANTONIA *(A part, à Luisa.)*

Le couple parisien. Deux mannequins, tu verras.

ADOLFO *(A Isabel.)*

Chère Madame...

ISABEL

Comment ça va? Josefina...

GONZALO

Ramon, permettez-moi de vous présenter Adolfo Barona, fils de notre correspondant.

RAMON

Enchanté! Votre père est un ami pour moi, ce cher Barona.

GONZALO

Et sa femme. Présente-leur la tienne et ta fille.

RAMON

Ma femme, ma fille. Nous n'avons pas eu le plaisir de nous rencontrer jusqu'ici; mais nous n'en sommes pas moins de vieux amis. Votre père est comme un frère pour Gonzalo et pour moi. Nous travaillons ensemble depuis notre prime jeunesse, vous savez?

ADOLFO

Je sais. Mon père m'a bien souvent parlé de vous. Il semble que vous vous êtes beaucoup amusés dans votre temps, que vous avez fait ensemble beaucoup... d'incartades.

RAMON

D'incartades, c'est beaucoup dire.

ADOLFO

Je veux dire de bêtises, de stupidités.

RAMON

Elles devaient l'être sans doute.

GONZALO

Notre ami parle très bien l'espagnol, sans accent du tout — et pourtant il a longtemps vécu à Paris —, mais quelquefois le vrai sens des mots lui échappe.

ADOLFO

A la maison, avec papa, nous parlons toujours espagnol. Mais l'habitude de penser en français peut me faire faire... un *pataquès* (1) Josefina, comment se dit un *pataquès*?

---

(1) Les fautes de vocabulaire et surtout de ton et de goût que fait ce couple et qui sont censées être des francésismes — plutôt que des gallicismes — n'ont pu être rendues que par des équivalents.

Note du Traducteur.

JOSEFINA

Une gaffe? N'est-ce pas?

MARIA ANTONIA

C'est le mot juste. *(Bas à Luisa.)* Le mot et l'exemple.

GONZALO

Josefina parle l'espagnol à ravir, comme une Madrilène de pure race.

JOSEFINA

Mais non, mais non. Ne vous *fichez* pas de moi, ne vous *payez pas ma tête.*

MARIA ANTONIA *(A Luisa.)*

Décidément notre langue n'a pas de secrets pour elle.

GONZALO

Elle est très drôle. *(A Josefina.)* Vous êtes un peu plus contente à Madrid?

RAMON

Quoi? Madrid ne vous plaît pas?

JOSEFINA

C'est une ville très agréable. Nous y avons fait nos visites; tout le monde a été très aimable.

ADOLFO

Oh! oui, très aimable. Mais les maisons, qu'elles sont donc mal tenues! Quel manque de confort, de goût! Celle-ci est tout à fait une exception...



ISABEL

N'en croyez rien.

ADOLFO

Oh! si. Il y a ici du bon goût; il y a la main d'une femme artiste, délicate; tout y est harmonieux. Mais nous avons vu quelque part un salon Empire avec des trumeaux Louis XV. Quel horrible... Josefina, comment dit-on *mélange*?

JOSEFINA

Salmigondis. C'est bien le mot, n'est-ce pas?

MARIA ANTONIA

Oui. *(Bas, à Luisa.)* Avec qui cette jeune personne pouvait-elle bien parler espagnol à Paris?

ADOLFO

Moi, ces fautes de goût me *portent sur les nerfs*. Et les dames aussi, avec leurs toilettes un peu...

JOSEFINA

Criardes...

ADOLFO

C'est ça, *crieuses*. Une dame nous a reçus en *tea-gown* bleu ciel, avec de grands nœuds jaunes. Horrible! J'avais envie de la déshabiller.

JOSEFINA

Adolfo a un tempérament d'artiste.

ADOLFO

La vie sans art est une triste chose. Et la toilette, c'est la moitié de la femme. Une toilette *trouvée* [réussie] peut être un poème.

LUISA *(Bas, à Maria Antonia.)*

Que dis-tu de notre *Madame*?

RAMON *(Bas à Gonzalo.)*

Et c'est ce nigaud que tu veux charger de notre gérance à Madrid?

GONZALO

Pourquoi non? Il est très intelligent. Tu verras ça par la suite. S'il parle ici comme il fait, c'est pour plaire aux femmes.

RAMON

En ce cas, je le trouve encore plus sot, car il prouve qu'il ne connaît pas les femmes.

GONZALO

Il a toujours travaillé avec son père, dans les affaires. Et puis, le poste n'exige pas une telle intelligence.

RAMON

Mais une lourde responsabilité y est attachée et il me semble que Jimenez...

GONZALO

Jimenez est content du sien. Comment pourrions-nous refuser à Barona ce qu'il demande pour son fils?

RAMON

Il ne demande rien. A moi, il m'a écrit que son fils venait ici en voyage de noces, pour son seul plaisir.

GONZALO

Eh bien! à moi, Adolfo m'a dit que le dessein de son père, en lui faisant faire ce voyage, c'était de lui faire obtenir le poste en question. Avant de se marier, il aurait eu, paraît-il, une liaison avec une femme d'un certain genre et il vaudrait mieux pour lui en être éloigné pour le moment... sa femme l'ignore.

RAMON

Bien, bien, sa femme... Et toi aussi. Je te connais, tu sais. Dès qu'elle est entrée, j'ai compris.

GONZALO

En voilà une idée! Que vas-tu te figurer là? Une jeune femme qui vient de se marier... et avec le fils d'un ami.

RAMON

Des choses que tu respectes, qui t'arrêtent, toi!...

GONZALO

Tu dis?

RAMON

Que la seule femme que tu aies respectée, à ce que je crois, c'est la mienne. Et non qu'en la circonstance j'aie confiance en toi, mais en elle.

GONZALO

Ne dis donc pas de bêtises. A l'assemblée de demain, tu proposeras avec moi cette nomination, voilà tout.

LAURA *(A Adolfo.)*

Dites-moi, qu'est-ce qu'on pense, en France, des actions de Panama? J'en ai eu quelques-unes dans de bonnes conditions et tout le monde m'assure qu'elles iront loin.

ADOLFO

C'est une affaire en sommeil; mais le jour où elle reprendra... ce sera un nouveau Suez. *(Regardant les boucles d'oreilles de Laura.)* Vous permettez? Ce sont des perles rares. J'en ai rarement vu d'un orient aussi pur. Et je m'y connais. La perle, c'est par excellence le bijou féminin.

LAURA

Celles-ci sont le seul que je possède. Elles me viennent de ma tante Léonor. C'est une sottise que d'employer l'argent en bijoux; un argent mort. On achète et c'est une fortune; on vend et c'est pour rien.

JOSEFINA

Vous êtes une femme pratique, je le vois. Moi aussi. Tout le contraire de mon mari qui a une âme d'artiste et gaspille l'argent en choses inutiles.

MARIA ANTONIA

Et pourtant il a passé sa vie avec des gens d'affaires.

ADOLFO

C'est pourquoi je les déteste. Ne me parlez pas d'une vie sans poésie, sans idéal.

JOSEFINA

Quand je vous dis que nos rôles sont renversés.

MARIA ANTONIA *(Bas, à Luisa.)*

Nous nous en étions déjà aperçues.

JOSEFINA

Adolfo vit dans le rêve.

GONZALO

Il a tort.

JOSEFINA

Comment ça ?

GONZALO

Parce que rêver, c'est dormir. Et ce n'est pas là l'attitude qui convient à un jeune mari.

JOSEFINA

Shocking. En Espagne, vous ne parlez jamais sérieusement. Je commence à me méfier de vous.

GONZALO

De moi ?

JOSEFINA

De votre parole. Avez-vous parlé à vos associés de cette nomination d'Adolfo ?

GONZALO

J'en parlais à l'instant même. La chose est sûre.

JOSEFINA

Nous verrons bien. Je regretterais de me fâcher avec vous. Mais si vous vous êtes proposé de me toréer [1]. *(Gonzalo éclate de rire.)* J'ai gaffé sans doute?

GONZALO

Je ris de votre façon de vous exprimer.

JOSEFINA

Elle n'est pas correcte?

GONZALO

Elle est très drôle.

JOSEFINA

Ne vous moquez pas de moi. Vous êtes un de ces *rigolos* à faire perdre la tête à une femme.

GONZALO

Si ça pouvait être vrai! Adorable, adorable.

MARIA ANTONIA

Voyez un peu cette effrontée. En train de faire des agaceries à mon père comme si le divorce existait chez nous. Et le mari, ni vu ni connu. A en juger par les gestes, il explique à Laura et Luisa le tombant de quelque jupe. Quel couple!

---

(1) Mot à plusieurs sens; au propre: 1 pratiquer l'art du *toreo* (courses de taureaux); 2 lâcher le taureau aux vaches; au figuré: 3 tromper, amuser par des feintes; 4 piquer, inciter. Gonzalo rit aux éclats parce qu'il prend dans le deuxième sens le mot que Josefina a dit dans le troisième.

Note du Traducteur.

RAMON *(À part, à Isabel.)*

Ma chère Isabel, il faut que vous préveniez votre mari. Il tient absolument à confier un poste très important à ce garçon; il prétend que son père nous l'a recommandé. Le père ne sait que trop que son fils est un sot; il s'est entêté à épouser la jeune personne que vous voyez, d'une famille et d'une conduite quelque peu scabreuses. On l'a envoyé à Madrid pour y trouver un emploi, mais non d'une telle importance. Ouvrez les yeux à Gonzalo, conseillez-le.

ISABEL

Moi? Jamais je ne me suis permis de le faire, moins encore de contrecarrer sa volonté. Je n'ai aucune confiance en des paroles, si tendres et si bien intentionnées qu'elles puissent être. Pour obtenir de lui un peu plus que des promesses de mieux faire, oubliées tous les huit jours, il faudrait plus que des mots.

RAMON

Que faites-vous donc, ma bonne amie?

ISABEL

Moi? Me résigner et attendre.

RAMON

Pauvre Isabel!

SCÈNE IX

Les mêmes; UN VALET DE PIED;
UN PEU PLUS TARD, MANUEL.

LE VALET DE PIED

Avec la permission de Monsieur. Voici une lettre pour Madame. *(Il tend la lettre à Maria Antonia.)*

MARIA ANTONIA

Le porteur n'attend pas de réponse?

LE VALET DE PIED

Il n'a fait que la remettre.

MARIA ANTONIA

Bien. *(Le valet sort.)* Elle est de Pepe. Pas besoin de la lire: s'excusant de ne pas venir, je le savais, j'en étais sûre.

ISABEL

Lis-la tout de même; ça vaut mieux.

MARIA ANTONIA

A quoi bon? Tiens, lis-la, toi. N'ai-je pas deviné?

ISABEL *(Après avoir lu la lettre.)*

En effet, ses amis le retiennent; c'est une lecture d'urgence.

MARIA ANTONIA

D'accord.

LUISA

Ton mari ne vient pas?

MARIA ANTONIA *(Lui donnant la lettre.)*

Tiens, garde cette lettre; tu la liras à ton fiancé, quand tu en auras un; il pourra s'en servir après votre mariage... tous les maris sont les mêmes.

LUISA

Tous? Je n'en crois rien. Si tu t'étais mariée avec Enrique...

MARIA ANTONIA

Tais-toi. Je vois ce que tu vas me dire. Ne me parle pas de ton frère, je t'en supplie. Ça me fait trop mal.

LUISA

Pauvre Enrique! Il m'écrit des lettres si tristes!

MARIA ANTONIA

Nous sommes tous tristes, tous! Que Dieu pardonne à ceux qui, sans le faire exprès, par caprice, par goût d'aventure comme celle qui, en ce moment, distrait mon mari, attristent à jamais la vie de ceux qui ne l'ont en rien mérité.

LUISA

Que veux-tu dire?

MARIA ANTONIA

Rien. *(Manuel paraît.)*

MANUEL

Isabel, suis-je bien à l'heure?

ISABEL

Pour une fois, oui, et je vous en remercie, parce que nous ne sommes pas tout à fait entre nous.

MANUEL

Je sais. Présentez-moi.

ISABEL

Don Manuel Arenales... Monsieur Barona, sa femme.

MANUEL

Enchanté.

GONZALO

Vous avez devant vous un Madrilène pur sang. Il doit venir tout droit de son lit; c'est l'heure où il commence à vivre.

MANUEL

Pourquoi pas? La mesure du temps est purement arbitraire. Pour quelle raison le lever du soleil marquerait-il l'avènement du jour? Moi, je suis galant; je passe ce privilège à la lune. Je m'incline devant l'éternel féminin.

LAURA

Que de fois j'ai été horrifiée en me heurtant à vous le matin, tandis que j'allais à quelque conférence ou réunion.

MANUEL

Vous alliez à vos affaires à pareille heure? Eh bien, moi, je revenais des miennes. Dites-moi un peu pour qui de nous le jour était le plus avancé.

LAURA

Taisez-vous. Je vous déteste. Vous êtes la honte des célibataires. A quoi servez-vous au monde?

MANUEL

A ce que, tous les lundis ou mardis, vous m'adressiez des cartes pour vos réunions de bienfaisance et vos listes de souscription à des œuvres pies auxquelles, ma chère amie, je souscris de tout cœur, soit dit sans plaisanterie.

LAURA

Je le sais et, peut-être par cette porte dérobée, trouverons-nous moyen de faire votre salut et valoir indulgence à vos nombreux péchés.

MANUEL

Pepe ne dîne pas avec nous, je suis au courant.

MARIA ANTONIA

Vous l'avez vu?

MANUEL

A l'instant même.

MARIA ANTONIA

Où?

MANUEL

Dans la rue d'Acala.

MARIA ANTONIA

Avec des amis sans doute?

MANUEL

Non, tout seul.

MARIA ANTONIA

Seul, alors que dans sa lettre, il dit...

MANUEL

Quoi?

MARIA ANTONIA

Rien... Il était tout seul.

GONZALO *(A Manuel.)*

Vraiment tu n'as pas d'esprit. Ou bien tu ne sais pas que, les hommes mariés, on ne nous voit jamais nulle part quand notre femme n'est pas avec nous?

MANUEL

Fallait-il dire à la sienne que je l'ai vu gagner quelque cabinet particulier de Fornos, en bonne compagnie, des amis et amies à toi, à lui et à moi?

GONZALO

Pas à moi, sûrement. Je t'en prie!

MANUEL

Comment pas à toi? Y a-t-il une femme que tu ne connaisses pas? *(Le maître d'hôtel annonce: Madame est servie.)*

ADOLFO

Les tons à la mode, *le dernier cri*, toute la gamme des jaunes... soufre... citron... jaune d'œuf... orange... abricot...

RAMON

Ce type ne sait donc parler que de chiffons ou de friandises?

MARIA ANTONIA

De chiffons seulement. Il est bien amusant.

ISABEL *(A Gonzalo.)*

Une seconde, Gonzalo. Comme cette dame est à côté de toi et qu'elle va insister sûrement sur la nomination de son mari...

GONZALO

Eh bien?

ISABEL

Ramon est d'avis contraire et y fera opposition au Conseil d'administration.

GONZALO

J'ai bien vu que vous conspiriez.

ISABEL

Tout ce que je voudrais, c'est t'épargner le ridicule. Pour toi et rien que pour toi, entends-tu? A moi, que m'importe? Une fois de plus... J'y suis faite... Fais-en à ta tête, comme toujours!

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le même décor

SCÈNE PREMIÈRE

ISABEL, CARMEN, RAMON

(On entend les autres personnages parler, dans le salon attenant. On joue du piano.)

RAMON

Un dîner exquis, ma chère amie.

ISABEL

Vous êtes bien aimable, merci.

CARMEN

Qui joue du piano ? Ce n'est pas Luisa.

ISABEL

C'est le nouveau marié. Il le fait très bien, avec beaucoup de goût.

RAMON

C'est à ça que tu as reconnu que ce n'est pas Luisa ?

CARMEN

C'est un trésor que ce garçon; sa femme doit être bien heureuse.

RAMON

Elle n'en a pas l'air.

ISABEL

Pourquoi ?

RAMON

Je suis très franc, vous le savez. Ce couple est la seule chose du dîner qui n'ait pas passé; je les ai sur l'estomac.

CARMEN

Comment peux-tu dire des choses pareilles ? N'y faites pas attention, Isabel.

ISABEL

La sympathie et l'antipathie sont instinctives.

RAMON

Que ce garçon soit fils de Barona, c'est incroyable. Un homme si sérieux, un caractère si énergique. Il est vrai qu'il reprochait constamment à sa femme d'avoir mal élevé leurs enfants. Et celui-ci, quelle compagne il a prise ! Excusez-moi, Isabel, si je m'exprime trop clairement.

CARMEN

Je t'en prie !

RAMON

Je t'en prie, quoi ? Ne sommes-nous pas de la famille ? Isabel n'est-elle pas pour moi comme une sœur ? J'en ai qui ne me sont pas aussi chères. Quant à Gonzalo, je l'aime beaucoup aussi. Nous avons travaillé ensemble toute notre vie; et lui toujours

si bon pour moi. Il a ses défauts, nous en avons tous. Les siens ne m'ont jamais gêné, pourquoi m'en plaindrais-je? Mais ce soir, chère Isabel, permettez-moi de vous dire ceci: alors que Gonzalo avait, sur la femme d'Adolfo, les mêmes renseignements que moi, il n'aurait jamais dû l'introduire chez vous.

CARMEN

Ramon, voyons!

RAMON

Je sais ce que je dis.

ISABEL

Et vous dites que Gonzalo était au courant?

RAMON

Naturellement. La mère de cette jeune femme est une rien du tout, une Espagnole qui a filé à Paris avec un commis voyageur. La fille, elle, a voulu faire du théâtre, que dis-je? du café-concert. Un coup monté. A elles deux, la mère et la fille, elles ont emberlificoté ce nigaud. Après quoi, elle vient ici se donner de grands airs, patronnée par vous et par nos filles; et je dis que vous ne devriez pas y consentir et que Gonzalo a tort de le permettre. Quant au poste que brigue le mari, il ne l'aura pas tant que j'aurai voix au chapitre. Ma chère Isabel, vous savez que je vous aime beaucoup et que je serai toujours de votre côté, toujours.

ISABEL

Merci Ramon, merci de tout cœur. *(Elle va lentement vers le salon où sont restés les autres convives.)*

CARMEN

Si je ne te connaissais pas, je ne saurais que penser de tes épanchements d'après-dîner. Pourquoi inquiéter ainsi Isabel?

RAMON

Crois-tu par hasard que j'ai bu un peu trop de champagne?

CARMEN

Je sais que non. Mais cette pauvre Isabel me fait de la peine.

RAMON

A moi aussi. Et la conduite de Gonzalo m'indigne; c'est pour ça que je n'ai pas pu me taire. Qu'on n'exige pas de l'homme, dans le mariage, une fidélité absolue, comme de la femme, je l'admets; pourvu que ça se borne, de-ci de-là, à quelque distraction sans éclat. Mais être tout le temps fourré dans quelque aventure... alors qu'on a une femme comme Isabel. Et quand je pense que tu oses quelquefois te plaindre de moi! fais la comparaison.

CARMEN

Moi, je me plains de toi?

RAMON

Vous êtes toutes les mêmes: trop d'imagination, le goût du roman. Même Isabel, avec son air de martyr. Au fond, elle se complaît à voir son mari tel qu'il est; elle en est flattée. Ces perpétuelles intrigues, ces femmes folles de lui, la pensée qu'elle n'est jamais sûre de lui, tout ça le rehausse à ses yeux, le poétise. Crois-moi: Isabel est de plus en plus attachée à son mari, attachée comme elle ne le serait pas après plusieurs années de mariage si Gonzalo était un mari comme moi... un mari sans accidents ni roman. Entre nous, je parie que tu n'as jamais eu une pensée de reconnaissance pour ma fidélité, mon invraisemblable fidélité? Que tu n'as pas eu un instant l'idée qu'elle n'était pas seulement chez moi vertu, mais simplement manque de dons, inaptitude à inspirer de l'amour, à séduire? J'en suis sûr. Sûr que tu ne m'aimes pas comme Isabel aime son mari; moi, je ne suis qu'un bourgeois

épais, prosaïque, qui n'est bon à rien d'autre qu'à travailler, faire des comptes, penser à l'avenir de ses enfants; qui, Dieu m'en préserve, si quelque friponne lui faisait perdre la tête, ne fût-ce que pour une demi-heure, aurait le sentiment qu'il vous volerait, toi et les enfants et, même si vous lui pardonniez, ne se pardonnerait pas, lui.

CARMEN

C'est vrai. Il y a des choses qu'on ne se pardonne jamais soi-même. Mais n'afflige pas davantage Isabel. Je crois qu'elle n'a pas remarqué, comme nous tous, la coquetterie de cette femme avec son mari.

RAMON

La coquetterie? Dis plutôt la *cocotterie* et le peu de *vergogne* comme elle dirait. Et ce serait le mot juste.

CARMEN

Voilà Isabel qui revient. Je t'en prie, plus un mot là-dessus.

SCÈNE II

Les mêmes, ISABEL *et* MANUEL
(Carmen et Ramon continuent de s'entretenir à part et, peu à peu, vont vers le salon où se tiennent les autres personnages.)

ISABEL *(A Manuel.)*

Vous êtes impossible. Voilà une demi-heure que je vous tire par la manche et vous ne vous en apercevez même pas. C'était pour que vous veniez ici; j'ai à vous parler.

MANUEL

Vous n'avez donc pas vu que Maria Antonia me tirait de l'autre côté pour que je ne vienne pas? Elle aussi avait à me parler.

ISABEL

Le cœur penche pour l'aimable jeunesse, je le sais. Mais la courtoisie veut que l'on se sacrifie à la respectable vieillesse.

MANUEL

Le cœur et la courtoisie étaient d'accord; mais Maria Antonia insistait terriblement. Ça va; mon rôle reste le même.

ISABEL

Votre rôle? Quel rôle?

MANUEL

Mais vous le savez bien, chère amie: celui de confident universel, d'ami de tout le monde. Ou plutôt d'ami des amis de tout le monde. Quelque chose comme un central téléphonique auquel on demande les communications! Un rôle tout à fait brillant...

ISABEL

Tout à fait nécessaire.

MANUEL

« Très nécessaire dans un état policé » (1), comme dit Cervantes d'un rôle assez semblable au mien.

ISABEL

Mais moi, je ne réclame pas une communication; au contraire, je cherche à l'interrompre.

MANUEL

Quand je vous le dis! Un poste d'intermédiaire, en fin de compte.

ISABEL

Vous êtes lié avec Federico Reinosa, l'écrivain, n'est-ce pas?

MANUEL

Le rêveur, voulez-vous dire.

ISABEL

Bien plus à craindre encore. Ceux qui écrivent leurs rêves sont gens de paix; mais ceux qui rêvent et n'écrivent pas leurs

---

(1) Celui d'entremetteur.

Note du Traducteur.

rêves, mais veulent les vivre, ceux-là ne laissent la paix ni à eux ni aux autres. Ils se figurent la vie comme une page blanche où ils peuvent griffonner à leur gré.

MANUEL

Allons au fait. Vous savez que Federico...

ISABEL

Est follement épris de Maria Antonia et que vous êtes leur confident.

MANUEL

Et conseiller.

ISABEL

De bon conseil.

MANUEL

Naturellement. J'estime beaucoup Maria Antonia. Je sais ce que vaut le bon exemple et elle n'a eu que des exemples de vertu, en sa mère d'abord, en vous ensuite.

ISABEL

Mais si cet exemple de vertu l'est aussi de tristesse, croyez-vous qu'à vingt ans on puisse envisager avec résignation la perspective d'une vie sans joie, alors surtout que le cœur n'est pas défendu par un amour assez passionné, assez aveugle pour vous faire paraître la tristesse plus douce que la joie ?

MANUEL

Vous avez raison. Maria Antonia n'a pas fait un mariage d'amour. Mais Pepe est un brave garçon. Avec quelques légèretés, mais sans importance...

ISABEL

Mais qui font que Maria Antonia n'est pas heureuse. Voilà pourquoi les légèretés m'effraient un peu et pourquoi je voudrais que Maria Antonia n'en commît pas. Elle est en confiance avec vous, qui êtes intime avec Federico. Dites-moi en toute loyauté ce que vous savez. Federico vous parle-t-il beaucoup de Maria Antonia ?

MANUEL

Tout le temps. Il en est fou.

ISABEL

Et il a quelque espoir ?

MANUEL

Est-ce que je sais ? Tout ce que je peux faire, c'est de le bien conseiller, et pour ça, je n'ai qu'à lui répéter ce que, tant de fois, j'ai dû me dire à moi-même.

ISABEL

C'est vrai... Ce grand amour de votre vie, auquel vous restez fidèle. Eh bien ! au nom de cet amour que vous avez eu pour sa mère, tout adoration et vénération, aidez-moi à protéger la fille de celle que vous avez tant aimée.

MANUEL

Et toujours respectée.

ISABEL

Ce qui vous a permis de faire du souvenir de cet amour une religion. N'est-ce pas mieux ainsi ? Je compte sur vous. Car, je l'avoue, je crains pour Maria Antonia. Je vois en elle un je ne sais quoi qui me fait tout redouter. Je vous demande un service :

avertissez-moi quand il y aura danger. Songez que je l'aime comme si elle était ma fille.

MANUEL

Je le sais Ne soyez pas inquiète. Federico ne soupçonne pas l'intérêt particulier que j'ai en cette affaire et se confie à moi sans réserve.

ISABEL

Je vous en remercie, mon bon ami.

MANUEL

Ami de tout le monde. Ami à perpétuité. On aime, on lutte, on souffre... on me le raconte. C'est là ma vie.

ISABEL

Avec un grand souvenir d'amour, ce qui est quelque chose.

MANUEL

Ce ne fut pas seulement de l'amour, ce fut aussi une grande amitié.

SCÈNE III

Les mêmes, MARIA ANTONIA.

MARIA ANTONIA

Des secrets, hein?

ISABEL

Tu as l'air de quelqu'un qui s'est sauvé. De quoi parle-t-on là-bas?

MARIA ANTONIA

Est-ce que je sais? Et que m'importe? Manuel, vous n'avez pas fini de me raconter votre histoire et elle était très amusante.

ISABEL

Quelle histoire?

MARIA ANTONIA

Sur Federico Reinosa; des drôleries, des farces d'artiste...

ISABEL

Il va moins chez toi, je crois?

MARIA ANTONIA

Il a eu une discussion avec Pepe, une discussion sur l'art. Ils se sont échauffés... Quand Pepe s'emporte, il ne sait plus ce qu'il dit.

ISABEL

Et il a été le seul à s'échauffer?

MARIA ANTONIA

Federico est un garçon très bien élevé, incapable d'incorrection. N'est-ce pas, Manuel? *(A Isabel.)* Tu ne le connais qu'à peine.

ISABEL

Mais j'entends beaucoup parler de lui.

MARIA ANTONIA

Ah? Par qui?

ISABEL

Par toi. Je te l'ai déjà fait remarquer, il me semble. Tu ne t'en rends pas compte toi-même? Sache que d'autres que moi ont pu s'en apercevoir.

MARIA ANTONIA

Tu ne dis pas ça pour Pepe, sûrement. S'il joue les Othello, ce n'est qu'auprès des princesses de théâtre. Pour ce qui est de sa femme, elle lui semble, comme à tous les maris du monde, tellement insignifiante qu'il ne s'en soucie guère. Quelqu'un irait lui dire qu'un autre est amoureux de moi qu'il ne le croirait pas.

MANUEL

Vous exagérez. *(A Isabel.)* N'est-ce pas qu'elle exagère?

MARIA ANTONIA

Pas du tout. Pepe m'accable de preuves d'affection, d'estime. Je rayonne de bonheur. Vous n'avez pas vu comme j'ai été ravie, communicative, ce soir?

MANUEL

Tout d'abord, oui. J'ai même demandé à Isabel: « Qu'a donc Maria Antonia qu'elle est si contente? »

MARIA ANTONIA

Dites exultante.

ISABEL

Une exultation nerveuse, la fausse joie par laquelle nous nous efforçons de tromper les autres et plus encore nous-mêmes, aux premiers moments d'une grande tristesse. Parce que les grandes tristesses, c'est ça: un coup au cœur si profond que, à notre grande surprise, le cœur ne le sent pas. Mais le poignard est enfoncé à jamais. Et d'abord, ce sont les larmes, les plaintes, la rage peut-être. Et puis, la résignation, le sourire, un sourire triste, un sourire douloureux, masquant la blessure ouverte.

MARIA ANTONIA *(A Manuel.)*

Isabel est experte en ce genre de sourires. *(On entend rire à côté.)*

MANUEL

On s'amuse bien, là-bas.

MARIA ANTONIA

Quelque sortie de papa. Il est endiablé! Voyez-le, voyez-le, au milieu des femmes, toutes en adoration devant lui. Depuis Carmen, qui aurait été l'épouse modèle si elle n'était tombée sur

lui; Laura, pour qui ne comptent que les sous et qui passe sa vie à les compter; notre petite Parisienne, tête un peu folle, encore en pleine lune de miel; jusqu'à Luisa, tout juste sortie de sa coquille et qui étrenne sa première robe du soir : les voilà toutes en extase devant l'éternel Don Juan. Il y aurait de quoi en faire un tableau, un tableau symbolique. Voilà bien ce que je dis à Isabel. Dans toutes ces histoires de femmes de papa, la faute n'est pas seulement qu'à lui.

MANUEL

Allez, allez, croyez-moi. D'être aimé, c'est un don, un privilège, une façon de génie. Soyez sûres que les conquérants les plus irrésistibles sont ceux qui y mettent le moins du leur. Rappelez-vous le mot de Don Juan : « L'un pour les faire s'éprendre, un autre pour les prendre ». Moi, je ne peux pas le croire, je ne trouve pas ça naturel. Je suis sûr que les conquêtes de Don Luis exigeaient deux fois plus d'efforts. Et de Centellas et Avellaneda (1), n'en parlons pas! Ces deux-là m'ont l'air de n'avoir jamais été aimés de leur vie. C'est pour ça qu'ils s'amusent à parier pour leurs amis? Ce sont là des rôles que je comprends tout à fait.

---

(1) Personnages du drame romantique de Zorrilla, *Don Juan Tenorio*.

Note du Traducteur.

SCÈNE IV

Les mêmes, CARMEN, LAURA,
JOSEFINA, LUISA,
GONZALO, RAMON, ADOLFO.

LAURA *(A Isabel.)*

Nous nous sauvons d'auprès de ton mari. Il nous a scandalisées.

MARIA ANTONIA

Vous vous sauvez, mais en l'emmenant.

LAURA

Parce que ici il n'osera pas répéter ce qu'il vient de dire. Quel homme! Il est vrai que, quand on dit bien les choses, on peut tout dire.

MARIA ANTONIA

Même si on les dit mal, pourvu que plaise celui qui les dit, auquel cas, on peut tout entendre.

JOSEFINA

Il est d'une drôlerie! Moi, j'ai ri *à en crever*.

MARIA ANTONIA *(A Manuel.)*

Dieu soit loué! Elle aurait pu dire *à m'en éventrer.*

ADOLFO

Dis, Josefina, ne crois-tu pas que ce serait le moment de sortir mes imitations d'artistes parisiens, ou quelque monologue ou petite fantaisie de ma façon?

JOSEFINA

Garde-t'en bien. Ce sont des gens sérieux. Ne néglige pas la maîtresse de maison; sa sympathie peut nous être utile. Complimente-la sur sa toilette.

ADOLFO

Je ne trouverai rien de neuf. J'ai tout épuisé.

JOSEFINA

Tâche de gagner ce Don Ramon à notre cause. Ne m'as-tu pas dit qu'il est fort ami de ton père? On ne le dirait pas. Il a été froid avec toi et quand je lui ai demandé, moi, d'intervenir en ta faveur, il m'a répondu sur un ton...

ADOLFO

Mon pauvre petit, je crois que nos illusions...

JOSEFINA

Laisse-moi faire. Ce serait bien la première fois que je ne réussirais pas.

ADOLFO

Soit! Je ne demande pas mieux. *(Ils continuent à s'entretenir à part.)*



GONZALO *(A Carmen.)*

Tâchez de convaincre Ramon qu'il n'y a aucun inconvénient à confier le poste en question à ce garçon. Il s'agit de l'avenir d'un jeune ménage. Nous pouvons tous contribuer à leur bonheur; vous, qui êtes si bonne...

CARMEN

Je vous en prie. Avec vous, Gonzalo, on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Mais que vous parliez sérieusement ou non, ne comptez pas que je serai complice de vos arrangements. Tout ce que je peux vous dire, c'est que vous avez tort d'agir ainsi, tort comme toujours.

GONZALO

Vous ne me pardonnerez donc jamais?

CARMEN

C'est déjà fait. S'il est quelqu'un à qui je ne peux pardonner, c'est moi. Contre mon gré et comme nous n'étions pas seuls au monde, j'ai dû continuer à vous voir en ami. Mais quand vous avez épousé Isabel, afin de ne pas me croire trop indigne de son amitié, je lui ai tout avoué. Je ne l'avais pas offensée, elle, c'est vrai; mais elle aurait pourtant pu me fermer sa porte et en dire le motif ou tout au moins me mettre dans l'impossibilité de me justifier. Mais elle a su me prendre en pitié, me pardonner, et croyez bien que jamais je ne répondrai à une telle générosité par l'ombre d'une trahison qu'elle ne mérite pas, surtout de votre part et de la mienne.

GONZALO

Mais comment pouvez-vous ici parler de trahison? A moins que votre amitié pour Isabel ne vous fasse partager sa jalousie...

CARMEN

Vous êtes en droit de le croire. Pourquoi mon repentir de maintenant vous semblerait-il plus vrai que ma vertu d'alors?

GONZALO

Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

CARMEN

Je l'espère. Vous n'auriez pas cette cruauté. Et puis, dites-vous qu'après avoir beaucoup pleuré toute seule, il me faut encore me retenir pour ne pas pleurer en présence des autres.

ADOLFO *(A Luisa.)*

Je ferai venir ces valses.

LUISA

Pour que je les massacre? Vous avez bien vu, je joue comme une mazette.

ADOLFO

Parce que vous n'étudiez pas assez, vous ne pratiquez pas assez. Mais vous avez des dispositions... Parfaitement, des dons de grande pianiste; vous avez le doigté, le cœur, le sentiment. Il ne vous manque que l'exercice. La musique est le remède de l'âme. Quand on est triste, rien ne vaut la musique. Si ce n'avait été la musique, je n'aurais pu supporter mes fiançailles avec Josefina. Que de tracas! Que d'obstacles! Tout se dressait contre notre amour. Un vrai roman. Nos familles, les Capulet et les Montaigu; nous deux, Roméo et Juliette. Par moments, nous avons songé à mourir, pour être enterrés ensemble.

LUISA

Pas possible? Ce que vous deviez être heureux!

ADOLFO

Vous n'avez jamais aimé?

LUISA

Pas encore. Vous avez bien vu: papa effraie tous les prétendants. Ses premiers mots sont pour leur demander quelles sont leurs ressources et, justement, les plus séduisants sont ceux qui en sont dépourvus. En revanche, ceux qui ont des sous et veulent se marier tout de suite, ceux-là sont vulgaires.

GONZALO *(A Isabel et Maria Antonia.)*

Vous ne voulez pas venir au théâtre? Nous avons pensé aller voir cette nouvelle pièce, qui a beaucoup plu. Elle est très espagnole, on y chante et on y danse la jota et le tango; ça amusera beaucoup Josefina... et Adolfo.

ADOLFO

Oh! je vous crois! La musique et les danses d'ici m'enthousiasment. Nous avons toujours été Espagnols de cœur. A Paris, je ne suis jamais allé à un bal masqué qu'en *toréador*.

MANUEL

En *toréador*?

ADOLFO

Un costume ravissant, authentique, en peluche rose, pailleté d'or et de vert, le foulard (1) brodé d'œillets, le chapeau plat à ruban rouge, avec une grande cape à l'espagnole et, à la ceinture, l'épée de *matador*.

---

(1) Pour renforcer le ridicule, l'auteur met dans la bouche du personnage la description d'un costume de torero datant d'un demi-siècle. Le foulard (*figaro*) serrant la tête, sous le chapeau plat, n'était plus porté depuis longtemps en 1905, date de la comédie.

Note du Traducteur.

MARIA ANTONIA *(A Josefina.)*

Et vous, comment étiez-vous?

JOSEFINA

En Carmen.

MARIA ANTONIA

Avec le poignard à la jarretière?

JOSEFINA

Oh! non. On ne l'aurait pas vu. Sur la tête, planté dans le chignon, entre deux peignes, la lame ouverte et dessus, comme inscription: « Ton cœur! ».

RAMON

La fine fleur d'Espagne, quoi!

ADOLFO

Exactement. Il y avait aussi cette inscription: « La fine fleur d'Espagne! » C'est sans doute papa qui vous l'a écrit? (1)

RAMON *(Bourru.)*

Bien sûr. Nous n'avons rien d'autre de plus important à nous écrire. Vous comprenez?

---

(1) Ces dix répliques sont une satire de la fausse image, romantique et conventionnelle, de l'Espagne qui avait encore cours à l'étranger à l'époque où écrivait Benavente.

Note du Traducteur

GONZALO

Si nous devons aller au théâtre, il faut nous presser. *(A Isabel.)* Toi, tu as dit que tu ne voulais pas venir, je crois, à moins que je n'aie mal entendu.

ISABEL

Non, non, très bien au contraire.

MARIA ANTONIA *(Bas, à Isabel.)*

Il a très bien entendu... ce que tu n'as pas dit.

ISABEL *(A Josefina.)*

Excusez-nous. Ce serait renvoyer les amis qui n'y vont pas.

GONZALO *(A Ramon.)*

Si tu veux venir avec nous...

RAMON

J'ai à faire un saut jusqu'au Cercle. *(A Carmen et Luisa.)* Vous autres, restez encore un moment avec Isabel. Je vous renvoie la voiture.

LAURA

Moi aussi, je pars. Il faut que je me lève demain de bonne heure. J'ai une de ces journées!

MANUEL

Dites-moi un peu votre itinéraire, que j'essaie de vous recontrer par hasard.

LAURA

Vous pensez donc vous lever plus tôt que d'habitude?

MANUEL

Je pense ne pas me coucher.

LAURA

Eh bien! voilà. Il faut d'abord que j'aille à la banque, pour une signature.

MANUEL

Vous ne m'y trouverez pas; l'endroit serait invraisemblable pour moi.

LAURA

Ensuite, à une assemblée; puis, la soupe populaire...

MANUEL

Là oui; quelque beau jour vous m'y trouverez.

LAURA

Après... Ah! maintenant que j'y pense: j'aurais dû remettre aujourd'hui à saint Antoine la part promise d'un dixième de la loterie.

MANUEL

Veinarde! Vous avez donc gagné?

LAURA

Presque rien, une bagatelle, juste trente pesetas.

RAMON

Et qu'est-ce qui revient au saint là-dessus?

LAURA

Deux pesetas. Ce cher saint Antoine, il est si brave!

RAMON

Et dans les actions que vous avez vendues dernièrement, est-ce qu'il avait aussi sa part? Ça lui aurait fait une bonne petite commission.

LAURA

Vous avez tort de prendre en plaisanterie ces choses-là.

RAMON

Les actions?

LAURA

Non, les saints.

RAMON

Mais, chère amie, c'est vous qui le faites.

GONZALO

Eh bien! quand vous serez prêts...

RAMON *(A Isabel.)*

Toujours à vos ordres, chère Isabel.

ADOLFO

Mesdames, à très bientôt. Le plaisir de vous voir est si grand que nous en abuserons.

JOSEFINA

Vous finirez par nous trouver *rasoirs*.

MARIA ANTONIA *(Avec ironie.)*

Au contraire.

ADOLFO *(A Carmen.)*

Madame... enchanté de vous connaître. *(A Laura.)* Vous recevrez les gravures de modes, c'est promis. *(A Luisa.)* Et vous, les valses.

GONZALO

Carmen, Luisa, bonsoir. A tout à l'heure, Isabel.

LAURA *(A Isabel.)*

Je ne sais quand nous nous reverrons. Cette semaine, il n'y a pas à compter sur moi. Vous venez, Manuel, ou vous restez?

MANUEL

Je reste encore un petit moment.

SCÈNE V

ISABEL, MARIA ANTONIA, CARMEN
LUISA, MANUEL.

MANUEL

Nous tenons nos langues, tout au moins jusqu'à ce qu'ils soient dehors ?

ISABEL

Je n'aime pas qu'on médise, vous le savez.

MARIA ANTONIA

Quel couple ! Mais vous verrez ; ces gens-là sont venus faire la conquête de Madrid et y réussiront. C'est moi qui vous le dis. *(Un silence.)*

MANUEL

Personne ne dit rien ?

LUISA

Un ange qui passe.

MARIA ANTONIA

Ou un diable. Quand on se tait avec un tel ensemble, c'est qu'on pense de même : pas besoin de parler pour se comprendre.

CARMEN

Peut-être bien que tu dis vrai.

MARIA ANTONIA

Là-dessus, je vous quitte.

ISABEL

Tu n'attends pas Pepe? Il disait dans sa lettre qu'il passerait te prendre.

MARIA ANTONIA

En ce cas, je peux m'installer commodément. Dieu sait à quelle heure il viendra. Mais s'il vient et ne me trouve pas, ce sera beaucoup mieux.

ISABEL

Attends encore un peu. Il va venir sûrement.

MARIA ANTONIA

Je suis nerveuse, de mauvaise humeur. Pourquoi m'en cacherais-je? Et puis, j'ai mon idée et tant que je ne l'ai pas mise à exécution...

ISABEL

Quelle idée? Tu me fais peur.

MARIA ANTONIA

Tu le sauras plus tard. A demain, oui, à demain.

ISABEL *(A Manuel.)*

Manuel, accompagnez-la.

MARIA ANTONIA

Pourquoi faire? Manuel est très bien ici; très content, très tranquille...

MANUEL

Il ne manquerait plus que ça. Je vous accompagne. Bonsoir, Mesdames.

ISABEL *(Bas, à Manuel.)*

Vous tiendrez parole?

MANUEL

Promis.

CARMEN

Adieu, Maria Antonia, sois calme. Tu ne sais pas comme j'ai de la peine à te voir triste.

MARIA ANTONIA

Je le sais. *(Elle sort, avec Manuel.)*

SCÈNE VI

ISABEL, CARMEN, LUISA.

CARMEN

Pauvre petite ! Les premières désillusions...

ISABEL

Les plus tristes, les plus cruelles. Nous en savons quelque chose. Mais voilà Luisa qui nous écoute, effarée. Ma chère petite, tu n'es qu'une enfant. Quoi que puisse t'apprendre notre expérience, tu ne perdras aucune de tes illusions, pas plus que tu ne t'épargneras les déceptions. L'expérience d'autrui n'apprend rien à personne. Ce que nous disons en ce moment, nos mères l'ont dit, et nos grands-mères. Rien n'y fait : notre cœur aime avec la même foi et les mêmes espoirs. La vie serait vraiment trop triste si nous savions qu'elle ne fera que renouveler pour nous et par nous la peine de celles qui ont vécu avant nous.

LUISA

Maria Antonia n'aurait pas dû épouser Pepe. Pour être heureuse, il faut se marier par amour. Moi, ce sera avec quelqu'un que j'aimerai de tout mon cœur et qui m'aimera de même. Comment ne serions-nous pas heureux ? Maria Antonia l'aurait été avec Enrique. Mon pauvre frère ! Je n'ai pas encore compris

comment ils ont rompu; ça a été une folie de leur part. Je suppose que la faute en a été à Enrique. Il a dû commettre quelque étourderie que Maria Antonia ne lui a pas pardonnée.

CARMEN

Assez, mon petit; tu ne sais pas la peine que tu me fais...

ISABEL

Et Enrique, que dit-il? Que vous écrit-il?

LUISA

Des lettres très tristes. Papa a été tellement sévère avec lui. Il l'est pour nous tous. Il est persuadé que nous ne l'aimons pas assez.

CARMEN

Ramon est très bon; mais il croit qu'il ne peut pas nous donner une meilleure preuve de tendresse qu'en travaillant sans relâche à nous enrichir. Quand il repousse une caresse de ses enfants, c'est qu'il se tourmente pour quelque affaire et il voudrait qu'ils lui fussent reconnaissants de sa mauvaise humeur, parce qu'elle représente les milliers de pesetas qu'il est en train de gagner pour eux.

LUISA

Il ne comprend pas que le cœur ne sache pas compter.

CARMEN

A moi aussi, de tout compter a pu me paraître odieux. Mais ensuite, après bien des tristesses, j'ai compris que si la véritable affection existe, c'est dans le côté prosaïque de la vie; qu'il faut savoir la trouver parmi l'aridité et la vulgarité, sous peine d'avoir à pleurer à jamais quelque irréparable erreur.

ISABEL

Les hommes sont égoïstes, insensibles à nos sentiments. Mais nous voilà en train d'effrayer Luisa. *(A Luisa.)* Tu vas rêver cette nuit de mariage malheureux, tout comme nous rêvions, petites filles, de voleurs et de fantômes, quand on nous avait raconté des histoires. Ne fais pas attention à ce que nous disons, ne t'en mets pas en peine: ce sont des histoires de vieilles femmes. Tiens, voilà Pepe qui tient sa parole. Et cette Maria Antonia qui n'a pas voulu l'attendre!

SCÈNE VII

Les mêmes, PEPE.

PEPE

Comment allez-vous, Carmen? Luisa, tu es ravissante. Et Maria Antonia, où est-elle?

ISABEL

Elle s'est figuré que tu ne viendrais pas. Elle tombait de sommeil et n'a pas voulu attendre.

PEPE

Je la vois d'ici. Elle a dû être d'une humeur toute la soirée...

ISABEL

Un peu nerveuse. Et cette lecture? Intéressante?

PEPE

Ne prends pas cet air malicieux. Non, elle n'était pas intéressante, mais j'avais promis d'y être. Maria Antonia ne veut pas comprendre les choses.

ISABEL

Nous autres non plus. Ce qui ne veut pas dire que je lui donne raison, à elle. Écoute, nous avons à parler, toi et moi. Pour la première fois et tout en n'en ayant pas le droit absolu, je vais faire la belle-mère.

PEPE

Ce sera une autre fois. Parce que, ce soir, je vole à la maison. Je veux que Maria Antonia sache que je suis venu de bonne heure.

ISABEL

Ce n'est que l'affaire de quelques minutes. Mon sermon ne sera pas long.

CARMEN *(A Isabel.)*

Voudriez-vous être assez bonne pour demander si notre voiture est là?

ISABEL

Il n'y a pas de secret. Et d'ailleurs, vous êtes comme de la famille... Votre présence ne me gêne pas le moins du monde pour parler sérieusement à Pepe, ni lui, je suppose, pour m'écouter patiemment.

CARMEN

Justement, parce qu'il n'y a pas de cérémonies entre nous, nous nous retirons. Moins publique, la réprimande n'en sera que plus sévère. *(Isabel sonne; le valet de pied paraît.)*

ISABEL

Savez-vous si la voiture de ces dames est arrivée?

LE VALET DE PIED

Oui, Madame, depuis un moment.

CARMEN

Ainsi donc, adieu. Pepe, soyez sûr que tout ce que va vous dire Isabel, c'est pour votre bien.

PEPE

Je n'en doute pas. Si seulement Maria Antonia était comme elle!

CARMEN

Dites plutôt si nous étions tous comme elle!... Mais Dieu sait les larmes qu'elle a versées avant d'en arriver là!

LUISA

Chère Isabel!

ISABEL

Adieu, mon petit. Excuse-nous si nous avons un peu voilé le ciel de tes illusions. Mais c'est qu'il y avait, ce soir, un nuage. *(Carmen et Luisa se retirent.)*

SCÈNE VIII

ISABEL, PEPE

PEPE

Que dit Maria Antonia de moi? Quels motifs invoque-t-elle pour être fâchée?

ISABEL

Elle ne dit rien; elle n'invoque aucun motif en particulier. C'est de l'inquiétude, le pressentiment de quelque chose dont elle attend de toi l'aveu, que nous avons tous des raisons de connaître et ta propre femme mieux que personne.

PEPE

Mais il n'y a pas de raisons, vous êtes tous dans l'erreur...

ISABEL

A quoi bon feindre avec moi? Dis que tu n'y attaches pas d'importance, que ta femme ne devrait pas y en attacher davantage, ni nous non plus. Mais ne dis pas qu'il n'y a rien et que, depuis quelque temps, ta vie n'a pas changé du tout au tout. La qualité par excellence que vous avez, vous autres hommes, c'est que vous ne savez pas feindre; la vanité trahit toujours votre prudence et même votre intérêt. La plus humble des femmes pourrait aimer un roi, sans que personne l'apprît par

elle; mais malheur à la reine qui aimerait un homme, quel qu'il fût; il s'en vanterait auprès du monde entier, dût-il lui en coûter la vie.

PEPE

Si c'est là l'opinion que tu as de nous!

ISABEL

Parlons sérieusement. Si l'affection ne consent à aucun sacrifice, comment la distinguer de l'indifférence? Je le sais; il y a pour vous, sans intention arrêtée de votre part, mille occasions d'aventures où votre cœur n'est pas engagé. Mais vous n'en tourmentez pas moins la femme qui vous a donné le sien tout entier, avec toutes ses illusions, et pour toute la vie. Vous êtes sûrs de vous-mêmes, vous fixez d'avance la norme de vos aventures et vous voulez que nous partagions cette assurance. Mais personne ne peut répondre de son cœur; il est dangereux de jouer avec le nôtre ou celui d'autrui. Se résigner est difficile, je le sais par expérience... et peut-être n'est-ce point affaire de vertu, mais de tempérament. Toutefois, il en est qui ne se résignent pas, protestent, luttent... Je le répète: on ne joue pas avec le cœur, c'est un jeu trop dangereux.

PEPE

Mais comment pourrais-je te convaincre? Et qui est-ce qui a bien pu te dire...

ISABEL

Mon pauvre Pepe, tu te figures donc que tu peux me mentir? A côté de mon Don Juan de mari, que peuvent bien être tes protestations et tes subterfuges? Dis-toi bien que je lis sur sa figure, que j'y lis, noir sur blanc, sa pensée.

PEPE

Mais nous ne sommes pas tous comme lui ! Tiens, je commence à soupçonner que c'est toi, oui toi qui éveilles le doute chez Maria Antonia.

ISABEL

Si tu es capable de croire pareille chose, je ne te dis plus un mot. Je m'intéresse à votre bonheur et c'est pourquoi j'ai voulu t'avertir à temps. Et c'est ainsi que tu m'en remercies ? Soit. Mais voici quelqu'un... Maria Antonia.

SCÈNE IX

Les mêmes, MARIA ANTONIA.

PEPE

Qu'y a-t-il? Que signifie?...

ISABEL

Comment se fait-il que tu reviennes?

MARIA ANTONIA *(A Pepe.)*

Je ne voulais pas que tu me trouves à la maison, mais je me réjouis de te trouver ici. *(A Isabel.)* Tu ne m'attendais pas? Je t'ai pourtant dit que j'avais une idée et que je ne m'endormirais pas sans l'avoir mise à exécution... Eh bien! regarde. *(Elle jette sur la table des lettres et des photos.)* Maintenant tu sais ce qu'était cette idée.

PEPE

Maria Antonia!

ISABEL

Qu'as-tu fait là?

MARIA ANTONIA *(A Pepe.)*

Nie maintenant, dis que c'est nervosité de fille mal élevée, dis que je suis impossible, que je t'empêche de respirer; que la vie avec moi est intenable. Elle a pourtant son bon côté, il me semble... Ces lettres, ces portraits, tu ne les trouves pas assez jolis, assez aguichants?

PEPE

Justement, je veux qu'Isabel soit au courant, qu'elle juge s'il y a prétexte à cette scène de jalousie, cette scène de comédie. Les lettres? Passionnantes. Des lettres qu'on écrit au premier venu... des lettres d'artiste, des portraits d'artiste. Et pas d'une seule, mais de plusieurs.

MARIA ANTONIA

Oui, en effet, de plusieurs.

PEPE

Et tu crois que ce sont là pour moi des trésors? Je te les aurais déjà montrés, si je n'avais su d'avance que tu y verrais ce que tu crois y voir maintenant.

MARIA ANTONIA

Si je n'avais rien eu à voir, ni auparavant, ni à présent, je n'aurais rien eu à croire. Les lettres ne disent rien? Lis-en donc une, n'importe laquelle: « Comme je t'ai dit hier... » — « Tu le sais déjà... » — « Nous avons convenu hier... ». Pas une seule qui ne suppose une entrevue, un rendez-vous. A quoi bon en dire davantage par écrit, puisque tout est dit de vive voix? Tu as raison, il n'y a là rien d'extraordinaire.

PEPE

Et il fallait que je les mette bien en sûreté, puisque tu les as découvertes si facilement en faisant sauter la serrure de mon secrétaire apparemment, avec, pour plus de discrétion, l'aide de quelque domestique...

MARIA ANTONIA

Je sais ce que je me dois à moi-même. Je ne l'oublie jamais. Et puis, je me suffis pour tirer au clair ce que j'ai, de toute manière, le droit de savoir.

PEPE

J'y applaudirais si c'était pour savoir la vérité et la croire, et non pour inventer ce qui n'existe que dans ton imagination.

MARIA ANTONIA

En effet, j'ai rêvé. Rien de tout ce qui est ici, sous nos yeux, n'est vrai. Je suis folle, j'ai les nerfs malades. Aussi ai-je résolu de me soigner et c'est pourquoi je viens chercher sous ce toit la paix, le repos et surtout l'oubli.

PEPE

Avoue que tu ne voyais pas le moment de venir y faire cette scène. Que va dire ton père? Que va dire Isabel? Que va dire tout le monde?

MARIA ANTONIA

Tu ferais mieux de penser à ce que je dis, moi. Et ce que je dis, c'est que je ne viens pas ici faire une scène, mais m'y tenir bien en paix, comme si rien ne s'était passé, comme si nous ne nous étions jamais vus ni connus. Tu as compris?

ISABEL

Maria Antonia, voyons!

PEPE

Qu'est-ce que tu dis? Tu crois que ça va se passer comme ça?

MARIA ANTONIA

Nous verrons.

PEPE

Parfaitement. Nous verrons. Tu veux donc nous tourner en ridicule aux yeux de tes parents, aux yeux du monde? Et si supposition il y a, moi aussi j'ai le droit de supposer que lorsqu'un ami intime ose se déclarer à toi, c'est qu'une telle audace doit être justifiée.

MARIA ANTONIA *(A Isabel.)*

As-tu jamais entendu infamie pareille?

ISABEL

Voyons, Pepe, songe à ce que tu dis.

PEPE

Je n'ai rien cru, ni ne le crois. J'ai trouvé un prétexte pour éloigner cet ami sans que personne en puisse être surpris et tu ne diras pas, je pense, que je me suis tenu pour offensé, ni que je t'ai jamais soupçonnée comme tu me soupçonnes, toi.

MARIA ANTONIA

Il n'aurait plus manqué que ça! Comme si le cas n'était pas tout à fait différent.

PEPE

Nous n'en savons rien. Il ne s'agit pas de motifs, il s'agit de prudence.

MARIA ANTONIA

Comment? Tu oserais dire... Mais c'est une monstruosité, une infamie! Oser insinuer que tu m'as soupçonnée! Et que tu n'en as rien dit par prudence! Eh bien, moi, je ne suis pas prudente et je ne peux pas me taire, je ne peux pas!

ISABEL

Je t'en supplie, Maria Antonia, pour l'amour de Dieu!

MARIA ANTONIA

C'est fini. Qu'il se retire, qu'il s'en aille! Moi, je reste ici, chez moi, avec mon père, avec toi, oui, avec toi surtout. Ma chère petite mère!

ISABEL

Au nom de ta vraie mère, je t'en supplie, réfléchis. Ce que tu viens de dire n'est pas possible.

PEPE

C'était prévu; ce qu'elle a voulu, ce qu'elle a cherché, c'est le scandale.

MARIA ANTONIA

Pas moi, ma nervosité!

ISABEL

Silence! Ton père revient. Sur ce que tu as de plus sacré, qu'il ne sache rien. Et si vous n'êtes pas, l'un et l'autre, capables de dissimuler, qu'il ne vous voie pas. Sauvez-vous.

PEPE

Moi, pour ma part...

MARIA ANTONIA

Soit. Je saurai feindre. Mais ce ne sera pas pour longtemps.

PEPE

J'espère que, demain, nous pourrons causer avec tes parents un peu plus tranquillement.

ISABEL

Oui, demain. Maria Antonia, essuie tes yeux; qu'il ne voie pas que tu as pleuré.

SCÈNE X

Les mêmes, GONZALO

GONZALO

Comment ? Encore ici ?

PEPE

Nous partions; il est tard. Nous avons attendu, histoire de te dire bonsoir.

GONZALO

J'ai été au théâtre pour tenir compagnie à ce jeune ménage de Paris. Et toi, cette lecture ?

PEPE

Peuh ! On ne peut pas en juger comme ça, sur une première fois.

MARIA ANTONIA

A demain, Isabel. Bonsoir, papa.

GONZALO

Le nuage s'est dissipé ?

MARIA ANTONIA

Oui, c'est passé.

GONZALO

On dirait que tu as pleuré... Les larmes du pardon?

MARIA ANTONIA

Ou du repentir.

PEPE

Est-ce que tu comptes sortir de bonne heure demain?

GONZALO

Non. Pourquoi?

PEPE

Parce que je serais venu te voir. Isabel, tu lui parleras?

ISABEL

Je ne sais pas. Je ne suis pas en état de penser à quoi que ce soit, en ce moment. Maria Antonia, sois raisonnable. Je serai chez toi demain matin de bonne heure. *(Pepe et Maria Antonia se retirent.)*

SCÈNE XI

ISABEL, GONZALO

GONZALO

Une vraie scène, n'est-ce pas?

ISABEL

Non; comme d'habitude... Et toi, ce théâtre? Le ménage s'est amusé?

GONZALO

Beaucoup. La musique est agréable. La petite en a été enchantée; bien sûr, on y danse le tango!

ISABEL

On a dû la remarquer. Elle est belle et elle était très bien habillée.

GONZALO

C'est vrai. Tous les regards étaient tournés vers notre loge. Tu sais comment ça se passe à Madrid, aussitôt qu'on y voit une nouvelle figure...

ISABEL

Surtout si elle en vaut la peine.

GONZALO

Je vais dans mon bureau; j'ai des lettres à écrire avant de me coucher. Et demain matin, il faut que je me lève assez tôt.

ISABEL

Eh bien! n'écris pas ce soir.

GONZALO

Demain matin, je n'aurai pas le temps. Et voilà que j'ai dit à Pepe que je ne sortirais pas de bonne heure, alors qu'il le faut à tout prix!

ISABEL

Pour quoi donc de si pressé?

GONZALO

Pour parler à Ramon avant le Conseil.

ISABEL

Et le gagner à cette nomination?

GONZALO

Et pour d'autres affaires... Je vais écrire ces lettres. *(Il va vers son bureau.)*

ISABEL

Écoute...

GONZALO *(de l'autre pièce.)*

Qu'y a-t-il?

ISABEL

Rien. *(Elle sonne, le valet de chambre paraît.)* Dites à Lucila que je monte. Qu'elle vienne me déshabiller. *(Le valet de chambre sort; on entend Gonzalo fredonner.)* Te voilà tout heureux!

GONZALO

Cette musique vous colle à l'oreille, sans qu'on s'en doute.

ISABEL

Elle n'était pas comme ça sûrement; ça serait horrible.

GONZALO *(Toujours fredonnant.)*

Tu sais bien l'oreille que j'ai.

ISABEL

Pas très bonne, en effet. Ce qu'il y a, c'est que tu es content...

GONZALO

Ça te contrarie?

ISABEL

Pas du tout. Tu sais bien les raisons que tu as de l'être. *(Un silence. Isabel éclate en sanglots. Gonzalo vient; Isabel, en le voyant, fait effort pour se contenir.)*

GONZALO

J'oubliais de te dire une chose... Mais qu'as-tu? Pourquoi pleures-tu? Qu'y a-t-il?

ISABEL

Rien. Je ne voulais pas te le dire... Voilà: Maria Antonia est très fâchée. Elle est jalouse et elle sait que Pepe...

GONZALO

Peuh! Des bêtises. Pourquoi y faire attention?... Une nervosité d'enfant gâtée.

ISABEL

Tu ne sais pas ce qui se passe chez elle.

GONZALO

Et je ne veux pas le savoir. J'ai des lettres à écrire et ne peux pas me distraire à des niaiseries... Sans compter que je suis content et ne tiens pas à m'attrister.

ISABEL

Tu as raison. Quand on est si content...

GONZALO

Mais qu'as-tu donc, toi aussi? Ah! Ces nerfs de femmes, ces nerfs! J'écris ces lettres au galop et je te rejoins. Tu me diras tout ce que tu as à me dire. A tout de suite. *(Il retourne à son bureau.)*

ISABEL *(Sur la porte.)*

Non, à demain.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

ISABEL, CARMEN, LAURA,
LUISA, GONZALO

ISABEL

Non, non, tu ne sors pas. Aidez-moi, vous autres, à le convaincre.

LAURA *(A Gonzalo.)*

Vous ne devez pas sortir, absolument pas.

CARMEN

Ce serait une folie.

GONZALO

Mais je me sens tout à fait bien et je sors en voiture et très couvert.

ISABEL

Mais qu'y a-t-il donc de si pressant pour toi?

GONZALO

Le bureau.

ISABEL

Pourquoi ? Tu sais bien ce qu'a dit Ramon, que ta présence n'était nullement indispensable.

CARMEN

Ramon vous tiendra au courant de tout. Est-ce qu'il ne vous a pas promis de venir aujourd'hui ? Est-ce qu'il ne vient pas tous les jours ?

GONZALO

Justement, ça le dérange beaucoup ; il a assez à faire sans ça.

LAURA

Allons, n'insistez pas. Ne faites pas l'enfant. Vous n'êtes pas encore remis, vous n'avez pas bonne mine.

ISABEL

N'est-ce pas ? Il est faible, il ne s'alimente pas.

LAURA

Et avec tout ça, vous voulez sortir. Allez, donnez-moi ce pardessus, donnez-moi ce chapeau. Tenez-vous bien tranquille à la maison. Si vous insistez, on vous met de force au lit.

GONZALO

Soit. Je me rends.

LAURA

Et avec la journée qu'il fait ! Dans ma visite aux pauvres, j'ai cru que le vent m'emportait.

ISABEL

Le docteur a dit qu'il ne devait pas sortir encore.

LAURA

La pneumonie est embusquée dans tous les coins. Des tas de gens connus s'en vont.

GONZALO

Dommage, tant de braves gens... Et de quoi encore est-il à la mode de mourir?

LAURA

Ne plaisantez pas avec ces choses-là. *(A Isabel.)* Vous dites qu'il ne s'alimente pas?

ISABEL

Je ne sais pas comment il tient debout.

LAURA

Ça ne peut pas durer. Vous allez prendre tout de suite quelque chose. Quoi? De quoi avez-vous envie?

GONZALO

Mais voyons, chère amie...

LAURA

De force, vous dis-je. Dites ce que vous voulez prendre.

ISABEL

C'est l'heure où il devrait prendre les pilules qu'on lui a ordonnées et il refuse aussi.

LAURA

Ah! oui? Passez-moi ces pilules.

GONZALO

Laura, voyons...

ISABEL

Deux.

LAURA

Vous allez en prendre trois. Allons-y. Ouvrez la bouche. Une, deux...

GONZALO

J'étouffe!

LAURA

Vite, un verre d'eau.

LUISA

De l'eau, de l'eau; il étouffe.

GONZALO

Ne criez pas; c'est passé.

LUISA

Oh! J'ai eu peur!

LAURA

Maintenant, la troisième.

GONZALO

Non; ça suffit. Je vous remercie.

LAURA

Vous ne pouvez pas dire que nous ne prenons pas soin de vous.

GONZALO

Je vous en suis bien reconnaissant.

LAURA

Et Dieu sait que vous ne méritez pas tant d'intérêt. Si vous nous aviez vues le jour où vous êtes tombé malade!

LUISA

Nous avons pleuré comme si vous aviez été mort.

LAURA

Non, davantage.

GONZALO

Vous êtes trop bonnes.

LAURA

Moi, j'ai fait un vœu. Je ne vous dis pas lequel, vous en ririez.

LUISA

Moi aussi.

ISABEL

Ma chère petite! Qu'est-ce que tu as promis?

LUISA

De ne pas aller de tout un mois au théâtre.

CARMEN

Sans nous en rien dire. Son père se demandait hier soir pourquoi elle ne voulait pas venir à l'Opéra.

LAURA

Moi, j'ai promis bien plus que ça. J'ai promis de me réconcilier avec ma belle-sœur Vicenta, à qui je ne parle plus depuis six ans. Dieu sait que c'est bien le plus grand sacrifice que je pouvais faire, d'autant plus que ce sera pour que nous soyons encore plus fâchées dans deux ou trois jours.

GONZALO

Et c'est pour moi que vous vous donnez ce déplaisir? Et votre pauvre belle-sœur qui n'a rien promis!

LAURA

Tant pis pour elle. C'est une chipie! Elle a fait mourir mon pauvre frère à force de querelles.

CARMEN *(A Isabel.)*

Vous voilà un peu rassurée, j'espère?

ISABEL

Oui; le médecin dit que ce ne sera rien.

LAURA

Ce qu'il vous faut maintenant, c'est du repos dans un bon climat; à Malaga ou à Nice... Si c'est Nice, je vous accompagne. Je ne connais pas la Côte d'Azur; Monte-Carlo, avec son casino, m'attire.

ISABEL

Ma bonne Laura, vous seriez capable...

LAURA

De tenter ma chance? Je vous crois.

CARMEN *(A Isabel.)*

Vous avez parlé à Ramon?

ISABEL

Non. Pourquoi?

CARMEN

Il avait quelque chose à vous dire.

ISABEL

A propos de ces gens-là?

CARMEN

Ils vont repartir bientôt pour Paris.

ISABEL

Vous croyez?

CARMEN

C'était le plus simple, après ce scandale. Tout a fini pour le mieux. Réjouissez-vous; parce que, vous savez, cette femme-là est dangereuse.

ISABEL

Jamais je n'ai vu Gonzalo si pris. Une véritable passion.

CARMEN

Mais non, mais non.

LAURA *(A Gonzalo.)*

On sait tout, allez. Vous étiez comme un collégien. Promenades... cadeaux... une fortune en cadeaux. Toutes mes amies vous ont vu courir les magasins: bijouteries, fleuristes, confiseries... Tout lui était bon alors, même les friandises? On vous a vu acheter jusqu'à des tambourins, avec toreros et pompons.

GONZALO

Ah! Quand les langues s'en mêlent! Comme si c'était sensationnel de me voir faire des achats de ce genre! Alors que des correspondants, des amis étrangers demandent des souvenirs d'Espagne à offrir, à donner...

LAURA

Voilà qui explique le tambourin, même des banderilles à la rigueur. Mais, vous, commander des fleurs, des bijoux...

GONZALO

J'ai tellement de gens pour qui avoir des attentions! La fille d'un correspondant qui se marie, une maîtresse de maison chez qui j'ai dîné...

LAURA

Je vois ça: une avalanche de noces et d'attentions telle qu'il y aurait, pour peu qu'elle continuât, de quoi vous ruiner.

GONZALO

Mais que vous a-t-on raconté au juste? Ça m'intéresse de l'apprendre par vous. Vous connaissez tellement de monde et vous entendez dire tant de choses!

LAURA

Pour une fois, les versions sont unanimes. Le coup de tonnerre a été plus fort.

GONZALO

Des bavardages. Que savez-vous ?

LAURA

Que le mari, installé par vous dans les bureaux de la Société, abusait de votre protection auprès des employés ; que l'un d'eux, excédé, a perdu patience un jour et lui a tout jeté à la figure, à la grande satisfaction des autres... On a craint un duel. Naturellement vous avez été contrarié et on suppose qu'elle l'a été aussi... Pour ce qui est du mari, il n'a pas dû prendre la chose très à cœur parce qu'il s'est contenté de donner sa démission, et encore sur les indications pressantes et réitérées du Conseil d'administration et de Ramon en particulier. Avez-vous quelque rectification à faire ? Ou bien l'histoire est-elle exacte ?

GONZALO

A peine fausse, pour une fois.

LAURA

Et votre pauvre femme...

GONZALO

Elle ne sait rien.

LAURA

C'est ce que vous vous figurez, histoire d'avoir un remords de moins... Ah ! les hommes ! Le monde ! Bénie soit l'heure où je ne me suis pas mariée !

GONZALO

Comment? Ça a été une question d'heure?

CARMEN *(A Luisa.)*

Viens près de nous. Qu'as-tu à aller de-ci de-là?

LUISA

J'ai compris que je ne devais pas vous écouter. Je vais vers les autres et je comprends que je ne dois pas les écouter non plus... Quand serai-je donc en âge de tout entendre?

LAURA

Quand tu n'en auras plus la curiosité. Ce jour-là, tu n'auras plus rien de neuf à apprendre.

SCÈNE II

Les mêmes, RAMON.

RAMON

Je sais notre convalescent bien entouré.

GONZALO

Dis plutôt séquestré. On ne me laisse pas sortir, on ne veut pas que j'aille à mon bureau.

RAMON

On a raison. Tiens, voilà le courrier. Laura, excusez-moi, je ne vous ai pas encore dit bonjour. Avez-vous reçu l'avis de ce nouvel emprunt que vous m'avez demandé? Je vous l'ai envoyé aussitôt.

LAURA

Merci bien. C'était par simple curiosité.

RAMON

En effet, je n'ai pas l'impression qu'il vous convienne. *(A Isabel.)* Que dit le médecin?

ISABEL

Il lui a permis de sortir, mais avec le temps qu'il fait...

RAMON

Bien sûr.

CARMEN *(A Gonzalo.)*

Je profite de ce que Ramon est là pour me retirer. Nous vous laissons en bonne compagnie.

GONZALO

Restez avec Isabel pendant que je vais avec Ramon dans mon bureau.

CARMEN

Isabel vient de dire qu'elle a à sortir, elle aussi.

GONZALO *(A Isabel.)*

Toi ?

ISABEL

Je vais un moment chez Maria Antonia. Je suis inquiète. Hier elle a fait prévenir qu'elle était souffrante et comme elle n'est pas venue aujourd'hui ni Pepe non plus... Tu n'es pas tout seul, puisque Ramon est là.

GONZALO

Bon. Vas-y si tu veux. Mais je ne pense pas qu'il leur soit rien arrivé. Ils auraient prévenu.

LAURA

Je pars avec vous. Gonzalo, je fais des vœux pour votre complet rétablissement.

GONZALO

La convalescence commence bien.

LAURA

Attention! Les rechutes sont très dangereuses.

CARMEN

Soyez prudent, Gonzalo.

GONZALO

Au revoir, Carmen; au revoir, Luisa.

ISABEL *(A Ramon.)*

Ne parlez pas trop d'affaires, ni de choses sérieuses. Et ne le laissez pas fumer. Je reviens tout de suite. *(Isabel, Carmen, Laura, Luisa sortent.)*

SCÈNE III

GONZALO, ROMAN

RAMON

Comment te sens-tu?

GONZALO

Je ne sais pas. Mal. Ennuyé, nerveux.

RAMON

Ce fiasco, n'est-ce pas? Nous savons tous que cette femme s'est bien amusée à tes dépens, en te bernant d'espoir... contre des réalités positives. Belle fin pour un Don Juan qui n'a pas su se retirer à temps! Heureusement qu'elle ne va pas tarder à filer, avec son trop complaisant mari.

GONZALO

Ça va. Vous l'avez forcé de renoncer à son emploi, en grossissant le scandale. Compte sur ma démission et sois persuadé que je ne m'occuperai plus de la société.

RAMON

Parle, vas-y; dis tout ce que tu as sur le cœur.



GONZALO

Tu voudrais que je supporte qu'un petit employé impertinent me tourne en ridicule devant tout le monde et que vous l'approuviez et lui donniez raison ?

RAMON

Si ton protégé avait su se tenir à sa place et n'avait irrité personne avec ses observations...

GONZALO

Ses observations ? Alors qu'il les obligeait, tout bonnement, à faire leur devoir ? Il est habitué à ses employés de Paris, où l'on sait obéir et respecter ses chefs. Mais ici, avec notre démocratie de farceurs, nous sommes tous de plain-pied, tous égaux, tous des hidalgos qui voulons bien travailler, histoire de rendre service, pourvu qu'on nous tape sur l'épaule et qu'il n'y ait ni supérieurs ni subalternes. Le résultat, nous le voyons.

RAMON

Tu parles comme ça maintenant parce que tu es contrarié. En réalité, tu es le premier à te montrer simple et affable avec tout le monde, à l'espagnole, et personne n'en a moins de respect pour toi. Mais ce petit monsieur, lui, ce qu'il prétendait, c'était de nous imposer l'autoritarisme ridicule de la bureaucratie française, de ces ronds-de-cuir qui, derrière un bureau ou un guichet, se croient des aristocrates d'un nouveau genre et traitent de haut les autres mortels.

GONZALO

Si quelqu'un avait à se plaindre, que ne le faisait-il auprès de moi ? En toute cette affaire, il y a eu une conspiration tramée par...

RAMON

Par moi ? N'est-ce pas ?

GONZALO

Pas par toi seul. Par toi, influencé par ta femme.

RAMON

Par Carmen? C'est ce que tu veux dire?

GONZALO

Non, pas précisément par elle; par Isabel. Elles sont tellement amies, tellement unies...

RAMON

Trêve de sottises. Il n'y a pas eu conspiration. Quoique au courant de tout, Isabel n'a agi en rien sur ma femme, ni Carmen sur moi. Comment peut-il te passer par la tête que nous ayons pu déchaîner les commérages sur toi, dans nos bureaux d'abord et puis dans tout Madrid?

GONZALO

En tout cas, vous y avez bien réussi et aussi à faire de mon foyer un enfer larvé, qui est le pire des enfers.

RAMON

Un enfer?

GONZALO

Tu ne le sais que trop. Isabel ne parle pas. Mais son attitude de martyr est une accusation de tous les instants que je ne peux supporter. Mes nerfs sont à bout; je suis décidé à tout casser. J'aime mieux qu'elle parle, qu'elle s'indigne. La résignation me donne une impression de mépris, d'acceptation, d'égoïsme. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, elle signifie manque d'affection.

RAMON

Tu juges mal Isabel ou tu te juges mal toi-même si tu crois qu'avec des protestations indignées elle aurait réussi là où la résignation a échoué. Lorsque l'attachement nous abandonne, quel moyen avons-nous de le retenir? Les menaces, la violence, le crime passionnel? Et si l'oiseau quitte sa cage et ouvre ses ailes, comment le rattraper? Ou bien tu tires sur lui en te disant: « Ou à moi ou à personne », et tu le rattrapes sûrement, mais sans vie; ou si tu le veux comme tu l'as eu, il ne te reste qu'à attendre qu'il revienne quand notre cage lui semblera plus douce que la liberté.

GONZALO

Je ne te savais pas poète. C'est une facette neuve que je n'aurais jamais devinée en toi.

RAMON

Nous n'en avons jamais fini de nous connaître les uns les autres. Je ne suis pas poète, mais je pense juger du cœur d'Isabel. Tout comme elle sent s'éloigner d'elle ta tendresse, il y eut un temps où je sentis, moi aussi, s'éloigner de moi celle de Carmen. Ma femme était quelque peu rêveuse, la vie que je lui faisais était très prosaïque. Je suis, moi, tellement bouché à la fantaisie que, sans la sécurité du lendemain, cela me semblait un crime, non pas même de rêver, mais de dormir. Je travaillais sans relâche, en pensant à ma femme et à mes enfants. Mais justement le travail, c'est-à-dire ce qui m'attachait à eux, était aussi ce qui apparemment m'en détachait le plus. Chez Carmen, j'observai d'abord de la maussaderie, de l'éloignement; puis ce fut la froideur, l'indifférence; plus tard, que sais-je? Si je n'avais été si sûr de son honnêteté, j'aurais pu croire qu'elle m'avait aliéné son cœur; j'ai tâché alors de m'imposer, j'ai été violent, j'ai proféré des menaces. Tout ce que j'ai obtenu, c'est la soumission, le respect, un semblant d'affection. Mais la vraie tendresse se faisait chaque jour plus lointaine. Que faire? J'ai attendu, j'ai

espéré en continuant de travailler, de penser à ma femme et à mes enfants, de les aimer. Et un beau jour, alors que j'étais penché sur mes comptes, j'ai senti des bras se nouer à mon cou, une joue se poser contre ma joue et vu une larme glisser sur les chiffres qui étaient sous mes yeux, tandis qu'une voix jaillie du fond de l'âme me disait: « Que tu es bon, Ramon, et comme je t'aime! » C'était le cœur qui avait enfin compris; c'était l'oiseau qui revenait, Dieu sait de quelles folles rêveries! Dans notre vie d'aujourd'hui, sans lances, ni épées, ni Maures, ni princesses, ni troubadours, la seule poésie, c'est celle du devoir accompli, notre devoir à chacun de nous; le travail prosaïque, sans poésie et sans gloire. La gloire! il ne nous est pas donné à tous d'y aspirer. Ou plutôt si. Pour ceux qui travaillent à quelque chose de grand, c'est l'affection qui vient de loin et de partout; pour ceux qui travaillent à quelque chose de plus modeste, comme nous le faisons pour les nôtres, c'est l'affection de ceux-ci qui est notre gloire, la gloire des humbles, des ignorés, une gloire familière, toute proche et qui par là même nous réchauffe tout de suite le cœur.

GONZALO

As-tu jamais pu douter qu'elle te fît défaut? As-tu pu douter de l'affection de Carmen, de tes enfants?

RAMON

Oui, j'ai pu douter d'eux. De moi, jamais. Et j'ai attendu. Comme attend maintenant Isabel. C'est pour ça que je t'ai dit que tu ne savais rien de son cœur, comme tu ne savais rien du mien.

GONZALO

Parce que tu ne m'as jamais parlé comme tu viens de le faire. Comment aurais-je su? Tu as raison, nous n'avons jamais fini de nous connaître les uns les autres, ou bien nous nous connaissons trop tard.

SCÈNE IV

Les mêmes, LE VALET DE PIED *qui vient annoncer Adolfo.*

LE VALET

Avec la permission de Monsieur *(Il remet une carte à Gonzalo.)* Cette personne voudrait voir Monsieur. Si Monsieur ne peut pas la recevoir, elle reviendra à l'heure que Monsieur voudra bien indiquer; il faut à tout prix qu'elle voie Monsieur.

GONZALO *(Passant la carte à Ramon.)*

Dites que je ne suis pas chez moi.

LE VALET

Ce monsieur sait que Monsieur est chez lui.

GONZALO

Dites-lui que je ne peux pas le recevoir.

RAMON

C'est inutile. Il s'est mis en tête de te voir. Mieux vaut savoir, tout de suite, ce qu'il veut; sans doute des explications fâcheuses, désagréables. Veux-tu que je le reçoive à ta place?

GONZALO

Non, mais reste. L'entrevue en sera plus courte et moins embarrassée. Faites le entrer. *(Le valet de pied sort et introduit Adolfo.)*

ADOLFO

Cher Monsieur! Votre santé est meilleure, j'espère?

GONZALO

Un peu meilleure. Merci.

ADOLFO

Don Ramon, mes devoirs...

RAMON

Obligé...

ADOLFO *(A Gonzalo.)*

Madame va bien, j'espère?

GONZALO

Très bien, merci.

ADOLFO *(A Ramon.)*

La vôtre de même, j'espère?

RAMON

Très bien.

ADOLFO

Et votre charmante fille?

RAMON

Aussi.

ADOLFO *(A Gonzalo.)*

Vous vous attendiez à me voir. J'ai hésité si je devais vous écrire ou vous voir personnellement. Josefina m'a conseillé de venir. Le sujet est trop délicat pour être traité par lettre. En parlant, si l'on est allé trop loin, on peut rattraper ses mots, n'est-ce pas? Tandis qu'une fois écrits, ils restent. Vous savez que j'ai été insulté. Vous savez qu'il y a quelqu'un que j'aurais dû tuer...

RAMON

Le mot est bien fort.

ADOLFO

Non. C'est ce que j'aurais dû faire. C'est ce que j'aurais fait si je n'avais réfléchi. En somme, ce n'est pas moi seul qui ai été insulté. Ma femme l'a été aussi. Que dis-je? la France l'a été avec nous.

RAMON

Alors, quoi? Vous prétendez en faire un différend international?

ADOLFO

N'a-t-on pas dit, à mon sujet, que j'étais comme tous les maris français?

RAMON

N'y faites pas attention. C'est la littérature qui leur a fait cette réputation.

ADOLFO

Je le répète, si je n'avais pas réfléchi sagement...

GONZALO

Vous exagérez. En tout cela, il n'y a eu, de votre part, que votre méconnaissance de notre caractère, de nos coutumes; un excès de rigueur ou de formalisme, comme vous voudrez; et, chez ceux qui vous ont désobligé, de la mauvaise éducation, de l'emportement. Mais de là à vouloir donner à cette affaire une portée qu'elle n'a pas...

ADOLFO

C'est que j'y vois clair, moi. J'ai eu une conversation avec ma femme et je sais bien que, si nous avions laissé aller les choses, rien de tout cela ne serait arrivé.

RAMON

Que voulez-vous dire?

ADOLFO

Que quelqu'un de très influent a fait la cour à ma femme. J'ignore qui et ne veux pas le savoir...

RAMON *(Bas, à Gonzalo.)*

Ça alors, comme toupet...

ADOLFO

Ma dignité m'interdisait de rester à mon poste. Et maintenant, qui va m'indemniser pour le temps perdu, les frais d'installation à Madrid, où je comptais rester définitivement? C'est la ruine pour nous, comme dit ma chère petite femme. Pour un voyage pareil, nous n'avions certes pas besoin de... comment dit-on?

RAMON

De bissac; de besace, si vous aimez mieux.

ADOLFO

Cela même. Tout ça n'a été qu'une façon de *se ficher* de nous. Ah! oui, nous voilà *frais*! C'est bien le mot, ce qui s'appelle *frais*!

GONZALO

Si vous avez eu de si grands frais, dans un autre sens du mot, si vous vous estimez lésé...

RAMON *(A Gonzalo.)*

Je lui ai offert de couvrir ses débours. Il m'a répondu que j'offensais sa dignité. *(A Adolfo.)* Est-ce exact ou non?

ADOLFO

Exact. Tant il est vrai qu'on ne sait parfois ce qu'on dit. Mais en y réfléchissant sagement... Tout ce que je sais, c'est que si ce n'avait été ma dignité, j'aurais conservé mon emploi, serais monté en grade et aurais gagné beaucoup d'argent comme tant d'autres qui, sans mérites, sans état de services, sans que personne en puisse donner une explication, et seulement grâce à leur femme, sont arrivés et par la suite sont les premiers à critiquer et réprouver les autres.

RAMON

Qu'entendez-vous dire par là?

ADOLFO

Ce que je sais, que tout le monde dit et que vous êtes le seul à ignorer peut-être...

RAMON

En effet, je l'ignore. Mais vous allez me le dire. Vous ne serez pas assez lâche pour taire un nom.

ADOLFO

Ni assez lâche pour le dire par crainte.

RAMON

Vous dites ?

GONZALO *(A Adolfo.)*

Je vous serais obligé de ne vous adresser qu'à moi seul. Vous êtes chez moi et c'est à moi que vous vouliez parler.

RAMON

Permets...

GONZALO

Ça suffit. *(A Adolfo.)* Je ne crois pas me tromper en concluant de ce que vous venez de dire que votre plus grand souci, en cette affaire, c'est le côté... disons pratique. Sur les frais dont vous parlez, sur cette indemnité à laquelle vous pensez avoir droit, je ne marchanderai pas. Quant à votre installation, personne mieux que moi n'en connaît le prix de revient.

ADOLFO

C'est tout naturel. Josefina vous consultait là-dessus. Moi je ne sais jamais le prix de rien. Maintenant il va nous falloir... comment dit-on?... vendre *tout à l'encan*. J'ai mis une annonce dans les journaux. Si quelque chose vous intéresse, on vous fera des prix d'ami.

RAMON

Trop aimable à vous.

GONZALO

C'est donc bien entendu. Demain même vous serez dûment indemnisé. J'espère que vous ne garderez pas de nous un mauvais souvenir.

ADOLFO

Oh! non. La pauvre Josefina pleure à l'idée de quitter Madrid et me dit que, si jamais elle se perd, c'est ici que je devrai la chercher. Ainsi donc, vous dites que demain...

GONZALO

Demain même, comptez-y.

ADOLFO

J'espère que nous aurons encore le plaisir de nous voir.

GONZALO

Sûrement.

ADOLFO

Et que vous saurez apprécier ma correction en cette affaire.

GONZALO

Parfaite, mon cher *Alfonso*... oh! pardon, Adolfo.

ADOLFO

Vous savez qu'à Paris, on appelle *Alphonses* certains individus...

GONZALO

La langue m'a fourché.

ADOLFO

Je l'espère. Mes devoirs, Don Ramon.

RAMON

Monsieur.

ADOLFO

Ne me saluez pas sur ce ton. J'ai tout oublié. Je pense froidement.

RAMON

Moi non. Et ce n'est pas froidement que je pense, mais que je salue.

ADOLFO

Soit. Je *m'en bats l'œil*, comme dit ma femme. Et je me retire ou plutôt, comme vous dites ici, je me *défile*. Tout à vous. *(Il sort.)*

SCÈNE V

RAMON, GONZALO

RAMON

Si je ne me disais pas de qui il est le fils...

GONZALO

Eh bien?

RAMON

Il ne sortirait pas d'ici sans que je lui aie cassé quelque chose... Et dire que nous l'avons pris pour un niais! Mais tout a été combiné par sa femme, j'en suis sûr, son aventurière de femme.

GONZALO

C'est pour ça qu'il m'a amusé, au fond.

RAMON

Toi peut-être. Mais moi... il m'a dit quelque chose...

GONZALO

Je n'ai pas entendu.

RAMON

Parce que tu ne l'as pas laissé achever. On aurait dit que tu avais peur de le voir trop en dire. En fin de compte, il a obtenu

ce qu'il voulait. Mais je tirerai au clair ce qu'il donnait à entendre, avec ses réticences.

GONZALO

Je n'ai pas saisi un mot où tu fusses visé.

RAMON

Il n'a pas pu inventer ça, quelqu'un le lui a soufflé.

GONZALO

Nous finirons tous par déraisonner. Le fin mot de l'aventure, c'est qu'il s'agit d'un ridicule chantage auquel il serait plus ridicule encore de vouloir se dérober. Tu l'as dit toi même: « La fin d'un Don Juan qui n'a pas su se retirer à temps ». Le responsable en tout cela, c'est moi. Je reconnais ma faute, restons-en là. Je ne vois pas pourquoi tu te mettrais martel en tête... Tu ne dis rien? A quoi penses-tu? Est-il possible que tu prennes au sérieux un type comme ça?

RAMON

Je sais ce que j'ai à faire.

GONZALO

Ramon, voyons!

RAMON

Si c'était vrai pourtant... Mais non, ce n'est pas possible!

GONZALO

Plus un mot. Voilà Isabel de retour.

RAMON

Ce nom suffit.

SCÈNE VI

Les mêmes, ISABEL.

ISABEL

Je n'ai pas été trop longtemps, n'est-ce pas? Comment te sens-tu? Mais qu'est-ce qu'il y a? Vous faites de ces têtes!

GONZALO

Rien.

ISABEL

Vous avez trop parlé affaires, trop discuté, vous vous êtes fâchés.

GONZALO

Je te dis que non. Et Maria Antonia? Et Pepe? Tu les as vus?

ISABEL

Ils n'étaient pas chez eux.

GONZALO

C'est toi qui as l'air contrariée. Qu'est-ce qui se passe?

ISABEL

Je viens de te le dire: ils n'étaient pas chez eux. Ça prouve qu'ils se portent bien. J'ai été saisie, en entrant, de vous voir tout drôles, comme si vous veniez de vous quereller.

GONZALO

Ne dis pas de bêtises. Une simple discussion. Demande à Ramon.

RAMON

Au sujet de la société.

ISABEL

Songe que tu es encore faible. Ne t'échauffe pas ainsi *(A Ramon.)* Je suis bien sûre que ce n'est pas vous qui avez commencé.

GONZALO

C'est moi le coupable. Je vais signer ces papiers et écrire à Barona, en lui expliquant... Tu sais qu'ils repartent pour Paris?

ISABEL

Qui?

GONZALO

Pourquoi veux-tu que ce soit moi qui te le dise? Tu ne le sais pas déjà? Tu n'en es pas contente?

ISABEL

Moi?

GONZALO

Toujours la même. Pas moyen de lui faire avouer ce qu'elle sent! *(Il sort.)*

SCÈNE VII

ISABEL, RAMON

ISABEL

Vous avez entendu ? Il ne lui suffit pas de me tourmenter, il faut encore qu'il sache qu'il me tourmente.

RAMON

Isabel, je vous demande pardon... Vous allez être étonnée si je vous parle de choses passées... et tristes.

ISABEL

Vous ?

RAMON

Je sais que vous ne me direz pas la vérité. N'importe. Je sais que vous seule pouvez me rendre la tranquillité, même si c'est en me mentant.

ISABEL

Que voulez-vous dire ? Que s'est-il passé entre Gonzalo et vous ? Je sais que le mari de cette... femme est venu. Qu'est-il venu faire ? Qu'a-t-il dit ?

RAMON

Est-ce un nigaud, est-ce un fripon? Je me le demande. En tout cas il a dit quelque chose, soit qu'il l'ait inventé, soit qu'il l'ait répété, ou racontar ou façon de parler, quelque chose à quoi je n'avais jamais pensé. Mais il y a des moments où un mot, un simple mot est comme un éclair qui illumine jusqu'au tréfonds le plus obscur de votre vie... Pourquoi mon fils n'a-t-il pas épousé Maria Antonia? Dites-le-moi, vous. Pourquoi?

ISABEL

Vous ne le savez pas?

RAMON

Je sais ce que vous savez, ce qu'Enrique a dit, ce que vous avez tous dit: qu'il avait une maîtresse, une pauvre fille insignifiante, que Maria Antonia l'avait appris, en avait été froissée, avait cru que cette histoire n'était pas finie et n'avait pas pardonné.

ISABEL

Vous en savez autant que nous.

RAMON

Jusqu'à présent, je n'avais jamais pensé que ce ne fût pas la véritable explication, que cela pouvait n'être qu'un prétexte inventé par Carmen, par vous, par tous, afin d'éviter... Non, jusqu'à présent, ce que je viens d'entendre ne m'était jamais passé par la tête. Je ne suis pas très intelligent, je le sais; mes lumières n'ont pas beaucoup servi à Gonzalo. Et cependant, il a toujours voulu que je sois auprès de lui, aux postes les plus importants. Grâce à lui, j'ai fait une certaine fortune, je suis riche, je croyais être heureux. A quoi ai-je dû tout cela? A quoi le dois-je?

ISABEL

A votre travail, à votre honnêteté, à vos capacités. En doutez-vous? Qu'est-ce donc qui vous passe par la tête? Qu'a-t-on pu vous dire? Songez-y: ce n'est pas seulement l'amitié de Gonzalo que vous mettez en doute.

RAMON

Je le sais, et je ne peux pas croire... non, ce serait trop horrible. Dites-moi que je n'ai pas raison, que je ne dois même pas faire cette supposition, que si cela avait été...

ISABEL

Carmen ne serait pas ma meilleure amie, je ne l'aimerais pas comme une sœur. Vous savez que c'est vrai, vous le voyez de vos propres yeux. Vous pensez bien que le soupçon que vous avez maintenant, que vous n'aviez jamais eu jusqu'ici, je l'aurais eu, moi, avant vous, s'il avait été fondé. Et même si vous supposiez que, par prudence, ou sur l'ordre de mon mari, j'avais eu l'air de ne rien savoir, la prudence, vous le savez, a des bornes, non moins que la dissimulation. Je ne suis pas une sainte. Tout ce que j'aurais pu faire, c'est de feindre, devant le monde, une apparente courtoisie. De là à mon amitié pour Carmen, une amitié vraie, sans réserve, de toute l'âme, il y a une différence, vous l'avouerez. Et si je suis sûre de sa loyauté, comment n'en seriez-vous pas sûr, vous? Croyez-vous qu'une femme jalouse — et je le suis — si habile soit-elle à feindre, puisse feindre à ce point? Est-ce que je l'ai fait, avec Josefina? Vous l'avez bien vu: ni la politesse, ni la prudence n'ont prévalu, j'ai cessé de la voir. Et vous pourriez croire que mon attachement pour Carmen n'est pas sincère et qu'il a duré si longtemps? Vous me croyez sublime, Ramon, et j'en suis touchée. Mais je ne le suis pas et il faut que vous connaissiez peu le cœur féminin pour admettre qu'une femme, si avisée soit-elle, puisse en voir constamment une autre comme je vois Carmen, si elle avait jamais eu un soupçon sur

elle. Je sais bien que la réputation de Gonzalo autorise tous les soupçons. Mais, en ce moment, nous faisons offense à Carmen rien qu'à chercher des raisons qui expliquent le doute qui vous effleure... Ce n'est pas dans mon cœur, c'est dans le sien, c'est dans le vôtre qu'il vous faut les trouver. Allez, allez; je me demande comment je pourrais assez vous punir de votre pensée, si elle n'était, par elle-même, la plus grande des punitions.

SCÈNE VIII

Les mêmes, MANUEL

MANUEL

Bonjour, chère amie; Bonjour, Don Ramon.

ISABEL

Je suis ravie de vous voir. J'allais vous prier de venir si vous aviez tardé un jour de plus à le faire.

RAMON *(A Manuel.)*

Et moi, je prenais congé quand vous êtes entré. *(A Isabel.)* Je passe prendre ces papiers que Gonzalo est en train de signer et je m'en vais... Cher ami...

MANUEL

Au revoir.

ISABEL *(A Ramon.)*

C'est fini ? Plus l'ombre d'une mauvaise pensée ?

RAMON

Ne vous ai-je pas dit que vous me feriez croire, vrai ou faux, ce que vous voudriez ? Vous êtes si bonne, si bonne, que vous êtes capable de tout, y compris de ce dont vous prétendez qu'aucune femme n'est capable, fût-elle une sainte. *(Il sort.)*

SCÈNE IX

ISABEL, MANUEL

ISABEL

Je n'en peux plus.

MANUEL

Qu'y a-t-il? Vous êtes souffrante?

ISABEL

Je viens de mentir. De mentir avec tant de conviction qu'il me semble à moi-même que je n'ai pas menti. Ah! des mensonges pareils, la conscience n'en est pas chargée: le cœur nous en absout.

MANUEL

Des mensonges, vous?

ISABEL

Ne parlons pas de moi. J'étais dans l'impatience de vous voir, aujourd'hui particulièrement.

MANUEL

A force de penser à vous, j'ai pu vous paraître oublieux.

ISABEL

Ça veut dire que vous n'avez pas mis de côté ce que vous m'aviez promis ?

MANUEL

Pas une minute. Et ces jours-ci, il m'a fallu redoubler de vigilance.

ISABEL

Ces jours-ci ? Pourquoi ? Avez-vous appris du nouveau ?

MANUEL

Entre Maria Antonia et Pepe, c'est la guerre déclarée.

ISABEL

Ici on les a à peine vus, bien que Gonzalo fût malade. Ce matin, j'ai été chez eux : ils n'y étaient pas. La femme de chambre, une fille de toute confiance que j'ai fait entrer chez eux, m'a raconté ce qui s'y passe : des scènes terribles, des disputes sans arrêt, une vie impossible, quoi !

MANUEL

Et Maria Antonia continuellement exposée...

ISABEL

Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous appris ?

MANUEL

Des rencontres — fortuites — au musée du Prado.

ISABEL

Quoi? Maria Antonia et... Federico?

MANUEL

Fortuites, je le répète. J'en suis sûr. A peu près comme si je vous disais: « Figurez-vous que je connais à peine le Prado », que vous répondiez: « Pas possible? » Et moi: « Mais je compte y aller un de ces jours ». Que, depuis ce moment-là, l'un y allant tous les jours, et l'autre, « un de ces jours », nous finissions par nous rencontrer par hasard. Voilà ce qui s'est passé: ils se sont rencontrés là par hasard.

ISABEL

C'était bien ce que je craignais. Et votre ami, que vous a-t-il dit?

MANUEL

Vous le devinez. Un rêveur amoureux, une femme incomprise... L'admiration des chefs-d'œuvre, l'émotion partagée... L'art a toujours été un bon conducteur du fluide amoureux.

ISABEL

Ne plaisantez pas, je vous en prie. Ce ton léger me fait mali Dites-moi sérieusement ce que vous savez, ce que votre am. vous a avoué.

MANUEL

Il y a autre chose. Quelque chose de plus sérieux. Une imprudence de Maria Antonia.

ISABEL

Ciel!

MANUEL

Une lettre.

ISABEL

Vous l'avez lue? Que cet homme vous a montrée? C'est un misérable. Par vanité, par jactance, comme les autres. Et c'est là l'homme idéal qui peut faire oublier à cette enfant son devoir! Que dit-elle dans cette lettre?

MANUEL

Je n'ai parlé que d'imprudence. C'est une lettre d'adieu, une lettre où elle lui retire tout espoir. Mais elle le fait en suppliant, et supplier c'est s'avouer faible, et s'avouer faible c'est redouter de succomber.

ISABEL

Et cet homme espère encore?

MANUEL

Il a cette témérité.

ISABEL

Il faut absolument que je parle à Maria Antonia en présence de son père, de son mari, si c'est utile; que tous voient clairement le danger, que Maria Antonia y soit arrachée. Je ne veux pas qu'elle ait un jour à rougir devant son mari, que la raison ne soit pas toujours de son côté. Et j'y tiens non seulement parce que je l'aime comme si j'étais sa mère; j'y tiens parce que je la veux pareille à cette mère si pareille à moi. A moi qui mets mon

orgueil de femme à ceci: que notre condition par-devant les hommes peut admettre l'inégalité et toutes les humiliations possibles, sauf qu'ils soient en droit de nous dire: « Es-tu sans reproche pour m'accuser? » Ça, non, jamais de la vie. Notre devoir est pénible, nous devons être fortes pour l'accomplir. De sorte qu'à vous, qui prétendez que nous ne sommes pas vos égales, nous puissions répondre: « Égales, non; meilleures. »

SCÈNE X

Les mêmes, MARIA ANTONIA, PEPE

MARIA ANTONIA

Chère petite mère!

ISABEL

Ma chère fille!

MARIA ANTONIA

Enfin, je peux pleurer! Te dire tout à toi, à toi seule! A lui, je ne peux répondre que par le silence ou le mépris.

PEPE

Ça revient au même. Tais-toi ou méprise-moi à ton choix. Il suffit que, moi, je puisse parler.

ISABEL

Que signifie tout cela? Que s'est-il passé?

MARIA ANTONIA

Peu importe ce qu'il a à dire. Je n'ai qu'un regret: c'est qu'il n'ait pas raison de le dire.

PEPE

Vous l'entendez? Isabel, prie son père de venir. Je tiens à parler en sa présence. *(A Manuel.)* Ne vous retirez pas. Vous êtes de la famille et, en outre, l'ami d'une certaine personne. Je souhaite que vous assistiez à cet entretien. Où est son père?

MARIA ANTONIA

Parle-lui en tête à tête. Moi, je ne veux parler qu'à Isabel. Va trouver mon père, dis-lui ce que tu voudras.

PEPE

Soit.

ISABEL

Oui, laisse-nous seules. Ça vaut mieux. Va trouver Gonzalo. Tu sais ce que tu as à lui dire. Moi, je tiens à l'entendre, elle, d'abord. Je sais qu'à moi, elle ne peut mentir.

PEPE

Gonzalo est dans son bureau?

ISABEL

Oui. Allez avec lui, Manuel, vous qui savez la vérité. Parce que la vérité, c'est ce que vous m'avez dit, rien d'autre.

MANUEL

La vérité, c'est Maria Antonia qui va la dire.

ISABEL

J'en suis sûre. *(Pepe et Manuel sortent.)*

SCÈNE XI

ISABEL, MARIA ANTONIA

ISABEL

Oui, la vérité, pour moi, c'est ce que tu vas me dire. Pepe en est venu à te soupçonner, n'est-ce pas?

MARIA ANTONIA

Tu as entendu ce qu'il a dit.

ISABEL

Mais ses soupçons?

MARIA ANTONIA

Pour lui, l'évidence même. C'est lui qui me ramène maintenant pour sauvegarder son honneur... dont il a tout à coup un sentiment si noble et si pointilleux. Grâce à ce sentiment, j'ai obtenu ce que ni mes larmes, ni ma jalousie, ni mon cœur déchiré n'avaient pu me faire obtenir: revenir ici, oublier, ne plus souffrir. Sur mon désir, à moi, jamais il ne m'aurait rendue à vous, jamais vous ne m'auriez reçue. Vous auriez été tous d'accord pour vous y opposer. Mais comme il ne s'agit plus de moi, comme il s'agit de son honneur, personne ne s'y oppose. Et dire que j'ai été

assez stupide pour ne pas voir combien il m'était facile d'obtenir une séparation à laquelle j'aspirais comme à la seule tranquillité de conscience possible pour moi, comme à la seule paix possible du cœur !

ISABEL

Bien, très bien. Quand tu parles sur ce ton, je t'écoute sans frémir, sûre que tu n'as rien fait de mal. Continue de parler avec indignation et colère. Je ne veux pas te voir abattue, ni triste, ni humiliée. Ce serait avouer ta faute. Et tu n'en as pas commis, n'est-ce pas ? Regarde-moi bien, dans les yeux. Regarde-moi de tes yeux clairs, sans larmes, purs comme ton cœur. Tu n'as rien à te reprocher, n'est-ce pas ? Jure-le-moi sur le souvenir de ta mère.

MARIA ANTONIA

Sur ce souvenir et sur toute la méchanceté et la perfidie des hommes, je t'assure que, si l'intention et la volonté d'être coupable sont déjà la faute, personne n'est plus en faute que moi. Je te le dis du fond du cœur : je voudrais que rien ne m'eût retenue, ni vertu, ni respect de moi-même, ni l'exemple et le souvenir de ma mère, ni ton exemple à toi, sacré comme le sien, ni ton affection pour moi, rien, absolument rien !... Mais tu le sais par toi-même, toi dont le cœur et la vie ont été brisés aussi, toi qui, sainte comme tu l'es, n'as certainement pas pu t'empêcher parfois d'avoir envie de te venger des affronts, des humiliations non méritées ; oui, tu le sais : quand on est une honnête femme, il n'est pas facile de cesser de l'être.

SCÈNE XII

Les mêmes, GONZALO

GONZALO

Ce que je viens d'entendre, est-ce vrai? Est-ce vrai, ce que dit Pepe? Vrai, ce que dit ton mari? En ce cas, tu ne peux pas rester sous son toit; ni sous le mien non plus. Si là-bas, tu déshonores ton mari, ici, c'est ton père que tu déshonores.

ISABEL

Je t'en prie, Gonzalo!

GONZALO

Je t'interdis de la protéger, de la défendre. Qu'elle s'en aille! Je ne veux plus la voir!

ISABEL

Viens dans mes bras, ma pauvre enfant. Ne pleure pas. Si tu n'es pas coupable, indigne-toi comme tout à l'heure. C'est bien la vérité que tu m'as dite?

MARIA ANTONIA

La vérité, je le jure.

GONZALO

Va-t'en, te dis-je. Va-t'en.

ISABEL

Bon, elle va partir. Mais peut-être pas toute seule, je te préviens.*(Isabel et Maria Antonia sortent; Isabel revient sur ses pas.)*



SCÈNE XIII

ISABEL, GONZALO

GONZALO

Elle ne partira pas seule? Qu'est-ce que ça signifie?

ISABEL

Qu'une fois de plus tu es injuste, cruel, égoïste, homme enfin. Tu crois que Maria Antonia a commis une faute... tu en es persuadé, n'est-ce pas? Et tu vois rouge. Eh bien, moi, je te dis que je la comprends, que je l'excuse et que, même si c'était vrai, je lui dirais: « Tu as bien fait! » Tu m'entends?

GONZALO

Tu parles comme ça parce que ce n'est pas ta fille.

ISABEL

Ce n'est pas vrai! Et si elle l'était, j'aurais plus raison encore de lui dire: « Tu as bien fait! »

GONZALO

Tu n'as pas dû manquer de le lui dire. Et de l'excuser. Auparavant et maintenant. Je m'en suis toujours douté.

ISABEL

Pourquoi ne dis-tu pas aussi que je lui ai donné l'exemple? Dis-le donc, qu'importe? Nous en sommes à un de ces moments décisifs où la vie semble nous offrir le bilan de bien des années. Car la vie enregistre tout: nos actes, nos paroles, les détails les plus insignifiants. C'est un jour de règlement de comptes pour toi. Il était temps, mais ce jour arrive au moment où nous nous y attendons le moins, et par voie oblique, presque toujours, pour le bien comme pour le mal. Tel a peiné toute sa vie sans ombre de récompense, et, alors qu'il désespère, un héritage lui vient à point. Comme à la loterie: ça a l'air d'être la chance et en réalité c'est la vie qui paie. Tel autre, en dépit des pires forfaits vit longtemps riche et heureux; un beau matin, c'est la rançon, que la richesse ne peut payer: la maladie, un enfant qui meurt, la ruine... C'est la vie qui fait payer. Avec toi, elle a eu recours à ce que tu aimais le plus, ta fille. Ta fille, le modèle pour toi de toute la vertu, de toute la soumission des honnêtes femmes. Et voilà que tu t'indignes, que tu t'emportes. Tu n'en reviens pas et tu prétends la punir comme si ce n'était pas elle qui te punit pour sa mère... oui, pour sa mère et pour moi aussi.

GONZALO

Qui me punit de quoi? Veux-tu me le dire?

ISABEL

Que savez-vous donc, vous, hommes, du cœur des femmes? De celles qui vous mentent, qui vous dupent, vous connaissez les tromperies. Mais des autres? De celles qui aiment véritablement, vous ne connaissez pas tout l'amour, parce que, chez l'honnête femme, la pudeur l'emporte toujours sur la tendresse. Et c'est par pudeur que nous ne disons pas notre affection, nos désirs, notre jalousie. Vous ne comprenez pas, vous ne savez pas comprendre que votre femme au cœur pur aurait honte de lutter quand elle vous sent vous détacher d'elle. Et il vous faut subir

alors cette humiliation: la complaisance des femmes expertes — expertes et indignes — qui, pour vous séduire, comptent sur l'arsenal de la coquetterie, la résistance calculée, tout ce qui, chez nous, serait répugnant et fait toute la différence entre notre foyer et leur boudoir. N'empêche que votre caprice vole à ce dernier, avec le plaisir de la facilité. Là, on dépense à pleines mains, tandis qu'à la maison on lésine; là, on brigue les caresses dédaignées chez celles qui les prodiguent dès qu'on semble les désirer; et, bien souvent, dans ce désir en transparaît un autre non assouvi... Voilà ce que vous êtes, vous autres, hommes, et voilà comment tu es, toi, impitoyable non pas même pour une faute, mais pour un semblant de faute, dont je n'ai qu'un regret: c'est qu'elle ne soit qu'un semblant, qu'elle ne soit pas vraiment réelle et commise par moi si, de cette façon, elle pouvait te faire encore plus de peine.

GONZALO

Tu es injuste envers moi, Isabel; injuste si tu crois que, pour grandes que soient mes fautes contre toi, j'aie pu mériter d'en être puni en doutant de toi, ne fût-ce qu'un instant. Faut-il que tu ne saches pas comment et combien je t'aime! J'ai pu être cruel, j'ai pu être égoïste, comme tu dis; j'ai pu te déchirer le cœur. Mais ma tendresse pour toi, tu ne peux pas, tu ne dois pas la mettre en doute. Est-il quelqu'un, dans la vie, que nous tourmentions davantage que notre mère? Est-il un amour auquel nous fassions moins de sacrifices, tellement nous sommes sûrs qu'il nous est acquis à jamais, qu'il nous pardonnera toujours tout? Rien que de vivre et d'être contents, il nous semble assez le payer de retour. Un tel amour, la foi même que nous avons en lui est ce qui nous fait en apparence n'y pas répondre. Mais, au fond de nous-mêmes, nous en sommes les croyants, oui les croyants de cet amour sain et vrai dont notre cœur est sûr. Quel autre sentiment le vaut? Quel autre compte auprès de ce qui est croyance et espérance du cœur? Et sinon, dis-moi, laquelle de ces femmes qui ont passé dans ma vie, aurais-tu voulu être? Dis-moi, en te comparant à elles, si cette comparaison a jamais pu

ne pas être l'auréole et l'autel de ton image bénie? As-tu jamais sondé l'orgueil que j'avais à me dire: « Elle seule dans mon cœur; elle seule, la fidèle; elle seule, la sans tache; elle seule, ma femme, elle seule tout cela, comme ma mère. »? Et tu oses me jeter à la face que Maria Antonia a bien fait? Non, tu ne le crois pas, tu ne le penses pas, parce que tu vois ma sincérité, l'adoration que j'ai pour toi; parce que tu as toujours été celle qui espère, celle qui pardonne, comme une mère, comme une créature céleste, planant dans le ciel de notre existence. Non, ne dis pas que Maria Antonia a bien fait, ne dis pas que tu aurais voulu, toi, faire comme elle. Si j'avais eu une telle faute à te reprocher, je ne sais, je ne sais... mais comment savoir, puisque je ne peux pas même faire une pareille supposition?

ISABEL

Mon cher Gonzalo, mon pauvre ami! Tu as raison, il faut toujours espérer, toujours pardonner. Je l'ai fait et me voici convaincue que ce n'a pas été en vain.

SCÈNE XIV

Les mêmes, CARMEN

CARMEN

Isabel, ma très chère amie, ma sœur...

ISABEL

Ma chère Carmen!

CARMEN

Je suis au courant. Ramon m'a tout raconté; il pleurait comme un enfant. Il m'a demandé pardon... à moi, qui ne pourrai jamais me pardonner moi-même! Je n'ai pas pu me contenir. Il me fallait à tout prix vous voir, tomber à vos genoux. Je ne sais comment j'ai pu m'empêcher de lui avouer tout... J'ai pensé que je ne serais pas la seule à en porter la peine, mais vous, vous qui n'avez jamais commis une faute.

ISABEL

C'est si bon de n'en avoir pas commis! Gonzalo, dis à ta fille de venir. Si tu crois en moi, je te jure par ce qu'il y a de plus sacré qu'elle non plus n'en a pas commis.

SCÈNE XV

Les mêmes, MANUEL,
un peu après, MARIA ANTONIA *et* PEPE

MANUEL

J'ai réussi à persuader Pepe, à le convaincre de son erreur. C'est lui maintenant qui aspire à oublier, à pardonner. Mais il craint que Maria Antonia...

ISABEL

Je suis sûre d'elle.

CARMEN

Comment? Maria Antonia ici? Avec Pepe?

ISABEL

Ah! il en coûte d'espérer et de se résigner! Maria Antonia, ma chérie, viens m'embrasser. Et puis embrasse ton père. Et puis, embrasse Pepe.

MARIA ANTONIA

Non, entre lui et moi, c'est fini. Moi je ne pardonne pas.

ISABEL

Mais bien sûr que si. Tu vas pardonner, afin d'être un jour aussi heureuse que je le suis.

MARIA ANTONIA

Heureuse, toi? Heureuse, dis-tu?

ISABEL

Très heureuse. L'amour heureux, l'amour facile, celui qui ne connaît que le désir et l'illusion, cet amour-là voit ses fleurs s'effeuiller en l'espace d'un printemps. L'amour de la femme honnête, l'amour pur, l'amour fidèle, celui qui dure et sait attendre, celui-là voit fleurir les roses tardives, les roses d'automne; ce ne sont pas les fleurs de l'amour, ce sont les fleurs du devoir, arrosées de larmes de résignation; mais elles ont un parfum d'âme, un parfum d'éternel. N'ai-je pas raison, Gonzalo?

GONZALO

Ma chère femme! Je t'adore à genoux.

ISABEL

Tu vois, Maria Antonia? Tu le vois, je suis très heureuse! Je cueille mes Roses d'Automne.

RIDEAU

BIBLIOGRAPHIE

Remarque. — De son vivant J. Benavente a publié pendant 62 ans. Son théâtre a d'abord été édité à Barcelone, chez Toledano, López et Cie, et chez J. Agustí, tandis que ses œuvres non théâtrales paraissaient à Madrid à l'Editorial Hernando. Aux alentours de la première Guerre mondiale, les pièces de théâtre étaient rééditées à Madrid. Peu à peu les nouvelles pièces ne furent plus éditées que chez Hernando.

1892. TEATRO FANTÁSTICO (Théâtre fantastique).
Essais.
Madrid.

1893. VERSOS (Poèmes).
Madrid, Tip. Franco-española.
CARTAS DE MUJERES (Lettres de femmes).
Première série.
Madrid, Tip. Franco-española.

1894. EL NIDO AJENO (Le nid d'autrui).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Comedia, 6 octobre 1894.

1896. GENTE CONOCIDA (Gens de connaissance).
Scènes de la vie moderne divisées en 4 actes. Teatro de la Comedia, 21 octobre 1896.

1897. EL MARIDO DE LA TÉLLEZ (Le Mari de la Téllez).
Esquisse d'une comédie en un acte. Teatro Lara, 13 février 1897.
DE ALIVIO (En Convalescence).
Monologue écrit à l'intention de Mlle Carmen Cobéña. Teatro de la Comedia 27 février 1897.
DON JUAN.
Traduction de la comédie de Molière, en 5 actes. Teatro de la Princesa, 31 octobre 1897.
LA FARÁNDULA (La Troupe de comédiens).
Comédie en 2 actes. Teatro Lara, 30 novembre 1897.

1898. LA COMIDA DE LAS FIERAS (Le Repas des fauves).
Comédie en 3 actes et un tableau. Teatro de la Comedia, 7 novembre 1898.
TEATRO FEMINISTA (Théâtre féministe).
Pièce de circonstance en un acte. Musique de Pablo Barbero. Teatro de la Comedia, 28 décembre 1898.
FIGULINAS (Terres cuites).
Madrid, Tip. Franco-española.

1899. CUENTO DE AMOR (Conte d'amour).
Comédie fantastique en 3 actes et un prologue, adaptée de Shakespeare. Teatro de la Comedia, 11 mars 1899.
OPERACIÓN QUIRÚRGICA (Opération chirurgicale).
Comeédie en un acte. Teatro Lara, 4 mai 1899.
DESPEDIA CRUEL (Cruelle séparation).
Comédie en un acte. Teatro Lara, 7 décembre 1899.

1900. LA GATA DE ANGORA (La Chatte d'Angora).
Comédie en 4 actes. Teatro de la Comedia, 31 mars 1900.
VIAJE DE INSTRUCCIÓN (Voyage d'étude).
Vaudeville (Zarzuela) en un acte et 4 tableaux. Musique de Amadeo Vives. Teatro Eslava, 6 avril 1900.
POR LA HERIDA (Par la blessure).
Drame en un acte. Teatro de Novedades, Barcelone, 15 juillet 1900.

1901. MODAS (Modes).
« Sainete » en un acte. Teatro Lara, 15 janvier 1901.
LO CURSÍ (Snobisme).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Comedia, 19 janvier 1901.
Traduction française:
LES SNOBS.
Traduction de Mathilde Pomès. (Dans le présent volume.)
SIN QUERER (Sans aimer).
Esquisse d'une comédie en un acte. Teatro de la Comedia, 3 mars 1901.
SACRIFICIOS (Sacrifices).
Drame en 3 actes. Teatro de Novedades, Barcelone, 19 juillet 1901.
LA GOBERNADORA (La Femme du gouverneur).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Comedia, 8 octobre 1901
Traduction anglaise:
THE GOVERNOR'S WIFE.
Traduction de John Garrett Underhill.
New York, Scribner, 1923-24. (2e série des Traductions de Benavente).
EL PRIMO ROMÁN (Le Cousin Romain).
Comédie en 3 actes. Saragosse, Teatro principal, 12 novembre 1901.

1901. CARTAS DE MUJERES (Lettres de femmes).
1902. *2e et 3e séries. 2 volumes.*
Madrid, Impr. Marzo.

1902. AMOR DE AMAR (Amour d'aimer).
Comédie en 2 actes. Teatro de la Comedia, 24 février 1902.

¡LIBERTAD! (Liberté!)
Comédie en 3 actes. Traduit du catalan de Santiago Rusiñol. Teatro de la Comedia, 17 mars 1902.

EL TREN DE LOS MARIDOS (Le Train des maris).
Divertissement (juguete cómico) en 2 actes. Teatro Lara, 18 avril 1902.

ALMA TRIUNFANTE (Âme triomphante).
Drame en 3 actes. Teatro de la Comedia, 2 décembre 1902.

EL AUTOMÓVIL (L'Automobile).
Comédie en 2 actes. Teatro Lara, 19 décembre 1902.

1903. LA NOCHE DEL SÁBADO (La Nuit du samedi).
Roman scénique en 5 tableaux. Teatro español, 17 mars 1903.

Traduction anglaise:
SATURDAY NIGHT.
Traduction John Garrett Underhill. (3e série des Traductions de Benavente.)
New York, Scribner, 1923-24.

LOS FAVORITOS (Les Favoris).
Comédie en 1 acte, inspirée d'un épisode de « Much ado about nothing » comédie de Shakespeare. Séville, Teatro de San Fernando, 20 mars 1903.

EL HOMBRECITO (Le Petit homme).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Comedia, 28 mars 1903.

PORQUE SE AMA (Pourquoi l'on aime).
Comédie en 1 acte. Teatro español, 26 octobre 1903.

MADEMOISELLE DE BELLE ISLE.
Traduction de la comédie en 5 actes d'Alexandre Dumas père. Valladolid, Grand théâtre Calderón de la Barca, 29 octobre 1903.

AL NATURAL (Tel que).
Comédie en 2 actes. Teatro Lara, 30 novembre 1903.

LA CASA DE LA DICHA (La Maison du bonheur).
Drame en 1 acte. Barcelone, Teatro de las Artes, 9 décembre 1903.

EN ESTE MADRID (Dans le Madrid que nous connaissons).
Monologue. Mis au répertoire de la Société des auteurs pour 1913. Interprété au Teatro español par Maria Guerrero, à la soirée donnée à son profit, le 2 avril 1903

1904. NO FUMADORES (Non fumeurs).
Anecdote (chascarrillo) en action, en 1 acte. Teatro Lara, 3 mars 1904.

Traduction anglaise:

NO SMOKING.
Traduction de John Garrett Underhill. (2e série de ses Traductions de Benavente.)
New York, Scribner, 1923-24.

RICHELIEU.
Traduction d'un drame en 5 actes de Edward Bulwer Lytton. México, 15 mars 1904.

EL DRAGÓN DE FUEGO (Le Dragon de feu).
Drame en 3 actes et 1 épilogue. Teatro español, 15 mars 1904

1905. ROSAS DE OTOÑO (Roses d'automne).
Comédie en 3 actes. — Teatro español, 13 avril 1905.

Traduction française:

ROSES D'AUTOMNE.
Traduction de Mathilde Pomès (Dans le présent volume).

CUENTO INMORAL (Conte immoral).
Monologue. Barcelone. Teatro de las Novedades, 22 juillet 1905.

EL SUSTO DE LA CONDESA (La Frayeur de la Comtesse).
Dialogue en 1 acte. Teatro español, 15 novembre 1905.

MANON LESCAUT.
Histoire d'amour en 7 tableaux. En collaboration avec Alfonso Danvila. Teatro español, 30 novembre 1905.

LOS MALHECHORES DEL BIEN (Les Malfaiteurs du bien).
Comédie en 2 actes. Teatro Lara, 1er décembre 1905.

Traduction anglaise:

THE EVILDOERS OF GOOD.
Traduction de John Garrett Underhill.
New York, Scribner's sons, 1917.
Repris dans la 2e série des Traductions de Benavente faites par le même traducteur:
New York, Scribner, 1923-24.
Edité avec une introduction, des notes et un vocabulaire, en collab. avec Irving A. Leonard et Robert K. Spaulding:
New York, Macmillan, 1933.

LA SOBRESALIENTE (Celle qu'on remarque).
« Sainete » lyrique en 1 acte. Musique de Ruperto Chapí. Teatro español, 23 décembre 1905.

LAS CIGARRAS HORMIGAS (Les Cigales devenues fourmis).
Divertissement (juguete cómico) en 3 actes. Teatro de la Comedia, 24 décembre 1905.

EL ENCANTO DE UNA HORA (L'Enchantement d'une heure).
Dialogue en 1 acte. Teatro de la Princesa, 30 décembre 1905.
Traduction anglaise:
THE MAGIC OF AN HOUR.
Traduction de J. G. Underhill. (4e série de ses Traductions de Benavente.)
New York, Scribner, 1923-24.
BUENA BODA (Belles noces).
Comédie en 3 actes, d'après la comédie d'Émile Augier « Un beau mariage ». Jouée en 1905 sur des scènes privées.
VILANOS (Duvets).
Madrid, Impr. Fortanet.

1906. MÁS FUERTE QUE EL AMOR (Plus fort que l'amour).
Drame en 4 actes. Teatro español, 22 février 1906.
LA PRINCESA BEBÉ (La Princesse Bébé).
Scènes de la vie moderne, divisées en 4 actes. Teatro español, 31 mars 1906.
Traduction anglaise:
PRINCESS BEBÉ.
Traduction de J. G. Underhill. (Dans la 2e série de ses Traductions de Benavente.)
New York, Scribner, 1923-24.

1907. EL AMOR ASUSTA (L'Amour fait peur).
Comédie en 1 acte. Teatro Lara, 8 février 1907.
LOS BUHOS (Les Hiboux).
Comédie en 3 actes. Teatro Lara, 8 février 1907.
ABUELA Y NIETA (Aïeule et petite-fille).
Dialogue en 1 acte. Teatro Lara, 21 février 1907.
LA COPA ENCANTADA (La Coupe enchantée).
Vaudeville (zarzuela) en 1 acte inspiré d'un conte de l'Arioste. Musique de Vincente Lleó. Teatro de la Zarzuela, 16 mars 1907.
TODOS SOMOS UNOS (Nous sommes tous les mêmes).
« Sainete » lyrique en 1 acte. Musique de Vincente Lleó. Teatro Eslava, 21 septembre 1907.
LOS OJOS DE LOS MUERTOS (Les Yeux des morts).
Drame en 3 actes. Teatro de la Princesa, 7 novembre 1907.
LES INTERESES CREADOS (Les Intérêts créés).
Comédie de marionnettes en 2 actes et 1 prologue. Teatro Lara, 9 décembre 1907.
Traduction anglaise:
THE BONDS OF INTEREST (Les Liens de l'intérêt).
Traduction par John Garrett Underhill.
New York, Scribner's sons, 1917.
Repris dans la 1ère série de ses Traductions de J. Benavente:
New York, Scribner, 1923-24.

Traduction italienne:

GLI INTERESSI CREATI.
Traduction et adaptation à la scène italienne par Gilberto Beccari et Luigi Motta.
Florence, A. Vallecchi, 1919.

Traduction allemande:

DER TUGENDHAFTE GLÜCKSRITTER (Le vertueux chevalier d'industrie) oder CRISPIN ALS MEISTER SEINES HERREN (ou Crispin patron de son maître).
Traduction par Albert Haas et Enrique Domínguez Rodiño.
Munich, G. Müller, 1919. (Spanische Bücherei, 2. Band.)

Traduction suédoise:

DE SKAPADE INTRESSENA.
Traduction de Karl August Hegberg.
Stockholm, Thule, 1922.

Traduction arabe:

RĀBIṬAT AL-MAṢĀLIḤ (Le Lien des profits).
Traduction de Najīb Abū Molham.
Tétouan, Impr. du Gouvernement, 1950. (Ecole de traduction hispano-arabe.)

Traduction française:

LES INTÉRÊTS CRÉÉS.
Traduction de Pierre Barkan. (Dans le présent volume.)

1908. LA PRINCESA SIN CORAZÓN (La Princesse sans cœur).
Conte de fées en 1 acte. Jamais représenté. Tome XVI de « Teatro », 1908.

LA SONRISA DE GIOCONDA (Le Sourire de la Joconde).
Esquisse de comédie en un acte. Au Tome XVI de « Teatro », 1908.

Traduction française:

LE SOURIRE DE LA JOCONDE.
Traduction de André de Badet. Paris, Chaîne nationale de la Radiodiffusion française, 21 septembre 1952.
Paris, l'Avant-scène, nº 75, 20 mars 1953.

LA HISTORIA DE OTELO. (L'Histoire d'Othello).
Esquisse de comédie en 1 acte. Teatro de Apolo, 11 octobre 1907.

SEÑORA AMA (Patronne).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Princesa, 22 février 1908.

DE PEQUEÑAS CAUSAS... (Pour de petites causes...).
Esquisse de comédie en 1 acte. Teatro de la Princesa, 14 mars 1908.

EL MARIDO DE SU VIUDA (Le Mari de sa veuve).
Comédie en 1 acte. Teatro del Príncipe Alfonso, 19 février 1908.

Traduction anglaise:

HIS WIDOW'S HUSBAND.
Traduction de J. G. Underhill.
New York, Scribner's sons, 1917.
Repris dans la 1ère série des Traductions de Benavente du même traducteur.
New York, Scribner, 1923-24.

LA FUERZA BRUTA (La Force brute).
Comédie en 1 acte. Teatro Lara, 10 novembre 1908.

HACIA LA VERDAD (Vers la vérité).
Scènes de la vie moderne en 3 tableaux. Teatro del Príncipe Alfonso, 23 décembre 1908.

NUEVO COLOQUIO DE PERROS (Nouveau Colloque des chiens).
Madrid, el Cuento semanal, nº 93.

1909. POR LAS NUBES (Dans les nuages).
Comédie en 2 actes. Teatro Lara, 20 janvier 1909.

DE CERCA (De près).
Comédie en 1 acte. Teatro Lara, 10 avril 1909.

LA ESCUELA DE LAS PRINCESAS (L'École des princesses).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Comedia, 14 décembre 1909.

EL ÚLTIMO MINUÉ (Le Dernier Menuet).
Esquisse de comédie en 1 acte. Pour l'inauguration du Théâtre Benavente, 23 octobre 1909.

Traduction allemande:

DAS LETZE MENUETT.
Traduction de Max Brausewetter et Albert Haas.
Munich, G. Müller, 1919. (Spanische Bücherei, 2. Band.)

LA SEÑORITA SE ABURRE (Mademoiselle s'ennuie).
Comédie en 1 acte d'après un poème de Tennyson. Teatro del Príncipe Alfonso. 1er décembre 1909.

EL PRÍNCIPE QUE TODO LO APRENDIÓ EN LOS LIBROS (Le Prince qui avait tout appris dans les livres).
Conte en 2 actes. Teatro del Príncipe Alfonso, 20 décembre 1909.
Edition et traduction anglaises:
Edition avec introduction, notes, exercices et vocabulaire par A. M. Espinosa.
New York, World book Cº, 1918.

THE PRINCE WHO LEARNT EVERYTHING OUT OF BOOKS.
Traduction de J. G. Underhill. (Dans la 3 série de ses Traductions de Benavente.)
New York, Scribner, 1923-24.

Traduction italienne:
IL PRINCIPE CHE IMPARO TUTTO DAI LIBRI.
Traduction de G. Fanciulli.
Lanciano, 1931.

GANARSE LA VIDA (Gagner sa vie).
Comédie en 1 acte Teatro del Príncipe Alfonso, 20 décembre 1909.

A VER QUE HACE UN HOMBRE! (Voyons ce que peut faire un homme!)
Comédie en 1 acte et 3 tableaux. Publié dans « los Contemporáneos » et le Tome XVIII de « Teatro », 1909.

TEATRO DEL PUEBLO (Théâtre du peuple).
Recueil d'articles et de dialogues.
Madrid, F. Fe.

1910. EL NIETECITO (Le Petit-fils).
Comédie en un acte d'après un conte des Frères Grimm. Teatro del Príncipe, 27 janvier 1910.

1910. DE SOBREMESA (Le dîner fini...).
1916- *Six séries.*
Madrid, E Hernando.

1911. LA LOSA DE LOS SUEÑOS (Le Tombeau des songes).
Comédie en 2 actes. Teatro Lara, 9 novembre 1911.

EL CRIADO DE DON JUAN (Le Serviteur de Don Juan).
Comédie en 1 acte. Teatro español, 29 mars 1911.

EL REY LEAR (Le Roi Lear).
Traduction du drame en 5 actes de Shakespeare. Non représenté. Publié dans « La Lectura », 1911

PARA QUE EL GATO SEA LIMPIO (Pour que le chat soit propre).
Madrid, Col. « Los Contemporneáos », nº 147.

1913. UN SEÑOR QUE RENUNCIA AL MUNDO (Un homme qui renonce au monde).
Comédie en un acte. Inscrit au répertoire de la Société des auteurs, 1913.

LA MALQUERIDA (La mal-aimée).
Drame en 3 actes. Teatro de la Princesa, 12 décembre 1913.

Traduction anglaise:
LA MALQUERIDA.
Traduction de J. G. Underhill. Dans la 1ère série de ses Traductions de Benavente
New York, Scribner, 1923-24.

Traduction suédoise:
MORS RIVAL (Rivale d'une mère).
Traduction de Ernst Lundquist.
Stockholm, Bonnier, 1922.

1914. EL DESTINO MANDA (Le Destin commande).
Drame en 2 actes. Traduction d'une pièce de Paul Hervieu. Teatro de la Princesa. 25 mars 1914.

ACOTACIONES (Annotations).
1ère série.
Madrid, Artes gráficas Matéu.

1915. EL COLLAR DE ESTRELLAS (Le Collier d'étoiles).
Comédie en 4 actes. Teatro de la Princesa, 4 mars 1915.

LA PROPIA ESTIMACIÓN (Le Respect de soi-même).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Comedia, 22 décembre 1915.

LA VERDAD (La Vérité).
Dialogue en 1 acte, inclus dans le tome 21 de « Teatro », 1915. Teatro Calderón, 6 janvier 1942.

Traduction anglaise:
THE TRUTH.
Traduction de J. G. Underhill. Dans la 3e série de ses Traductions de Benavente.
New York, Scribner, 1923-24.

PATRIA, FIDES, AMOR (Patrie, foi amour).
Discours lu aux Jeux Floraux tenus à Saint-Laurent de l'Escurial.
Madrid, Tip. de la « Revista de archivos ».

1916. CAMPO DE ARMIÑO (Champ d'hermine).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Princesa, 14 février 1916.

Traduction anglaise:
FIELD OF ERMINE.
Traduction de J. G. Underhill. Dans la 4e série de ses Traductions de Benavente.

LA TÚNICA AMARILLA (La Tunique jaune).
Légende chinoise en 3 actes et 1 prologue. Traduction d'après le texte de George G. Hazelton jr et Harris Benrimo. Teatro de la Princesa, 22 avril 1916.

LA CIUDAD ALEGRE Y CONFIADA (La Ville joyeuse et insouciante).
Comédie en 3 actes et 1 prologue. 2e partie de « Los Intereses creados ». Teatro Lara, 18 mai 1916.

Traduction allemande:
DIE FROHE STADT DES LEICHTSINNS (La Ville joyeuse de l'insouciance).
Traduction de Albert Haas.
Munich, G. Müller, 1919. (Spaniche Bücherei, 2. Band.)
CRÓNICAS Y DIÁLOGOS (Chroniques et dialogues).
Valence, impr. de J. Pallarés.

1917. EL MAL QUE NOS HACEN (Le Mal qu'on nous fait).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Princesa, 23 mars 1917.

1918 LOS CACHORROS (Les Petits d'animaux).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Princesa, 8 mars 1918.
MEFISTÓFELA (La Diablesse).
Comédie-opérette en 3 actes. Musique du Maitre Muñoz. Teatro Reina Victoria, 29 avril 1918.
LA INMACULADA DE LOS DOLORES (Marie des Douleurs).
Roman scénique en 5 tableaux Teatro Lara, 30 avril 1918.
LA LEY DE LOS HIJOS (La Loi des fils).
Drame en 3 actes. Teatro de la Zarzuela, 23 décembre 1918.
CARIDAD (Charité).
Monologue écrit spécialement pour Rosario Pino et interprété le 3 février 1911 au Théâtre royal au bénéfice du Dispensaire de la Reine Victoria.
Imprimé en 1918. Tome 14 de « Teatro ».

1919. POR SER CON TODOS LEAL, SER PARA TODOS TRAIDOR (Pour être loyal avec tous, être traître envers tous).
Roman scénique en 3 actes. Teatro del Centro, 6 mars 1919.
LA VESTAL DE OCCIDENTE (La Vestale de l'Occident).
Drame en 4 actes. Teatro de la Princesa, 29 mars 1919.
LA HONRA DE LOS HOMBRES (L'Honneur des hommes).
Comédie en 2 actes. Teatro Lara, 2 mai 1919.
EL AUDAZ (L'Audacieux).
Drame en 5 actes. Adaptation scénique du roman du même titre de Benito Pérez Galdós. Teatro español, 6 décembre 1919.
LA CENICIENTA (Celle couleur de cendres).
Comédie de magie en 1 prologue et 3 actes. Teatro español, 20 décembre 1919.
LA FUERZA BRUTA (La Force brute).
Vaudeville (zarzuela) en 2 actes. Musique de Maître Chaves. Teatro de la Zarzuela, 1919.
Traduction anglaise:
BRUTE FORCE.
Traduction de J. G. Underhill.
New York, S. French, 1935.

1920. UNA SEÑORA (Une dame).
Roman scénique en 3 actes. Teatro del Centro, 2 janvier 1920.
UNA POBRE MUJER (Une pauvre femme).
Drame en 3 actes. Teatro de la Princesa, 3 avril 1920.

1922. MÁS ALLÁ DE LA MUERTE (Au-delà de la mort).
Drame en 3 actes. Buenos Aires, août 1922.
¿POR QUÉ SE QUITÓ JUAN DE LA BEBIDA? (Pourquoi Jean a-t-il cessé de boire?).
Monologue. Teatro Solís, Montevideo, 30 août 1922.

1924. LECCIONES DE BUEN AMOR (Leçons d'amour divin).
Comédie en 3 actes. Teatro español, 2 avril 1924.

UN PAR DE BOTAS (Une paire de bottes).
Comédie en 1 acte. Teatro de la Princesa, 25 mai 1924.

ALFILERAZOS (Coups d'épingle).
Comédie en 3 actes. Teatro Avenida, Buenos Aires, 18 juin 1924. Teatro del Centro, Madrid, 5 octobre 1925.

LA OTRA HONRA (L'autre honneur).
Comédie en 3 actes. Teatro Lara, 19 septembre 1924.

LA VIRTUD SOSPECHOSA (La Vertu suspecte).
Comédie en 3 actes. Teatro Fontalba, inauguration, 20 octobre 1924.

CONFERENCIAS (Conférences).
Madrid, E. Hernando.

1925. NADIE SABE LO QUE QUIERE O EL BAILARÍN Y EL TRABAJADOR (Personne ne sait ce qu'il veut *ou* Le Danseur et le travailleur).
Caprice (humorada) en 3 actes. Teatro Cómico, 14 mars 1925.

EL SUICIDO DE LUCERITO (Le Suicide de Lucerito).
Comédie en 1 acte. Teatro Alcázar, 17 juillet 1925.

LOS NUEVOS YERNOS (Les nouveaux gendres).
Comédie en 3 actes. Teatro Fontalba, 2 octobre 1925.

¡SI CREERAS TÚ QUE ES POR MI GUSTO! (Si toi tu crois que c'est pour mon plaisir!).
Dialogue en 1 demi-acte. Groupe « El Caracol », 1925. Tome 30 de « Teatro », 1925.

1926. LA MARIPOSA QUE VOLÓ SOBRE EL MAR (Le Papillon qui vola au-dessus de la mer).
Comédie en 3 actes. Teatro Fontalba, 22 septembre 1926.
EL HIJO DE POLICHINELA (Le Fils de Polichinelle).
Comédie en 1 prologue et 3 actes. Teatro Lara, 16 avril 1927.

1927. LA NOCHE ILUMINADA (La Nuit illuminée).
Comédie de magie en 3 actes. Teatro Fontalba, 22 décembre 1927.
A LAS PUERTAS DEL CIELO (Aux portes du ciel).
Dialogue en 1 acte. Jamais représenté. Tome 32 de « Teatro », 1927.

1928. EL DEMONIO FUÉ ANTES ÁNGEL (Le Démon fut d'abord un ange).
Comédie en 3 actes. Teatro Calderón, 18 février 1928.

¡NO QUIERO!! ¡NO QUIERO!! (Je ne veux pas! Je ne veux pas).
Comédie en 3 actes. Teatro Fontalba, 10 mars 1928.

PEPA DONCEL ( ).
Comédie en 3 actes. Teatro Calderón, 21 novembre 1928.

1929. PARA EL CIELO Y LOS ALTARES (Pour le ciel et les autels).
Drame en 3 actes et 1 épilogue. Dans le Tome 35 de « Teatro », 1929.

VIDAS CRUZADAS (Vies croisées).
Ciné-drame en 2 parties et 1 épilogue. Teatro de la Reina Victoria, 30 novembre 1929.

1930. LOS AMIGOS DEL HOMBRE (Les Amis de l'homme).
« Sainete » en 4 actes. Teatro Avenida, Buenos Aires, 3 novembre 1930.

LOS ANDRAJOS DE LA PÚRPURA (Les Haillons de la pourpre).
Drame en 5 actes. Teatro Muñoz Seca, 6 novembre 1930.

1931. DE MUY BUENA FAMILIA (De très bonne famille).
Comédie en 3 actes. Teatro Muñoz Seca, 11 mars 1931.

LITERATURA (Littérature).
Comédie en 3 actes. Teatro Alcázar, 4 avril 1931.

LA MELODÍA DEL « JAZZ-BAND » (La Mélodie du jazz-band).
Comédie en un prologue et 3 actes. Teatro Fontalba, 30 octobre 1931.

CUANDO LOS HIJOS DE EVA NO SON LOS HIJOS DE ADÁN (Lorsque les fils d'Ève ne sont pas les fils d'Adam).
Comédie en 3 actes. Teatro Calderón, 5 novembre 1931.

PENSAMIENTOS (Pensées).
Choix fait par José María Benavente.
Madrid, Hernando.

1932. SANTA RUSIA (Sainte Russie).
Première partie d'une trilogie en 6 tableaux. Teatro Beatriz, 6 octobre 1932.

LA DUQUESA GITANA (La Duchesse gitane).
Comédie de magie en 5 actes. Teatro Fontalba, 28 octobre 1932.

LA MORAL DEL DIVORCIO (La Morale du divorce).
Conférence dialoguée, divisée en 3 parties. Teatro Avenida, Buenos Aires, 4 novembre 1932.

1933. LA VERDAD INVENTADA (La Vérité inventée).
Comédie en 3 actes. Teatro Lara, 27 octobre 1933.

EL RIVAL DE SU MUJER (Le Rival de sa femme).
Comédie en 3 actes. Teatro Odeón, Buenos Aires, 1933.

1934. EL PÁN COMIDO EN LA MANO (Le Pain mangé dans la main).
Comédie en 3 actes. Teatro Fontalba, 12 janvier 1934.

NI AL AMOR, NI AL MAR (Ni pour l'amour, ni pour la mer).
Drame en 4 actes et 1 épilogue. Teatro español, 19 janvier 1934.

MEMORIAS DE UN MADRILEÑO (Mémoires d'un Madrilène).
Souvenirs mis en action en 5 tableaux. Teatro Lara, 8 novembre 1934.

LA NOVIA DE NIEVE (La Fiancée de neige).
Comédie de magie en 1 prologue et 3 actes. Teatro español, 29 novembre 1934.

1935. ¡NO JUGUÉIS CON ESAS COSAS! (Ne jouez pas avec ces choses!).
Comédie en 3 actes. Teatro Eslava, 18 janvier 1935.

CUALQUIERA LO SABE (N'importe qui le sait).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Comedia, 13 février 1935.

1940. LO INCREÍBLE (La Chose incroyable).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Comedia, 25 octobre 1940.

AVES Y PÁJAROS (Petits et grands oiseaux).
Comédie aristophanesque en 2 parties. Teatro Lara, 30 octobre 1940.

1941. ABUELO Y NIETO (Aïeul et petit-fils).
Dialogue en 1 acte. Teatro del Príncipe, Saint-Sébastien, 29 août 1941.

Y AMARGABA... (Et il s'affligeait...).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Zarzuela, 19 novembre 1941.

LA ÚLTIMA CARTA (La Dernière lettre).
Comédie en 3 actes. Teatro Alcázar, 9 décembre 1941.

1942. LA HONRADEZ DE LA CERRADURA (L'Honnêteté de la serrure).
Comédie en 3 actes. Teatro español, 4 avril 1942.

LA CULPA ES TUYA (C'est ta faute).
Comédie en 3 actes. Saint-Sébastien, août 1942. Madrid, Teatro de la Zarzuela, 16 décembre 1942.

AL FIN, MUJER (Femme, enfin).
Comédie en 3 actes. Saint-Sébastien, Teatro del Príncipe, 13 septembre 1942. Madrid, Teatro Alcázar, 17 novembre 1942.

¡HIJA DEL ALMA! (Fille chérie!).
Comédie en 1 acte. Teatro Lara, 17 septembre 1942.

LA ENLUTADA (La Femme en deuil).
Comédie en 3 actes. Saragosse, 16 octobre 1942. Madrid, Teatro Calderón, 4 novembre 1942.

EL DEMONIO DEL TEATRO (Le Démon du théâtre).
Petite comédie en 3 actes. Teatro cómico, 28 octobre 1942.

1944. LOS NIÑOS PERDIDOS EN LA SELVA (Les Enfants perdus dans la forêt).
Roman scénique en 4 chapitres. Saint-Sébastien, Teatro Principal, 14 octobre 1944. Madrid, Teatro Infanta Beatriz, 14 avril 1944.

DON MAGÍN EL DE LAS MAGIAS (Le Magicien imaginatif).
Comédie en 3 actes. Barcelone, Teatro de Barcelona, 26 mars 1944. Madrid, Teatro Alcázar, 12 janvier 1945.

ESPEJO DE GRANDES (Miroir pour grands hommes).
Tableau historique en 1 acte. Colonie pénitentiaire du Dueso, 12 octobre 1944. Madrid, Teatro Lara, 11 juin 1946.

1945. NIEVE EN MAYO (Neige de mai).
Poème scénique en 4 actes. Teatro de la Zarzuela, 19 janvier 1945.

LA CIUDAD DOLIENTE (La Ville souffrante).
Comédie en 3 actes. Teatro de la Comedia, 14 avril 1945.

TITANIA.
Comédie en 3 actes. Buenos Aires, 6 décembre 1945. Madrid, Teatro Calderón 8 novembre 1946.

LA INFANZONA (La Fille de famille).
Drame en 3 actes. Buenos Aires, 6 décembre 1945. Madrid, Teatro Calderón, 10 janvier 1947.

1947. AL S. DE S.M. IMPERIAL (Au service de Sa Majesté Impériale).
Comédie en 1 acte. Non représenté. Au Tome VIII des œuvres complètes, édition de 1947.

1948. ABDICACIÓN (Abdication).
Comédie en 3 actes. Teatro Lara, 27 mars 1948.

DIVORCIO DE ALMAS (Divorce d'âmes).
Comédie en 3 actes. Teatro Fontalba, 30 septembre 1948.

ADORACIÓN (Adoration).
Comédie dramatique en 1 prologue et 2 actes. Teatro Cómico, 3 décembre 1948.

1950. AL AMOR HAY QUE MANDARLO AL COLEGIO (L'Amour, il faut l'envoyer à l'école).
Petite comédie en 4 épisodes. Teatro Lara, 29 septembre 1950.

SU AMANTE ESPOSA (Sa femme aimante).
Petite comédie en 3 épisodes. Teatro Infanta Isabel, 20 octobre 1950.

TÚ UNA VEZ Y EL DIABLO DIEZ (Toi une fois et le diable dix).
Comédie en 3 actes et 3 intermèdes. Teatro Lope de Vega, Valladolid, 23 octobre 1950. Madrid, Teatro Infanta Isabel, 27 mars 1951.

MATER IMPERATRIX.
Comédie dramatique en 3 actes. Teatro Comedia, Barcelone, 29 novembre1950. Madrid, Teatro de la Comedia, 30 janvier 1951.

LA VIDA EN VERSO (La Vie en vers).
Comédie en 3 actes, le dernier divisé en 2 tableaux. Teatro Infanta Isabel, 9 novembre 1951.

1952. HA LLEGADO DON JUAN (Don Juan est arrivé).
Comédie en 1 prologue et 2 actes. Teatro Comedia, Barcelone, 12 avril 1952.

EL LEBREL DEL CIELO (Le Lévrier du Ciel).
Comédie en 3 actes, le second divisé en 2 tableaux et le 3e en 3. D'après l'ode mystique « The Hound of Heaven » du poète anglais Francis Thompsson. Teatro Calderón, 25 avril 1952.

1953. SERVIR.
Comédie en 3 actes et 1 intermède. Teatro María Guerrero, 22 janvier 1953.

EL ALFILER EN LA BOCA (L'Épingle dans la bouche).
Comédie en 3 actes. Teatro Infanta Isabel, 13 février 1953.

ALMAS PRISIONERAS (Ames prisonnières).
Drame en 1 prologue et 2 actes, le 1er divisé en 2 tableaux. Teatro Alvarez Quintero, 26 février 1953.

CAPERUCITA ASUSTA AL LOBO (Le Petit Chaperon Rouge fait peur au loup).
Comédie en 3 actes. Teatro Infanta Isabel, 23 septembre 1953.

1954. HIJOS PADRES DE SUS PADRES (Fils pères de leurs pères).
Comédie en 3 actes. Teatro Lara, 11 février 1954.

EL MARIDO DE BRONCE (Le Mari de bronze).
Comédie en 3 actes. Teatro Infanta Isabel, 23 avril 1954.

EL BUFÓN HAMLET (Le Bouffon Hamlet).
Non représenté. Légué à la troupe de José Tamayo.

POR SALVAR SU AMOR (Pour sauver son amour).
Légué à la troupe Guerrero-Romeu. Teatro Calderón, 3 novembre 1954.

ŒUVRES COMPLÈTES.

1904. OBRAS COMPLETAS.
1931. *38 volumes de théâtre et 11 volumes pour les œuvres non scéniques. Plusieurs tomes réimprimés plusieurs fois.*
Barcelone, Toledano, López et Cie; J. Agustí, *puis:* Madrid, Editorial Hernando.

1940- OBRAS COMPLETAS.
1956. *10 volumes représentant plus de 14.000 pages, sur papier bible. La seule édition vraiment complète à ce jour.*
Madrid, Editorial Aguilar.

TABLE DES MATIÈRES

*

*

Cette édition de
LES INTÉRÊTS CRÉÉS
✳
ROSES D'AUTOMNE
de
JACINTO BENAVENTE
a été achevée d'imprimer le 10 Janvier 1962.
✳
Elle est publiée dans le cadre de la
COLLECTION DES PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE
réalisée sous le patronage
de
L'ACADÉMIE SUÉDOISE
et de
LA FONDATION NOBEL

ONT COLLABORÉ A CETTE ÉDITION :

CRISTOBAL DE ACEVEDO
pour la conception et la direction littéraire.

GÉRARD ANGIOLINI
pour la direction artistique.

✳

D'ORCINO
pour l'illustration de ce volume.

MICHEL CAUVET
pour le portrait de l'Auteur
et les ornements typographiques.

GUY DESCOUENS
pour la gravure des hors-texte.

✳

L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE, à BRUGES
pour l'impression du texte.

L'IMPRIMERIE DU COMPAGNONNAGE, à PARIS
pour l'impression des gravures.

LE MAITRE RELIEUR PRACHE, à PARIS
pour l'exécution de la reliure ornée d'un dessin original de
PICASSO